

MAX WALLER

DAISY

SUIVI DE

BRIGITTE
AUSTIN

Max Volter, de son nom
qui à
Bruxelles en 1869. C'est
pour une grande œuvre
renouveau de la littérature
qui vers 1880, dans
notre pays.

Fondateur de la «jeune Belgique»
notre symbolisme qui exerce une si
forte et si salutaire influence sur les
lettres belges, Max Volter ne fut
cependant pas seulement un pré-
cieux animateur.

En dehors de **La flûte à Siebel**,
recueil de poèmes ironiques et déli-
cats, où l'on trouve comme on l'a
dit "des vers qui font semblant de
rire et qui sanglotent tout douce-
ment", il nous a laissé une œuvre
en prose qui pour n'être pas très
importante, n'en accuse pas moins
une sensibilité des plus frémissante.

Deux brefs romans surtout: **Daisy**
et **Brigitte Austin** nous disent la
fraîcheur de son inspiration et
la grâce enjôleuse de son style.

En rassemblant aujourd'hui ces
deux récits dont le premier qui
avait paru en 1892 chez Lacomblez
était devenu pratiquement introu-
vable et dont le second publié en
1930 par «La Revue Générale»
n'avait jamais été édité en volume,
on a voulu, à la fois combler une
grave lacune et rendre hommage à
un écrivain de chez nous qui a droit
à la reconnaissance de tous les
lettres.

Qu'il doive que ceux qui n'accueil-
lent avec joie cette réédition et que
le grand public, pour qui ce sera
une révélation, ne s'attendent à son
tout par le charme de ses nou-
velles histoires. Elles sont de sous
les titres de **Brigitte**
Austin et **Daisy** évoquées
avec une sincérité et un cœur
de

27-3-44

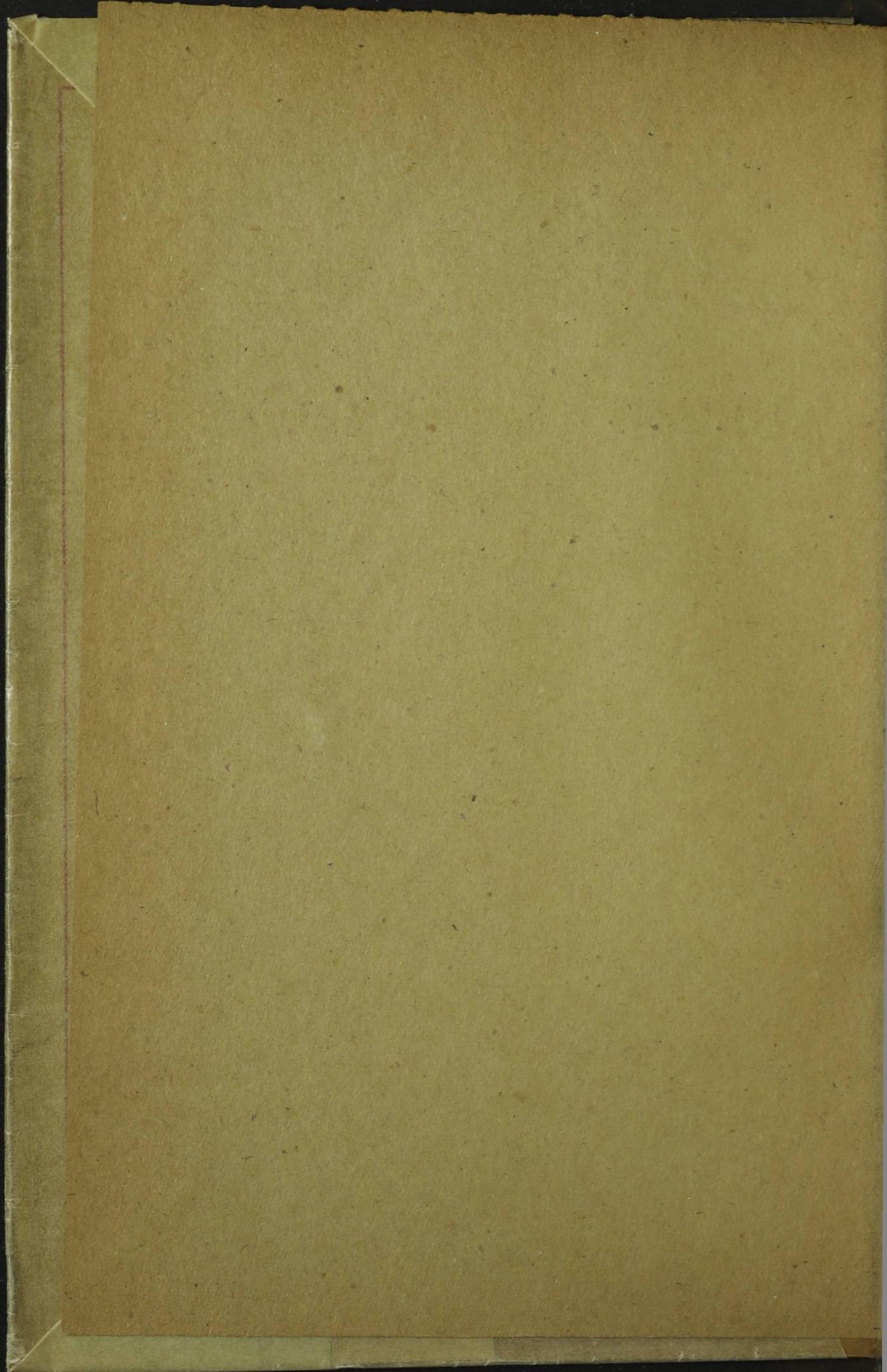
ML

A

9820

10 DAISY





DAISY

suivi de

BRIGITTE AUSTIN

Il a été tiré du présent volume
10 exemplaires hors commerce sur alfa
featherweight, marqués H C et numé-
rotés de I à X, et 20 exemplaires
grand luxe numérotés de 11 à 30, les-
quels exemplaires constituent l'édition
originale.

Copyright by Maréchal 1943

MAX WALLER

DAISY

suivi de

BRIGITTE AUSTIN

ROMANS

MARECHAL  EDITEUR

FRONTISPICE DE LA PREMIERE EDITION

Il a été tiré de *Daisy* 1 exemplaire sur papier impérial du Japon ; 15 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, tous numérotés.

MAX WALLER

DAISY

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ

Editeur

31, rue des Paroissiens, 31

MDCCCXCII

Tous droits réservés

Daisy a paru pour la première fois dans la Revue Sociale qui nous a gracieusement autorisé à publier en volume cette dernière œuvre du regretté fondateur de la Jeune Belgique.

P. L.

DU MEME AUTEUR :

LA FLUTE A SIEBEL, poésies (Paul Lacomblez 1890).

DAISY

I

LORSQUE, après avoir quitté le steamer qui fait le service entre Calais et Douvres, on prend le train en destination de Rye, on arrive à la limite de la province de Sussex, un des comtés de l'Angleterre les plus riches en souvenirs historiques.

En deux heures de voiture, le voyageur peut se faire transporter de là à Northiam, petit village où l'on montre encore l'arbre gigantesque, crevé et noirci par l'âge, sous lequel s'abrita, en partie champêtre, la reine Elisabeth.

C'est là que, l'été dernier, j'allai me réfugier,

loin des ennuis et des tracas de la ville, en la solitude d'un cottage où m'offrait asile un vieillard ami, qui n'a plus comme famille que les oiseaux bavards et son jardin fleuri.

— Vous êtes chez vous, me dit-il, et tout ce qui vous entoure vous appartient. Restez longtemps avec moi, les repas nous réuniront; oubliez le monde comme il m'a oublié...

La fin de juin rayonnait, faisait contraste avec la tristesse de ces paroles, et le « welcome » du vieil abandonné me fit regretter presque que le soleil eût tant de gaieté. Après le gobelet de sherry qui scellait notre pacte d'amitié, mon hôte me montra son « home », vrai cottage tel que je l'avais rêvé, une petite maison d'un étage, très vieille, dont les murs disparaissaient sous l'envahissement de verdure sauvagement poussées. Autour, un de ces jardins que l'on ne rencontre qu'en Angleterre, peigné, ratissé, tondu, pomponné, à l'herbe tendre coupée avec soin, que l'on a peur de ternir en la foulant; et enfin, une haute haie circulaire protégeant la demeure contre tout regard.

La tournée d'exploration fut longue; encombrée de meubles et de bibelots anciens, de portraits de famille, de cristalleries rarissimes, la maison de lord Grevill tient tout des temps passés. En dehors des objets usuels et britanniqueusement pratiques de la vie, rien n'y est moderne. Chaque chose y a son histoire pieusement conservée dans les âges; et à telle assiette du Japon, à telle arme rouillée, à telle buire de terre élancée en col de cygne, se rattache quelque souvenir transmis par la dernière aïeule.

Le pèlerinage commença par les chambres supérieures.

— Descendons du ciel vers la terre, me dit le vieillard.

Et nous pénétrâmes dans une enfilée de petits appartements à plafonds très bas, dont les parois défraîchies sont cachées sous des séries de cadres à lithographies piquées de roux, alternant avec des armoires de chêne sombre et brillant de cire, où s'entassaient des amas de lourdes argenteries surannées. De proche en proche, quelques inscriptions polychromes en lettres gothiques : « Have faith in God » — « Serve God » — ou des versets de la Bible enguirlandés de rubans et de fleurs à l'aqua-tinte.

Un recueillement puritain plane et s'étend sur cet intérieur où la clarté du jour pénètre douce et comme lénifiée d'évangélisme. La bibliothèque, divisée en étroites cellules successives, n'est pas moins remplies d'onction : les livres y sont comme des moines arrêtés dans une méditation infinie et, à ouvrir le moins poudreux des missels qui font rêver de Dieu dans l'ombre des rayons, il semble que le cri de la reliure desséchée ait quelque chose d'une humaine plainte clamée de loin.

Le premier jour, j'ai marché là sur la pointe des pieds, de peur d'éveiller des âmes défuntes ; le plancher vermoulu craquait à chacun de mes pas ; j'avançai néanmoins entre les logettes de livres, pour arriver à une pièce assez vaste au fond de laquelle un orgue dresse ses tubes dorés. Quelques fauteuils de style sévère, un prie-Dieu

et, sur une table à l'écart, des cahiers de musique sacrée.

— Ma mère était pieuse, me dit lord Grevill ; j'ai été élevé au son de cet instrument dont elle accompagnait les cantiques que nous chantions étant enfants. A présent, je m'oublie parfois à faire parler cet orgue, mais il ne parle pas, il gémit, cette mécanique n'est pas faite pour les vieillards, nous avons l'air de psalmodier notre éternité !

Chaque fois que je causais avec mon hôte, il lui échappait de ces expressions amères ; il s'en expliqua le premier jour, lorsque nous descendîmes au jardin.

A ce moment, les ombres au milieu du feuillage annonçaient le soir.

— Regardez, me dit lord Grevill.

Le spectacle était merveilleux : sur une noire forêt, dans l'horizon reculé, le soleil élargissait la panoplie de ses lances ensanglantées, tandis que les troncs semblaient fumer en un vague brouillard. Des nuages rutilants galopèrent, tordant leurs croupes de feu sur la plaine bleue du ciel assombri. A perte de vue, des villages éparpillés sur les pentes vertes, où coulait parfois une traînée de rouge humain, paraissaient s'endormir fiévreusement comme au lendemain d'une bataille et, de temps en temps, une brise saline traversait l'air cruel du crépuscule.

Lord Grevill étendit la main vers le sud et prononça ce seul mot : *Hastings*.

Nos pensées s'étaient rencontrées en un même sens devant ces étendues et, bien que le champ

de bataille où se mesurèrent Harold et le Conquérant ne soit qu'à deux heures de Northiam, il semblait que le passé guerrier soufflât ce soir-là jusque dans les fraîcheurs nocturnes de ces villages pacifiés.

Après un moment de recueillement, le vieillard me dit :

— Là se trouve le bourg de Bodiam où mes deux sœurs sont mortes ; à droite, en celui de Hawkhurst, se dresse le château d'« Old Grevill » ; mon père et ma mère y ont fini leurs jours ; à gauche est celui de Beckley, où je suis né ; toutes ces terres sont à moi ; chaque parcelle en a quelque chose de ma vie ; j'ai fait réunir ici, dans cette petite maison de Northiam, pleine aussi de souvenirs, les souvenirs de ces fermes et de ces châteaux ; c'est au milieu d'eux que je m'éteindrai, seul, en écoutant ce qu'ils disent dans le silence. Si vous restez quelque temps avec moi, mon ami, comme toutes les choses arrivent bien vite, vous serez peut-être le dernier à entendre la voix du vieux lord de Thornton-House.

Le soleil à présent avait presque disparu. Nous rentrâmes.

II

LA campagne anglaise, au moins dans le Sussex, a un aspect spécial. L'atmosphère y a des transparences grises, presque inappréciables, qui foncent encore la chaude couleur de la verdure. Même en plein été, l'air est vif, mais les gazons tiédissent à l'œil et le paysage a de grasses opulences, des pentes de velours semblables à celles qui s'évoquent dans les tableaux patinés par les siècles. L'aquarelle rendrait cela malaisément, et seules les grosses pâtes truellées pourraient fixer les tons vigoureux des pâtures où les lourds bestiaux s'éternisent et se vautrent dans la paresse des après-midi d'été.

Ce qui domine aussi, c'est le silence ; les fermes, les cottages se cachent derrière les ver-

gers et, seulement du côté du val, on voit les chaumières en briques rouges et blanches drapées chastement dans leur manteau de ramure ; en terrain plat, il faut être à côté d'une habitation pour en découvrir l'existence. Puis, la vie est retirée ; les paysans vaquent à leurs travaux de façon si discrète que l'on croirait les voir glisser plutôt que marcher ; la besogne se fait avec méthode et rapidement, sans que l'homme semble pressé.

La grandeur du paysage se double ainsi d'une grandeur de solitude qui en laisse l'impression parfaite et profonde. Rien ne trouble les sens dans cette harmonie de paix méditative, et les plaines et les montagnes boisées rêvent au milieu de la douceur du jour.

C'est surtout le dimanche, jour du Seigneur, qu'il fait bon se promener dans le pays. A dix heures et demie, l'office divin commence, là-haut, dans l'église au fin clocher qui domine, à Northiam, tous les villages d'alentour ; les temples et les petites chapelles dissidentes qui l'avoisinent ont refermé leurs portes sur hommes, femmes, enfants et vieillards ; les cantiques ont commencé ; nous avons deux heures de possession unique du pays. A ce moment, il faut gravir la colline qui conduit à Enhurst-Green. Un moulin la couronne, étirant ses ailes blanches et celles-ci, arrêtées dans leur vie, semblent une immense croix d'où le Sauveur se serait envolé. Regardez alors les plaines : nulle vie, la fumée n'empanache plus les chaumines ; nul bruit, sinon, parfois, un rauque croassement de corbeau ou le cri joyeux d'un vol d'alouettes ; les

choses comme les êtres sont recueillies dans la paix dominicale, et les arbres et les gerbes ont, à la brise, une onction dans leur balancement, un geste qui saluerait le passage du Christ fait homme.

Redescendez vers Northiam; à mesure que vous approchez, un bourdonnement vous tinte aux oreilles; c'est le bruit de quelque harmonium qui ronfle en une chapelle voisine et qui ne cessera point jusqu'à l'heure du repas: cette plaine sonore est accompagnée de chorals graves redisant sans cesse les versets bibliques.

Sur les deux heures, six villageois se dirigent vers l'église; ce sont les carillonneurs; chacun a sa cloche, le plus vieux d'entre eux est proposé à la plus grave, le plus jeune à la plus folle. Ils ont, durant la semaine, étudié, à l'aide de petites cloches à la main, le jeu du dimanche, et ils commencent lentement leur sonnerie. Une note manque, et cela fait la déconcertante gamme tonique tintant au milieu du repos. Durant un quart d'heure, le son du carillon s'élanche dans l'air parfumé, tantôt gai comme une fête nuptiale, tantôt lugubre comme un glas. Presque toujours la note grave domine, la note sonore ramenant les clochettes au respect du saint jour, et, à côté des cinq notes ciselantes, gronde comme la vibration funèbre d'une pelletée de terre tombant sur un cercueil de bronze.

En notre pays, les cloches du dimanche ont de ces mélancolies, mais, entendues de loin, elles détonnent encore, vinaigrant des notes fausses qui crispent comme les affres de méchantes

douleurs ; ici la courte phrase musicale a des harmonies monotones et lénifiantes que rien n'altère ; on dirait que les six notes sont transcrites en une portée de rayons sur un ciel sans tache, et les clochettes voltigent et la grosse cloche ronfle, ainsi qu'une bande de fols enfants babillards autour d'une mère-grand.

A la vesprée, le village s'anime un peu ; tranquillement, d'un pas mesuré, les villageois se promènent par la route-mère ; des groupes se forment et l'on y parle à voix basse, de crainte de troubler le repos des étoiles, dont les lueurs une à une, crèvent le bleu sombre du ciel. Les chaumières et les cottages sont à présent éclairés.

Le soir se déplie.

A ce moment, qui n'est ni jour ni nuit, une tristesse immense étreint la campagne ; des adieux s'endorment aux creux des nids d'oiseaux ; les champs paraissent incliner leurs longs herbages en signe de salut suprême, les derniers pépiements des merles ont des ironies de mort. Les nuages vont, viennent, comme des départs et comme des retours, et, de proche en proche, une voix chante encore, ainsi qu'un écho de psaume et de mélopées du matin, la louange du Seigneur qui permet de féconder les terres bénies et les femmes croyantes.

III

VOUS n'avez pas tout vu dans la maison, me dit un matin lord Grevill, et j'ai voulu vous ménager une surprise. Si cela vous plaît, nous pénétrerons aujourd'hui dans ce que mes serviteurs appellent la « chambre fermée ». C'est l'ancien salon où ma mère se tenait d'habitude et que j'ai clos lorsqu'elle est morte, pour n'y rentrer qu'aux tendres anniversaires. Vous aimez les tableaux. Venez donc voir.

Le vieillard prit dans son coffre-fort une clef de forme ancienne ; nous traversâmes la salle à manger, l'antichambre et mon hôte ouvrit une porte surbaissée.

— C'est là.

Salle basse. Armoire sculptée. Au mur, une série de portraits d'ancêtres dans des cadres de

tous styles, en dessous, des coffres en vieux chêne à lourdes charnières de cuivre rouge.

Toutes toiles de maîtres des derniers siècles, rangées chronologiquement. Une enfilée de panneaux signés Joshua Reynolds, Thomas Gainsborough, John Opie, l'auteur du *Meurtre de Rizzo*, Benjamin West, celui qui peignit la *Mort du général Wolfe*, John Singleton Copley, d'autres encore, antérieurs ceux-là; et enfin, terminant la série, un portrait de jeune fille habillée à la mode de 1750.

Bien que cette toile fût en mauvaise lumière, elle m'arrêta plus que les merveilles voisines.

— De qui ? demandai-je à lord Grevill, qui me regardait avec un sourire doucement narquois.

Il décrocha péniblement le cadre et je pus distinguer la signature :

« J.-M.-W. Turner, 1800. »

D'un coup de mouchoir, je fis vivement disparaître la poussière qui obscurcissait la toile et j'eus un éblouissement. Que l'on se représente une jeune fille à cheveux blonds tamisés par un nuage de poudre, des yeux très bleus et très doux à l'expression un peu malade, la poitrine albe découverte un rien par l'échancrure d'une cuirasse de brocart rouge remontante, de ce rouge que nous appelons « fraise écrasée », et cette taille très longue et très effilée s'achevant en pointe sur un vertugadin sombre, fleuri de roses brochées; au cou, un ruban de velours noir sans bijoux et, dans le creux du décolletage, une touffe d'œillets rouges. Comme fond, un paysage dans le goût de Claude Lorrain, dont

les tons sévères poussent hors du cadre la rose clarté de la figure. Dans un coin enfin, les armes de la famille Grevill, un aigle corné de deux crêtes, se piétant sur une branche cannelée, avec cette devise : *Fortis in arduis*.

Lord Grevill souriait de mon admiration.

Et elle était réelle ; aucun portrait de maître n'égalait celui-là ; jamais je n'avais vu tant de vie, d'expression jointes à une telle virtuosité de couleurs.

— C'est superbe ! m'écriai-je.

Puis, réfléchissant un instant :

— Mais cette toilette de marquise Pompadour et cette signature de Turner, c'est bien Turner, n'est-ce pas ?

Le vieillard m'interrompit :

— En effet, cette toilette n'a pas été faite pour la jeune fille que vous voyez là ; elle appartient à ma grand-tante et n'est ici que par la simple fantaisie du peintre ou du modèle.

— Et cette jeune fille ?

— C'était mon arrière-cousine, Daisy Grevill, qui est morte vers 1802, c'est-à-dire deux années après avoir posé pour ce portrait. Je naissais à ce moment ; mais ma mère m'a toujours dit que la ressemblance était frappante. Au reste, selon nos traditions, je puis vous donner l'histoire de la petite marquise, comme celle de tous les personnages qui l'entourent. Oh ! rassurez-vous, ajouta-t-il vivement. Je connais un peu le fameux monologue d'Hernani et je ne vous ferai pas la scène des portraits. D'ailleurs,

vous trouverez déjà un triste et joli roman dans ce coffre qui est, pour ainsi dire, le tombeau de Daisy Grevill.

» Prenez-y les notes et les cahiers jaunissants qui y vieillissent, et débrouillez-vous. Quant à moi, je me sens las d'avoir tant parlé : je vous abandonne ; surtout, n'allez pas devenir amoureux de ma tante ! »

Lord Grevill se retira lentement ; j'entendis son pas fatigué décroître dans les étroits corridors, et je restai seul devant ce portrait souriant et ce coffre ouvert, d'où montait un vague parfum de jeunesse évanouie et de fleurs séchées...

Un à un, je retirai les rouleaux de papier retenus par des faveurs, un livre de prières enveloppé dans sa gaine de velours rose, des paquets de lettres, couchés sur une robe fanée. Je reconnus aussitôt la robe du portrait, c'était bien elle, mais passée de tons, comme si le soleil, malgré le couvercle de chêne, eût voulu entrer dans ce coffre, réjouir ces restes et en boire les clartés.

Il était sept heures du soir, et les tableaux s'assombrissaient peu à peu dans leurs cadres. Mais il me parut que celui de Turner restait éclatant : la face, aux blancheurs nacrées, apparaissait à présent comme une sorte de lueur lunaire, les lèvres souriaient tristement, la vie circulait sur ce visage exquis, et il me sembla voir la bouche s'entr'ouvrir, parler, dire des choses tendres, avec l'accent de musique lointaine qui jouerait le menuet dans un cimetière de Watteau.

Je pris soigneusement les liasses de papiers, les paquets de lettres, et, jusqu'au petit jour, j'entrai dans la vie de ma petite marquise, Daisy Grevill, qui dort là-haut proche l'église de Northiam, dans le caveau de famille.

IV

OHE ! Miss Daisy, ohé ! cria du jardin Joe Grevill, en levant les yeux vers une fenêtre de l'étage, qui s'ouvrit aussitôt. Une jolie figure de jeune fille apparut dans l'encadrement fleuri de clématites, blonde, un visage d'enfant plein de sourires joyeux.

— Qu'y a-t-il, Monsieur mon frère ?

— Ce qu'il y a, petite malheureuse ? Il y a qu'il est neuf heures et que vous n'êtes pas encore descendue ; c'est abominable de passer ainsi des heures à sa toilette, lorsque l'on a tant de choses à faire.

— Tant de choses, Joe ?

— Mais oui, avez-vous oublié que c'est aujourd'hui samedi, que nous devons aller chez M. le recteur pour répéter les psaumes qui seront chantés à l'office de demain, que nous avons promis à la vieille Mab d'aller la voir et de lui porter un peu de bon vin ? Avez-vous oublié, Miss Daisy, qu'à trois heures arrivera de Londres le brave ami que j'ai promis de vous présenter ? Avez-vous songé à vérifier si sa chambre est prête, s'il y a tout ce qu'il faut ? Non, n'est-ce pas ? Vous mériteriez que l'on vous privât, pendant une semaine, des œillets que vous aimez tant.

— Ne soyez pas méchant, Joe, j'arrive à l'instant même : je n'ai plus que mon chapeau à mettre.

Le jeune homme, un grand gaillard taillé en géant, qui venait de parler, ressemblait, par ses yeux d'un bleu doux, à sa sœur ; à part cette expression de bonté souriante, il avait un type de pacant poussé en pleine terre, le teint bruni, la bouche largement fendue sous une épaisse moustache rousse.

Joe Grevill, qui pouvait avoir trente ans, n'avait guère quitté son village de Northiam que pour aller suivre, à Londres, les cours d'industrie agricole, fort sommaires à cette époque, et, selon le désir de son père, lord Algernon Grevill, se polir un peu dans une sorte de club où se coudoyaient alors les hauts financiers, les bourgeois et les artistes (depuis, ces promiscuités n'existent plus).

C'est là qu'il s'était lié d'amitié avec quelques peintres, à qui, d'accord avec lord Algernon, il offrait, venue la belle saison, l'hospitalité de *Thornton-House*, dont deux ailes, les plus considérables, ne sont plus que des ruines aujourd'hui.

Le meilleur ami de Joe était un artiste plus jeune que lui, dont l'Angleterre s'occupait déjà, bien qu'il n'eût pas encore trouvé la vraie voie dans laquelle il devait s'illustrer plus tard.

Il se nommait Joseph-Mallord-William Turner.

C'est lui que Joe Grevill devait recevoir pour la première fois, dans l'hospitalière maison paternelle.

Admirateur fanatique de Claude Lorrain, William Turner n'avait guère donné au public, jusqu'à ce jour, que des pastiches du maître français, mais il l'avait fait de façon si large et si magistrale que lorsqu'il exposa, dans son atelier, sa belle toile *La Fondation de Carthage*, on n'hésita pas à dire que Gelée était dépassé.

— A quelle heure, dites-vous, Joe, que votre ami doit arriver ? interrogea Daisy Grevill en sortant de la maison, coiffée coquettement d'un large chapeau de paille fine, relevé sur le devant par un trio d'œillets rouges.

— A trois heures, ma petite, et nous n'avons que le temps de faire notre tournée. J'oubliais même qu'il me faudrait aller du côté de Hawkhurst, car le bruit court qu'il y a là une épidémie dans les étables.

— Et comment est-il, votre M. Turner ?

— Mais très gentil, très simple, un peu sauvage quand il n'est pas chez lui ; vous verrez, Daisy. Au reste, vous êtes trop curieuse.

Ce disant, ils gravissaient la pente qui mène à la Church-House, demeure du Recteur, le Révérend Dr. Harrison.

— Est-ce que notre père était levé lorsque nous sommes partis? reprit Joe.

— Pas encore, mais vous savez, Joe, c'était hier l'anniversaire de la mort de notre bien-aimée mère, il a été au cimetière avec moi, et il a beaucoup pleuré, je crains qu'il ne soit un peu souffrant.

Un silence se fit encore, puis Joe brusquement :

— Quel âge a notre père, Daisy?

— Mais... soixante-dix ans, vous le savez bien, frère.

— Vous n'avez jamais songé à vous marier, petite sœur? fit Joe en adoucissant sa grosse voix?

Elle le regarda effarée :

— Mais non! mon grand frère. Comme vous êtes drôle aujourd'hui! Je n'ai que dix-neuf ans, Monsieur, — encore, pas tout à fait, — et jusqu'à ce jour, ajouta-t-elle sur un ton comique, mon cœur n'a pas battu pour vos beaux villageois de Northiam!

Le frère et la sœur étaient arrivés devant la petite maison blanche du pasteur : l'entretien cessa.

La porte s'ouvrit, le Révérend Dr. Harrison lui-même, un gros homme au teint rougeoyant, introduisait ses visiteurs dans un étroit salon dont le principal ornement consistait en un orgue antique, flanqué de vieux cahiers de musique religieuse. Une table, quelques fauteuils.

— Demain, mes enfants, nous chanterons le n° 18 du Messie de Haendel : « He shall feed his flock like a shepherd » ; le connaissez-vous, Miss Daisy ?

La jeune fille s'approcha de l'instrument devant lequel Joe s'était assis, déjà préludant, et, d'une voix assurée et pure, commença :

« Il nourrira son peuple comme fait un berger ses moutons... »

Ce fut aussitôt un envollement de notes perlées qu'apaisaient les sonorités de l'orgue, quelque chose comme une grande et solennelle mélancolie transposée par une voix d'oiseau, un rythme austère roucoulé plutôt que dit, et dont les stances avaient la grâce d'ailes blanches dont les pennes eussent été les cordes palpitantes d'un téorbe aérien.

Le Révérend Dr. Harrison s'était affalé dans son fauteuil et, les yeux à demi fermés, écoutant, plongé dans une béatitude.

Les versets se succédaient, scandés tantôt avec lenteur, comme si la voix eût voulu mourir, tantôt forçant la mesure et s'élançant ainsi que des appels à quelque printemps céleste promis aux fleurs naissantes.

Le chant s'arrêta sur un long point d'orgue, et le Révérend, éveillé de son ravissement, se dressa :

— Bravo, bravo, little Daisy, c'est tout à fait bien, vous n'avez jamais ainsi chanté...

» Mais, ajouta-t-il timidement, sa vieille peau tannée devenant tout à coup écarlate, ne croyez-vous pas que c'est interprété d'une manière un

peu... comment dirai-je, un peu profane? Ne pensez-vous pas, Monsieur Joe? ajouta le brave homme en s'adressant à Grevill, qui restait à sa place, feuilletant avec quelque impatience la partition du maître.

L'accompagnateur regarda le Révérend Harrison, qui avait repris son air candide, tandis que Daisy rougissait un peu, et lui répondit banalement, comme si elle n'avait pas entendu la question :

— C'est une admirable musique.

V

L'AMOUR, chez la jeune fille, n'a pas les matérialités que soupçonnent d'aucuns sceptiques.

Nous nous laissons volontiers aller à croire et surtout à dire — sans le croire — que la pureté n'est plus de ce monde et que les âmes virginales ont inévitablement subi les atteintes d'une science que nous voulons bien qualifier de

vague. En réalité, l'innocence — le mot est peut-être bien... innocent — n'est pas une vertu si rare.

La femme, enfant malade et douze fois impur, comme l'a dit Alfred de Vigny dans son beau poème *La Colère de Samson*, a souvent toutes les exquisés ignorances de l'enfant. Si elle cherche à déchirer les voiles, elle est la première à en souffrir, les réalités ne valent jamais les rêves, et souventes fois elle préfère d'instinct, rester, dans le drapement de ces mousselines, qui lui donnent toute grâce.

Le rêve, alors, est un vrai rêve, plein de voltigeantes illusions, de calmes douceurs, d'idéals longuement caressés dans la tiédeur des nuits. Elle pense, l'enfant, à ce prince charmant qui lui viendra quelque jour d'elle ne sait où, mais qui viendra, oh ! elle en est sûre, lui demander, avec une voix de caresses, de la suivre en la puissante vie. Rien de matériel ne s'allie à cela, ni les soucis de l'existence, ni les douleurs à venir, et, comme d'occultes palmes, la vision inconnue et bien-aimée évente la jeune fille et lui fait de calmantes rêveries.

Daisy Grevill, qui n'avait jamais quitté le toit familial, était de cette race intacte et blanche ; élevée austèrement, elle avait vécu en fille des fleurs, dans l'air vif des campagnes, et rarement eût-on pu la voir dans la grande ville qui lui faisait peur et l'ennuyait à mourir. Ayant peu vu et peu lu, elle n'avait guère eu le temps de devenir romanesque, et son âme neuve était prête aux plus subtiles empreintes.

Certes, elle pensait parfois au mystérieux ave-

nir que lui amènerait le compagnon promis par la destinée, mais la vision n'était pas stable : elle tardait à se préciser et s'évanouissait dans une fraîcheur d'éclat de rire.

Daisy avait bien d'autres chats à fouetter.

Le « doux cœur » viendrait quand il voudrait, mais Daisy n'avait pas besoin de lui pour lisser ses boucles blondes, pour dire sa prière à l'aube, tremper son pain grillé dans le *cocoa* mousseux, aller cueillir le bouquet de table, nouer la cravate de son bon père, caresser les chevaux de Joe et donner un morceau de sucre à « Little Girl », la petite jument café-au-lait.

Elle n'avait pas besoin d'un *sweetheart* pour faire sa promenade jusqu'au moulin, porter un flacon de sherry à la vieille Mab, visiter tous ses pauvres ; pour s'asseoir au clavecin et vocaliser en pluie de perles ; pour aller à l'office dans sa coquette robe blanche à nœuds roses qui lui faisait un air de bergère-Trianon et donnait des distractions au Révérend Dr. Harrison.

— Si le *sweethaert* voulait venir, on verrait, n'est-ce, Daisy ?

Un galop approchant tira Daisy de ses réflexions. Il cessa devant la porte et l'on entendit de nouveau la grosse voix de Joe :

— Allo ! allo !

Le garçon d'écurie accourut, tandis que Joe mettait pied à terre.

Daisy vint à sa rencontre :

— Eh bien, ces étables ?

— Bah ! cette fameuse épidémie n'est rien du

tout, une vache est un peu dérangée ; elle aura entendu chanter le bedeau Thomas et ce lui aura tourné le sang ! Vous irez la guérir, petite sœur, si vous vous y mettez comme ce matin chez M. Harrison. Je n'ai pas voulu vous le dire tout de suite, mais si vous chantez ainsi demain, les anges vont protester.

» Maintenant, tout est-il en règle ? »

— Oui, oui.

— Et le père ?

— Le voici, interrompit une voix. Lord Algernon Grevill parut au seuil de la porte. Vieillard très droit, portant haut un front encadré de cheveux blancs qui se couchaient en boucles sur le collet de velours d'une longue redingote. Les yeux de la famille, avec l'expression semblable, mais plus voilée et plus méditative.

Les vieilles gens ont des ombres dans l'œil ; c'est comme une chambre obscure où l'on percevrait des tombes, des douleurs faites formes, des printemps fanés et des hivers noirs ; les vieilles gens concentrent en cette obscurité du regard la préoccupation des soirs qui s'achèvent ; ils ont si bien la sensation des jours comptés qu'ils se hâtent, pour accomplir tout ce qu'ils peuvent de bon, de tendre et d'utile ; et c'est ce pensif et touchant souci qui donne à leur œil reposé comme le premier reflet bleu d'une paix éternelle.

— Oui, mes enfants, me voici, et en grande toilette comme vous voyez, pour recevoir votre barbouilleur, Joe, continua Lord Grevill. Ah ! ça ! mais il est déjà célèbre, ce petit Turner ! C'est égal, grommela-t-il, drôle de métier !

— Mais non; dit un peu vivement Daisy, je trouve cela très beau. On est libre, on voyage; tout ce qu'on voit, on peut le rendre, le transformer selon son âme, et si la gloire vient, on la prend.

— Brrr! Daisy qui fait des discours. Elle a certainement quelque chose aujourd'hui, marmotta Joe.

— Qu'est-ce que vous dites, Monsieur?

— Je dis que je demanderai au Révérend de vous envoyer en mission pour convertir à notre sainte religion les peintres du Mississipi. Vous parlez comme un membre du parlement.

— Grand fou!

— Quelle heure est-il? fit lord Grevill, interrompant l'escarmouche.

— Trois heures, mon père.

A PEINE ces deux mots étaient-ils prononcés qu'un roulement de voiture se fit entendre dans la distance. Lord Grevill et sa fille rentrèrent dans la maison, tandis que Joe ouvrait la petite porte qui donne sur la route. Une voiture de poste dévalait la pente, conduite par un postillon qui cinglait de grands coups de fouet ses deux chevaux trapus et musclés.

Dans la voiture, un jeune homme.

— *All right*, William fit Joe en ouvrant lui-même la portière du coche et tendant les deux mains à l'étranger; voilà ce qu'on appelle de l'exactitude! De la part d'un artiste, c'est superbe!

— Par Jupiter, mon cher Grevill, c'est peut-être la première fois que cela m'arrive, mais je vous promets bien que c'est aussi la dernière. Lorsque, il y a dix minutes, j'ai dit timidement

à ce diable de postillon que nous étions en retard, le coquin s'est mis à fouetter ses bêtes avec un tel entrain que les damnées se sont emballées et nous ont menés comme l'éclair. Je ne sais vraiment pas comment nous n'avons pas versé trois fois dans le fossé. Enfin ! little Turner n'est pas mort comme vous pouvez le voir ; seulement il a une faim de loup et une soif de Sahara !

Le voyageur, qui avait débité tout cela avec une rapidité extraordinaire, semblait avoir passé la trentaine, bien qu'il n'eut guère que vingt-cinq ans. C'était le Turner tel que nous le connaissons par le portrait qu'il fit de lui-même et qui figure à la *National Gallery* ; presque joli, quoique le front fût un peu plissé ; les yeux très profonds, le corps souple et remuant, le geste évocatif, ce geste de peintre qui, rapportant tout à son art, dessine sa pensée d'un coup de pouce dans l'air.

Lorsque les deux amis furent entrés dans la salle à manger, où l'on n'avait, vu l'heure irrégulière, dressé qu'un couvert :

— Eh bien ! dit Joe, si vous avez soif, voici de quoi vous désaltérer, et ce roastbeef froid dispute à ce jambon l'honneur de vous soutenir jusqu'au dîner. On va porter les bagages à votre chambre qui communique avec la mienne, et quant à votre attirail de peintre, je l'ai fait mettre dans une énorme salle sous le toit, une caverne qui, je pense, vous ira très bien comme atelier. Au reste, vous vous arrangerez, nous sommes tout à vous.

— Ah ! ah ! dit gaiement Turner en se versant

une grande rasade d'ale, voilà qui est fort bien, mon cher Joe, et d'autant mieux que, je vous en avertis, j'ai l'intention d'user et d'abuser de votre hospitalité.

» J'ai renvoyé mon domestique, ma femme de ménage, la clopinante Elisabeth dont vous connaissez la grâce octogénaire, fermé à double tour ma baraque de Queen's Anna Street, et je demande de l'air et du soleil pour me débarbouiller de ce diable de brouillard londonien qui vous écrase les yeux ! Ah ! mon bon, je vous montrerai des choses, des choses que j'ai là dans la caboche, vous verrez, cela viendra. Connaissiez-vous John Crome ? Un imbécile, John Crome, qui fait des paysages, oui des paysages, comme si tout le monde savait faire ça ! Il peint la nature, John Crome, et il oublie d'y mettre du plein air ; c'est étouffé, c'est mort, pas de vraie lumière, pas de soleil... Donnez-moi donc encore un verre de cette ale... John Crome... très bonne cette ale... Ah ! fixer le soleil !...

— Affreux bavard ! tenez, en voilà un petit rayon !

Daisy entrait, avec son joli sourire, rougissant un peu, et salua d'une révérence exécutée dans toutes les règles. Elle tendit ensuite la main au peintre qui s'était vivement levé et lui dit avec simplicité, d'une voix très douce :

— Vous êtes le bienvenu, Monsieur Turner.

Il y eut le silence embarrassé des premiers moments, silence que rompit l'arrivée du vieux lord. La glace fut tôt rompue et, deux jours après, William Turner était de la maison.

L'hospitalité anglaise a ceci de spécial qu'elle ménage inquiètement la liberté de chacun. Avez-vous franchi le seuil du logis, vous êtes absolument chez vous, ne rencontrant âme qui vive sur votre chemin, comme si l'on voulait vous faire croire que vous êtes le propriétaire et le maître. Le vrai chef s'efface, et seulement à l'heure des repas qu'annonce un coup de cloche, on se retrouve comme par hasard autour de la table commune.

Cela devait convenir à Turner. Ce fils de coiffeur, tôt échappé de la boutique paternelle, avait un instinct de folle indépendance. A Londres, on était accoutumé à le voir disparaître subitement pendant des mois, pour des voyages mystérieux dont il ne rendait compte à personne ; il aimait à se perdre, à se faire oublier, pris parfois d'accès de misanthropie, qui le jetaient tout entier dans son art.

A Northiam, durant les premiers jours, il s'orienta d'abord. Levé de grand matin, il portait, un album sous le bras, et, pendant de longues heures, allait à la découverte du pays. Il avait une prédilection pour les hauteurs d'où l'on aperçoit, à perte de vue, la campagne déroulée en une onde de verdure léchée du soleil, les bois dont les cimes accrochent les rayons, la blancheur éclatante des cottages parsemés çà et là. Turner s'arrêtait, appuyé à quelque barrière, les yeux plongeant dans l'or des plaines, et souvent il s'oubliait à monologuer, apostrophant l'horizon comme un insaisissable ennemi. Déjà s'indiquait en cette nature nerveuse la maladie de la lumière, qui devait le saisir un

jour et l'épanouir violemment aux transpositions audacieuses du prisme. L'heure tintant à l'église voisine l'arrachait à ses lumineuses extases, et l'âme en feu, les yeux grands ouverts à une vision plus magique que les réalités bues, le peintre redescendait rapidement vers Northiam, montait à son belvédère, et, avec fièvre, notait des tons incompréhensibles sur de petites toiles vierges, qu'il rejetait ensuite au loin d'un geste de colère.

La mauvaise humeur de ces luttes passait vite dans le coude à coude des repas où Joe apportait sa grosse cordialité de campagnard, lord Grevill sa douceur calme et Daisy son charme délicat, sa voix ailée et sa jeunesse blonde.

VII

LE lendemain même de son arrivée, William avait été doucement séduit par la jeune fille. C'était un dimanche, et, à dix heures du matin, tout le monde de *Thornton House* se trouvait dans le *drawing-room*. Daisy avait arboré une toilette de mousseline piquée de nœuds rouges, et les trois hommes, en vêtements sévères, égayaient encore, par contraste, cette vivante tache de clarté.

Comme il arrive fréquemment dans la contrée, le soleil était voilé ce jour-là — mais indéfinissablement. Une buée d'un gris délicat s'étendait au loin, couvrant la lumière comme d'une gaze impalpable et translucide, attendant quelque affilé rayon qui la trancherait de sa lame d'or.

On sortit. Disy marchait la première avec Joe qui devait l'accompagner, au jubé ; le vieux lord venait ensuite côte à côte avec Turner qui, silencieux, notait en ses prunelles l'irradiation mystérieuse de ce matin d'été.

La grand-route qui mène à l'église s'animait rapidement ; à chaque minute, des couples sortaient des maisons qui la bordent, apparaissaient à la barrière des haies, et bientôt c'était comme une procession recueillie ascendant vers le temple du Seigneur.

Les portes s'ouvrirent, la foule entra, le village et les demeures restèrent sous la garde du ciel. L'office commença.

Aux paroles du prédicant répondaient les chœurs, avec une monotonie découragée ; puis la voix du pasteur reprenait en paroles apostoliques, qui paraissaient verser un sang de foi dans les veines doutantes :

« O Dieu ! nous avons ouï de nos oreilles, et nos pères nous ont raconté les exploits que tu as faits en leurs jours et aux jours d'auparavant... » Et la foule clamait d'une voix plus puissante :

« O Seigneur ! lève-toi, aide-nous et nous délivre pour l'amour de ta gloire, et jette les yeux de miséricorde sur notre affliction. »

Le prêtre dit : « Prions Dieu. »

Les assistants se levaient, le front bas, et la prière muette, vibrante dans la nef.

Puis soudain, une voix s'éleva seule, comme une blanche colombe, et monta vers la voûte.

William, qui s'était accoudé contre une colonne,

eut un tressaillement, une impression presque douloureuse, comme si ses nerfs eussent été trop brusquement saisis. Il se roidit, la main fébrile, la tête bourdonnante, et écouta.

La voix disait :

« Il nourrira son peuple comme un berger paît ses brebis et les protège de sa main, avec plus de douceur pour celles qui doivent être mères. »

La phrase musicale commençait, lente et descriptive, évoquant la promenade du pasteur dans le champ des âmes, puis s'animait, se transformait en un appel triomphant.

Et la voix hymnait :

« Venez à Lui, vous tous qui peinez !

» Venez à Lui, vous tous que les fardeaux accablent !

» Et il vous donnera le repos. *And he will give you rest !* »

Daisy mit toute sa flamme dans ce chant plein de tendresse et de foi ; par instants, un trille discret, à peine indiqué, allégeait le thème : c'est ce qui avait choqué le Révérend Dr. Harrison, sans qu'il comprit la cause de cet effet spécial.

Cela donnait à la solennelle musique de Haendel un parfum de fraîche jeunesse, comme un pépiement d'oiseau perdu parmi les ogives ; de plus, Daisy, accompagnée par son frère qui savait ses caprices, aimait à forcer, à doubler même les mesures lorsque les paroles devenaient plus passionnantes, comme aussi à les ralentir — tel un déroulement de longues écharpes —

lorsque les versets traînaient une plainte découragée.

Et l'orgue reprenait à présent le chant pastoral, élargissant la houle grondante de ses vagues, et remplissant l'église de son bruit de marée, comme si les accords eussent voulu, d'un élan suprême, franchir les falaises de l'Eternité.

VIII

LORSQUE l'office fut terminé, Turner laissa s'écouler la foule, et, seul presque dans l'église, semblait plongé dans une méditation infinie.

L'artiste avait sans doute trouvé, dans les lueurs de la voix limpide, un rapport secret avec les propres transpositions qu'il rêvait ; les notes des rayons ; les accords : des nappes de clarté ; les arpèges, les trilles, toutes les fioritures : une

étincelante pluie de perles broyées et d'or fondu, s'évaporant aux apothéoses auréolées d'un divin arc-en-ciel.

Turner demeura longtemps en cette extase, hypnotisé par sa vision de lumière et d'harmonie, puis, comme à regret, il reprit le chemin de *Thornton-House*.

Lorsqu'il revit Daisy, vaquant aux soins du ménage, arrangeant, sur la table déjà dressée, un gros bouquet de roses blanches, il lui dit d'une voix mal assurée :

— Vous m'avez rendu bien heureux tout à l'heure, Miss Grevill ; vous faites de la musique comme je voudrais faire de la peinture, avec de l'âme.

— Je suis très contente de vous avoir fait plaisir, Monsieur Turner, répondit-elle ; chaque fois que cela vous plaira, nous irons avec Joe chanter à l'orgue — mais, fit-elle, avec un joli geste de coquetterie, il faudra payer...

— Et comment ?

— J'ai toujours rêvé... elle zézaya un peu, n'osant continuer... puis, très vite, d'un trac... rêvé d'avoir mon portrait !

— C'est entendu, répondit vivement Turner, je vous le promets ; nous commencerons demain, si vous voulez.

Daisy battit les mains, prise d'une joie folle, et sortit en criant :

— Joe ! père ! M. Turner va faire mon portrait. Quel bonheur ! Je mettrai la belle robe de brocart de mère, et des œillets rouges, et de

la poudre dans les cheveux ; ce sera ravissant !

La voix de Joe gronda dans l'escalier :

— Voulez-vous bien vous taire, petite bavarde !

Le lendemain, Daisy était levée avant l'heure ordinaire, ayant rêvé toute la nuit de ce portrait qu'elle voyait déjà dans un grand cadre au-dessus de la cheminée de la *drawing-room*.

Elle descendit dans ce qu'on appelait la salle des armoires, et, armée d'un énorme trousseau de clefs, fiévreusement, impatientée de voir que les portes ne s'ouvraient point toutes seules, fourrageait dans les serrures.

Bientôt, tous les battants béèrent sur une série de robes accrochées dans de fins draps épinglés et étiquetés, exhalant un parfum de vieilleries auquel se mêlait le relent capiteux des aromates. Daisy trouva aisément la robe convoitée, sombre, bouffant vers la taille en vertugadin fleuri de roses brochées ; dans un carton proche, le corsage très long et très effilé, taillé pour amincir le buste et remonter la gorge.

L'enfant tapota les plis de la toilette, et, après avoir soigneusement clos la porte, s'habilla avec lenteur, puis s'aperçut tout à coup qu'elle avait oublié la coiffure et qu'elle restait dans la salle aux armoires où il n'y avait même pas une glace ! Elle enleva de nouveau la jupe, remit sa « matinée » et, tenant sur son bras sa lourde robe maternelle, d'une main le grand carton d'accessoires, elle alla s'enfermer dans sa chambre où devait s'élaborer l'alchimie coquette de son attelage.

Il était bien dix heures et demie lorsque Daisy

fut satisfaite d'elle-même. Elle jeta un dernier coup d'œil sur sa toilette, prit alors un petit bout de fin papier et, de sa main la plus légère, écrivit des pattes de mouche qu'elle donna à sa femme de chambre :

« La marquise Daisy mande au peintre de la Couronne qu'elle est prête à lui faire une visite. »

Le billet envoyé eut aussitôt sa réponse :

« L'humble William Turner est dans son clocher à la disposition de sa très gracieuse souveraine et marquise Daisy-Flower-Sunshine Grevill. »

Il y eut aussitôt dans l'escalier un froufrou de soie, et Daisy, quelque peu embarrassée dans les plis fastueux de sa robe, monta vers le ciel de Turner.

Celui-ci avait ouvert toute grande la porte de l'atelier, et attendait, l'appuie-main à l'épaule, rigide comme un gardien de la Tour de Londres.

— Suis-je bien ainsi, fit Daisy, toute confuse ?

— Adorable ! une petite pointe de noir à la commissure des lèvres pour aviver l'incarnat de l'épiderme et ce sera parfait.

— Tiens ! comme il fait drôle ici, reprit Daisy ; c'est la première fois que j'y viens, Joe m'a toujours dit que c'était plein uniquement de vieilleries et de poussière... Mais c'est très bien arrangé !

De fait, il eût été difficile de trouver plus de clarté et d'espace. Le grenier contournait deux ailes de la maison, en une longue salle

principale cassée à son extrémité vers la gauche, faisant ainsi deux pièces distinctes prises de lumière. Le plafond consistait en un fouillis d'énormes poutres de chêne noirci, s'enchevêtrant sous l'envers des tuiles. En deux jours, sous la direction de Joe, une partie de la toiture avait fait place à de vastes baies vitrées par lesquelles le soleil entraît à pic, rendant même, à certaines heures, le séjour inhabitable.

C'est là que, en belle place, Turner avait dressé sur de hauts chevalets, en l'honneur de Daisy, ses dernières œuvres encore inachevées : *Le Soleil se levant dans un Brouillard* et *Les Adieux de Héro et de Léandre*.

— Vous êtes la première à les voir, dit Turner à Daisy, qui s'était arrêtée en admiration.

Elle alla de l'une à l'autre toile, les yeux papillottants, décontenancée et saisie par cet art qui, pour elle, ne ressemblait à aucun autre.

Sa pensée se perdait dans la fumée lumineuse de ce soleil levant, de cette mer aux ondes nacrées, où dorment, en un balancement de berceaux, les barques de pêcheurs, tandis que les trois-mâts, fondus parmi la buée d'or, semblent autant de vaisseaux-fantômes prêts à appareiller pour disparaître en un horizon de clartés mystiques. Au premier plan, la plage où les pêcheurs étalent leur marée ; un bout d'estacade vermoulue et croulante, et, dans un insensible recul, les formes s'estompant de proche en proche, jusqu'à des lointains humides se confondant avec le ciel voilé.

A côté de ce chef-d'œuvre, un autre, fait de pénombre : le temple de Vénus, immense, élevé

dans la nuit, avec des successions d'escaliers énormes alternés de jardins suspendus, de palais aux architectures compliquées et géantes; plus haut, des tours encore, dépassant les nuages, brisant la nuit et reparaissant, après avoir forcé les clartés lunaires à baigner de blancheur leur tiare de pierre, leurs lourdes masses qui dominent l'Océan, leurs phares incrustés dans des bases si profondes qu'elles plongent au cœur des sables, ainsi que les défenses de quelque monstre enseveli vivant sous des granits insondables. Au bas de ces fabuleux palais immobiles, une anse ouverte sous l'Hellespont se ruant, là-bas, vers la mer Egée; et, près d'un rocher d'où leurs regards peuvent envelopper les étendues grondantes, sous l'œil blafard de l'astre que voilent à demi les nuées en furie, bercés par le choc des eaux qui se brisent contre les murailles de basalte, en roulant leur écume de vagues formes nues; petite devant cette écrasante immensité, Héro, la prêtresse de Sestos enlaçant de ses bras Léandre, l'amant qui va bientôt partir, porté sur la croupe affolée des vagues, vers Abidos, allumé dans le lointain des premières lueurs de l'aube. Et les nymphes éclairent de leurs lampes fouettées de vent le couple prolongeant ses adieux dans les ombres transparentes de la nuit qui s'achève.

IX

LA pose commença. Daisy, un peu intimidée par le regard du peintre qui la *cherchait*, lui donnant d'un geste des indications, se fâchant sur le jour qui ne tombait pas à son gré sur la face, rosée à présent, de la « petite marquise ».

Il donna rapidement les premiers coups de fusain, chercha la ligne, posa çà et là des traits modifiés aussitôt d'un coup de manche étendant une ombre, tandis que Daisy faisait naïvement tous ses efforts pour se tenir immobile.

— Mais bougez donc, Miss, fit Turner, par le ciel ? Je ne veux pas peindre une statue. Parlez ! racontez des histoires, chantez, tout est permis, sauf la danse !

— Ah ! c'est ainsi !

Et le bavardage fut interminable ; c'était la véritable intimité commençant, d'abord en propos vagues sur toutes choses, puis, peu à peu, menée vers les préférences mutuelles.

Daisy avait peu appris et beaucoup deviné ; d'aucuns de ses mots, d'aucunes de ses idées avaient le charme de quelque chose de neuf spontanément éclos.

Turner n'était guère plus savant qu'elle, il avait seulement le *don*. Sans avoir jamais vu la Grèce, pour ne citer qu'un exemple, il en avait tracé quelques paysages, sites impossibles et féeriques qui *devaient*, disait-il, être ainsi.

Ingénument, il contait à Daisy ces mystifications de génie, et reprenait, après des silences, en hachurant sa toile à petits coups :

— Comprenez-moi, Miss, vous regardez la nature ; c'est très joli, la nature, mais cela ment au rêve. On veut saisir la lumière ? Elle est partie ; mais là, dans la cervelle, on l'a gardée, cette lumière, et lorsqu'on l'en fait sortir, elle est plus belle puisque notre pensée y est désormais contenue. Tenez ! vous, hier, vous chantiez ce morceau du « bon berger ». Du Haendel, oui, je sais, c'est beau, c'est grand par soi-même, mais c'était mieux hier, et peut-être Haendel n'eût-il pas reconnu sa musique ! A des heures, il me semble que le Créateur doit en vouloir aux peintres d'avoir rendu sa nature plus belle.

Daisy se prit à rire, puis, gaminement :

— Il a sa revanche avec les petits barbouilleurs, comme dit le père, qui la font plus laide !

— C'est une pointe, prenez garde, marquise, je vais vous faire le nez de travers !

— Allez toujours, je vous abreuverai de fausses notes.

— Vous ne pourriez pas !

— Non ? écoutez donc !

— Grâce, supplia l'artiste, je vous ferai le nez droit, je vous le promets.

Et ces badinages se prolongèrent pendant les quinze jours de séances, régulièrement chaque matin ; c'était une flirtation joyeuse, de petites batailles de mots décochés, qui rapprochaient de plus en plus les jeunes gens.

Certes, il n'y avait là qu'une amitié sans tendresse, un affleurement de deux âmes qui se comprenaient en s'estimant.

Daisy ne voyait que Turner à ce moment, il est vrai, mais Turner voyait en elle, outre Daisy, le *modèle*, la petite marquise. Rien ne pouvait le détacher de l'œuvre commencée, et autour de ce modèle la jeune fille voltigeait en paroles, comme un accessoire ailé dont l'artiste subissait simplement le charme indécis et superficiel.

Au quinzième jour de pose, étant entrée dans l'atelier, Daisy trouva Turner assis, le menton dans la main, sombre, et contemplant son ébauche lacérée de deux grands coups de couteau.

— Mon Dieu ! qu'est-ce cela ? cria-t-elle.

Lui répondit, rageusement, avec un geste de dépit :

— Ce que c'est, ce que c'est ! Il y a que c'était mauvais, mauvais, mauvais !

La jeune fille, prête à fondre en larmes, s'appuya sur le chevalet :

— C'est mal d'avoir déchiré cela, vous deviez me dire... je vous en aurais empêché... Alors, ajouta-t-elle, le cœur gros, alors, c'est fini ?

Turner bondit à ce mot :

— Fini ! jamais, nous recommençons demain. Fini, allons donc !...

Puis, subitement calmé par le sourire triste de la petite, il dit en plaisantant :

— Vous savez, l'autre, là-haut, il serait trop content !

— Ne riez pas de cela, William.

Il la regarda, surpris de ce nom qu'elle lui donnait pour la première fois ; il plongea ses yeux dans ceux de Daisy, et ce fut comme des aveux soudainement échangés. Turner prit la main de l'enfant confuse et doucement lui dit :

— Venez demain, je pense que cela ira mieux ; vous comprenez, Miss Daisy, il me semble qu'il me manquait une couleur... et que vous venez de me la donner !

Et Daisy s'enfuit vers sa chambre où elle éclata en sanglots.

RESTE seul dans son atelier — le soleil s'obscurcissant d'orageuses nuées — Turner regarda sa toile balafnée de coups de couteau et songea, devant cette esquisse assassinée.

A quoi bon ? Pourquoi ne pas prendre le modèle, et l'emporter dans la vie, et lui faire le bonheur ? Certes, à cette heure, il aimait encore moins Daisy que l'amour lui-même, mais n'en était-elle pas la palpitante vision ? L'art ? pourquoi ? L'art ? solitude éternelle avec des cris vers l'impossible ! L'art, impuissance qui ne cesse point ; pierre que l'on essaie de planter à la crête de la montagne, et qui vous broie les vertèbres ! Lutter pour le beau qui vous échappe, ou le trouver peut-être, et puis mourir avec l'exécrable doute de son génie !

Avoir un éblouissement et le traduire en lettres d'obscurité; se tromper selon les autres hommes, être seul à s'admirer, et souffrir en se sentant si orgueilleux et en se sentant si petit!

Que n'allait-il à cette enfant-femme, lui dire : « Aimons-nous ! le reste n'est rien. L'art est le bourreau, mais la femme est la fleur du condamné. Tu seras la bien-aimée et la douce. Que tes bras soient les lianes enveloppantes de ma vie, et prenons notre essor vers les joies possibles à notre fragilité !

Lorsqu'elle parut au repas qui suivit la scène de l'atelier, Daisy avait les yeux battus, le regard intimidé. Comment, pourquoi avait-elle donné au peintre, à propos d'une plaisanterie innocente, son nom de William, modifiant ainsi leurs rapports, les rapprochant d'un coup, par une spontanéité inexplicable ?

Daisy avait compris tout de suite les deux êtres qui vivaient en Turner : l'artiste qu'elle admirait, et l'homme qu'elle commençait d'aimer, et souffrit en pressentant l'éternelle rivalité qui fait des esprits supérieurs de mauvais *terrestres*.

Elle eut la perception d'un amour qui, fatalement, se partageait entre elle et *l'autre, celle* qui brille aux étoiles et qui ravit l'artiste dans sa troublante ronde d'astres et de nébuleuses.

Rivale ! la Voie lactée qui nourrit le berceau bleu des nuits d'été.

Rival, le soir se couchant au lit des étendues.

Rivale, l'aube qui se perle de rosée et qu'éveillent des chants d'oiseaux.

Rivale, la mer avec ses caresses de femme et ses puissantes fureurs, la mer chassée du ciel, qu'elle veut atteindre.

Rivale surtout, la lumière, la grande lumière grisante qui embrasse l'œil de ses élus...

Un moment, forte encore après l'attaque première, Daisy se demanda s'il ne valait pas mieux éloigner d'elle cet homme qui entrait dans sa vie.

Mais lorsque Turner parut, l'air un peu triste, la voix douce plus qu'à l'ordinaire, lorsqu'il lui pressa la main longuement, les yeux dans les yeux, elle dut baisser les siens et se dire qu'il était trop tard, l'amour étant venu; les deux cœurs étaient fiancés, ils le comprirent aussitôt et pas n'eurent besoin de se le dire.

Désormais, ils pénétraient dans cette phase exquise que, dans certains pays, l'on a la touchante idée de prolonger. Pourquoi se presser d'unir ce qui, spirituellement, est uni déjà? Pourquoi ne pas arrêter longtemps cette messe au chaste *Credo* d'amour, et vouloir s'élancer dans l'inconnu lorsque le *Connu* s'adonne de gemmes si précieuses? Une sotte manie nous entraîne à voyager vite, sans compter les stations et sans regarder les paysages qui se déroulent. Ce que nous voulons en notre stupidité, c'est arriver au terme; et, lorsque nous y sommes, nous nous retournons en disant: « Qu'ai-je été si hâtif et qui m'empêchait d'accomplir avec lenteur le pèlerinage de ma destinée? » Les joies sont si rares et les tristesses si longues; on tient les unes et l'on veut aussitôt tenir les autres, par un incompréhensible besoin de souffrir qui n'est jamais satisfait...

En Angleterre, avant les fiançailles, on a cet état de rapports spécial et supplémentaire de bonheur qui est la *flirtation*. Heure où l'on s'ignore, mais où l'on sympathise garçonnement ; échange-t-on des mots un peu doux qui dépassent l'indifférence, c'est sur un ton qui a l'air de dire : « N'attachez pas d'importance à cela. »

On s'appelle : *My dear* en camarades, avant de s'appeler *My darling* en amoureux. On s'examine enfin sans engagement ; on joue, on cause, on a quelques attentions privilégiées, mais on est encore loin l'un de l'autre, tout en se tutoyant du regard.

Ces mœurs — ces *customs* — choquent un peu notre tendance au romanesque immédiat, mais ne valent-elles pas les promenades sous les tilleuls et les langueurs voulues que nous affectionnons ?

Après la flirtation, d'ailleurs, toutes les jolies sentimentalités viennent peu à peu, mais elles ont quelque chose de puritain qui ne messied pas. La jeune fille anglaise veut un homme vrai, solide de corps et de cerveau — les spiritua-listes nous entendront — qui soit *able* à la protéger, et, si elle penche la tête d'un geste caressant sur son épaule, c'est pour écouter battre une forte poitrine.

Quoique vigoureux, Turner avait surtout la puissance dans la pupille. En son œil léonin se concentrait tout l'effort de cet esprit inquiet, ardent aux grandes œuvres entrevues dans des éclairs d'orgueil. Ces lueurs, presque farouches, auxquelles se mêlait un égarement, s'éteignaient en une douceur presque féminine, lorsque les

yeux de l'artiste se pacifiaient. Aux phosphoriques clartés qui s'allumaient parfois dans la nuit de ses prunelles, succédait alors comme un humide voilement, et le regard se lénifiait de tendresses infinies.

Ces deux états d'âme avaient également impressionné Daisy. En l'un, elle voyait l'artiste à la volonté puissante, brutalisant l'art qu'il jurait de faire éclater d'un coup de poing formidable, donné sur la gangue d'un soleil emprisonné ; en l'autre, elle trouvait l'amant promis, inquiet de tendresses exquises, adoucies encore par d'harmonieuses paroles. Elle se voyait déjà, consolant les heures de découragement, enflammant celles d'enthousiasme, et mêlant à l'amoureuse affection, l'ambition du génie trouvé, arraché à l'impossible et bouleversant le monde de chefs-d'œuvre jetés, d'un grand geste d'insolence et de défi, à l'admiration des foules.

C'EST si simple de s'aimer et si vain de ne pas le faire ! Nous passons des jours et des ans, seuls avec nous-même, dans un égoïsme de vieux garçon ou une malconduite de viveur ; nous piétinons sur ce qu'il y a de plus pur, de plus vrai, de plus sincère et de plus naturel en nous : le besoin d'aimer. Il semble que nous ayons peur d'être responsables, toute la vie, d'une vie plus frêle, et nous reculons cette date où le cœur s'ouvre quand même et s'épanouit en gerbes d'aveux. Les affections, les amitiés, les dévouements qui sont parfois délectables, les gloires ou simplement les succès, ne vaudront jamais ce succès — ou plutôt cette gloire — de posséder deux âmes au lieu d'une : la sienne et la *sienne*. Rien n'égalera la minute conquérante

où vous aurez emporté, par une suggestion d'amour, le sourire qui consent et la main qui s'abandonne; et celui qui ne croit pas à cela, qui en rit ou s'en défend, est peut-être plus digne de pitié que de mépris.

Turner avait vingt-cinq ans, Daisy dix-neuf. Il était en pleine force de talent, elle en plein matin de beauté intelligente. Le sort avait décidé que ces deux rayons se croiseraient et tous deux en eurent une grande joie.

Les séances de pose reprirent, mais, cette fois, plus longues. La jeune fille, transfigurée, se laissait aller davantage à sa gaieté et Turner la voyait maintenant bien vivante, le teint rose, la lèvre souriante, les yeux doucement ouverts à la route de félicité, au Chanaan des désirs humains.

Le peintre *sentait* son œuvre : il avait bien dit qu'une couleur lui manquait et qu'il l'avait trouvée, cette couleur qu'aucune palette ne combinerait ni ne décomposera jamais, qui n'est pas la fleur nommée « désespoir des peintres », mais pareille à cette autre fleur plus précieuse en sa mysticité : l'espoir des hommes !

— Regardez par ici, Daisy. C'est cela. A présent, veuillez à ne pas faire la moue, j'en suis à la bouche et c'est le moment sérieux.

— Mais je n'ai pas du tout envie de faire la moue, William, fit-elle en riant.

— J'espère bien ! Gare ! j'attaque la fraise avec ses jolies petites perles de sucre.

— Non ! *Strawberries and seam !* répondit-elle en manière de rectification.

Cette séance-là fut interminable ; mais, cette fois, tout le gros travail était fini, la grisaille bien venue, les premiers tons établis de main de maître.

Elle fut même si longue, cette séance, que la voix du grand Joe gronda encore dans l'escalier, tandis que son ascension un peu pataude faisait craquer les marches. Il frappa à la porte.

— Entrez.

— Eh bien ! est-ce que vous dormez ?

— Mais pas du tout ; il est tard ?

— Vous n'avez pas d'estomac, Turner ; tiens, voyons cela ?

Joe s'approcha du chevalet et demeura coi, puis :

— Félicitations, mon cher William, il me semble que, cette fois, vous y êtes.

Turner et Daisy se regardèrent, avec une folle envie de rire.

— Je crois aussi que *nous* y sommes, répondit gravement l'artiste, seulement ce n'est pas encore installé.

— Que voulez-vous dire ? fit Joe avec la plus parfaite innocence.

— Terme de métier, mon cher. Il faut encore des meubles.

— Ah ! vous allez faire un fond meuble ?

— Pas précisément, il faut que les tons s'embrassent, se donnent la main, si vous voulez, c'est ce que nous appelons « mettre la couleur en ménage ».

Daisy avait peine à ne pas pouffer de rire ;

heureusement la cloche du repas retentit et Joe n'eut pas le temps de s'apercevoir de la plaisanterie.

Lord Algernon Grevill, lui, n'avait pas été sans s'apercevoir de la sympathie qui s'était faite. Les vieillards voient vite les changements d'âme chez les êtres qui leur sont chers ; ils ont une double vue, ou plutôt une double perception intérieure, et voient mieux et plus juste que les autres.

Un bas-bleu, M^{me} Gustave Haller, a tenté de soutenir ce paradoxe que l'amitié est possible, simplement, entre homme et femme dont les âges s'adaptent. Jules Barbey d'Aurevilly, un grand maître ès-critique s'il en fut, a renversé victorieusement cette fausse thèse. Il peut y avoir de l'indifférence et du respect : de l'amitié, point.

Je ne sais quel proverbe (espagnol, je crois) dit : « La femme est de feu, l'homme d'étoupe ; le diable passe et souffle. »

Que cela est pittoresquement vrai !

Lord Algernon Grevill avait été rapidement éclairé par ce feu qui n'était pas du diable, mais plutôt d'une puissance bienveillante et providentielle. Il reconnaissait à Daisy un caractère de décision prompte, inébranlable, mais presque toujours judicieuse ; il jugea bon de ne pas intervenir, guidé par le fatalisme anglais qui a inspiré cet autre proverbe humoristique : « Celui qui doit être noyé ne sera pas pendu. »

XII

LE mois de juin finissait : la campagne, après quelques orages, s'était alourdie de fortes chaleurs, et le soleil dardait cruellement à certaines heures.

Un matin, Lord Algernon Grevill, après le repas que l'on prenait régulièrement en commun, dit à son fils, en manière de proposition :

— Ne croyez-vous pas, Joe, que le moment est venu de vous enfuir à la côte ?

— Parfaitement, mon père.

Le maître de *Thornton-House*, que nous nommerions aujourd'hui un marquis de Carabas, était un des principaux propriétaires du comté de Sussex ; ses châteaux et ses fermes, ses chasses et ses pâturages, s'échelonnaient de Rye à

la mer, en une dizaine de vastes domaines dont le plus considérable était *Grevill-Castle*, à Hastings.

Lorsque, aujourd'hui, en cette ville de bains, concurrente de Brighton et de Folkestone, on prend, dans le *Queen's Road*, une petite rue qui a nom de *Castle Road* et se trouve en face de la plaine : *Cricket Ground*, on monte par des chemins fleuris, bordés çà et là de chalets et de cottages alternant avec de petites boutiques, l'on arrive à un plateau où s'érigent des ruines dont on connaît assez mal les origines, mais qui sont évidemment les débris d'un château fort antérieur au XII^{me} siècle.

Ce qu'il en restait vers 1800 n'a guère changé depuis. Les ruines, en Angleterre, sont conservées avec religion, et les blocs branlants sont étançonnés avec soin, lorsque le lierre n'a pas devancé le travail, en les calant de ses réseaux serrés.

Ce château, à trois cents pieds au-dessus de la mer, est, à l'heure actuelle, le rendez-vous des touristes. Certes, on l'a si bien entouré de soins qu'il a quelque peu perdu de son allure ; mais, malgré les pomponnés jardins anglais semés de tables, de bancs, de chaises, qui détruisent l'illusion, il a encore l'air d'un phare éteint qui éclairerait l'océan d'une silhouette d'ombre.

Il n'était pas tout à fait tel au temps de lord Algernon Grevill. Celui-ci, bien qu'il ne fût pas le détenteur de cette ruine, avait veillé, par son influence, à ce qu'on n'en altérât pas le caractère.

Un peu plus bas, sur la côte, se trouvait le

Grevill-Castle dont la construction remontait au XV^e siècle.

C'est là que, chaque année, aux mois les plus chauds, la famille du lord se réunissait autour de lui, dans la solitude d'un pays superbe, à des hauteurs que baigne discrètement — le domaine étant abrité par la falaise — l'atmosphère pure et saline montée des vagues. C'est là que le châtelain, invitait son hôte et ses enfants à venir goûter la joie des altitudes et le spectacle des marines étendues jusqu'à l'arc de l'horizon.

Hastings ne serait plus reconnaissable pour celui qui eût pu survivre à cette déjà lointaine époque.

A présent, la ville est triple : elle se compose de l'*Old-Hastings*, qu'habite la population des pêcheurs et des mariniers ; le *New-Hastings*, absolument nouveau, avec sa digue énorme, ses magasins fastueux, ses théâtres, ses casinos, tout ce que le luxe balnéaire fait de plus moderne et de plus pratique ; enfin, plus loin Saint-Léonards, faubourg plus neuf encore — au moins en tant que digue — et qui n'est pas achevé.

Vers 1800, il n'y avait guère que l'*Old-Hastings*, une petite ville maritime de peu d'importance, encastrée dans le creux de deux rochers, où habitaient presque exclusivement les *fishermen*, complices de contrebandiers de l'océan qui venaient, à l'heure nocturne de la marée montante, se défaire du produit de leurs rapines. Quelques grandes propriétés, situées sur le versant des *cliffs*, dominaient ce peuple de loups de mer, et accaparaient le sol d'une grande

partie de la contrée. Vers la droite — le spectacle regardant les flots — se trouvaient déjà les embryons de la nouvelle ville et de Saint-Léonards, consistant en quelques habitations échelonnées devant le sable, et en deux ou trois églises de lourd style, que le temps n'a pas attaquées.

Entre le champ des morts et les ruines du *Castle*, se trouvait donc le domaine de lord Grevill : un bâtiment au corps très vaste, flanqué de deux tours massives, des parcs, des jardins et des bois, dévalant la montagne et se continuant à perte de vue en terrain plat.

XIII

CELA vous va-t-il, Turner ?
— *All is right!* fit le peintre.

— Alors, reprit laconiquement lord Grevill, préparez vos bagages, nous partirons demain à 8 heures du matin.

Daisy avait écouté, un peu inquiète, craignant

que son ami, avec sa sauvagerie, ne reculât devant ce nouveau séjour en une nouvelle nature.

— Le portrait n'est pas fini, d'ailleurs...

— Le modèle n'est pas fini non plus, n'est-ce pas ? répondit doucement l'artiste.

— Oh ! non, William, non ! vous le savez bien.

Et, sous la clarté rose de la lampe, ils se dirent bonsoir, l'âme heureuse et inquiète.

Le lendemain, un grand *mail-coach* attelé de quatre vigoureux chevaux et suivi d'un char pour les bagages et les serviteurs, prenait à bonne vitesse la route de Rye.

Joe conduisait la voiture où avaient pris place : à l'intérieur, lord Grevill, sur l'arrière banc de l'impériale, Turner et Daisy. De là, ils pouvaient embrasser le paysage à mesure qu'il se déroulait, et là aussi pouvaient-ils doucement causer, sous le parasol blanc de la jeune fille, de ces choses d'amour qui ne changent jamais et qui changent toujours.

Après leurs interminables causeries, les amants seraient bien embarrassés de répéter ce qu'ils ont dit, les folles choses que leurs voix ont échangées ; et cela doit être ainsi, car ce n'est pas seulement la lèvre qui parle ; ce sont les yeux qui se rencontrent, les mains qui se serrent : tout un langage qu'aucune sténographie ne pourrait saisir au vol.

Ce langage est de banalités, dira-t-on ; soit ! Pour les autres ; mais demandez à tous ceux, à tous les *lui* et à toutes les *elles* qui, dans le calme des soirs de printemps, ont murmuré

depuis des siècles : « Tu veux partir ? l'aurore n'est pas venue ; ce n'est pas l'alouette, c'est le rossignol que tu entends. » :

*Wilst thou be gone ? it is not yet near day :
It was the nightingale, and not the lark,
That pierc'd the fearful hollow of thine ear,
Nightly that sings on yon pomegranate tree,
Believe me, love, it was the nightingale !*

Demandez à tous les Roméo et à toutes les Juliette si les romances au balcon, si les aubades du cœur dans un idéal clair de lune, sont banales ; et tous et toutes vous répondront que ceux-là seuls peuvent trouver ces choses ridicules, qui n'ont pas eu l'ineffable félicité de les connaître.

« Aimer, c'est bien ; savoir aimer, c'est tout », a dit Droz ; le mot n'est pas juste ; on n'apprend pas à aimer, *on aime*, et plus l'amour est simple, plus il est pur et vrai.

Un autre écrivain — Jules Sandeau, je pense — a écrit : « La vérité est encore la meilleure des diplomaties ». Voilà qui est juste, surtout en amour ; chercher par des finesses ou des subterfuges à se faire aimer, c'est déjà prouver que l'on n'aime pas ; pour cela même, la passion la plus sûre est celle qui vient sans malice et se conjugue de la façon la plus primitive : « Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons ».

Daisy disait : « Que c'est beau, la nature ! » ce qui est certes d'une simplicité enfantine.

Et Turner répondait : « La nature, c'est toi ! » ce qui ne veut rien dire du tout.

Et ce leur était exquis à dire, à entendre, et ils n'avaient pas envie d'en rire.

A mesure que les voyageurs avançaient vers Hastings, le site peu à peu changeait de caractère ; aux gras pâturages, aux bouquets de vieux arbres à la verdure sombre, succédait maintenant une végétation plus grêle ; le voisinage de la mer se faisait sentir dans les brises fraîchissantes, et la terre, de proche en proche, se sablonnait, jusqu'à, bientôt, prendre des teintes de dunes grillées par le soleil.

En une minute, apparurent les *cliffs*, grands rochers blancs, murailles de la mer montante vers le ciel et se continuant au loin, coupées parfois, comme si quelque géant leur eût donné des coups de massue, en une vallée décline.

Hastings, avec ses petites maisons noires attachées en grappes au naturel rempart, ouvrait ses deux rues principales, *High-Street* et *All-Saints-Street*, qui sont encore intactes aujourd'hui.

Au faite des rochers : la ruine du Castle hérissant des chicots de murailles sombres, déchiquetées, rigides et résistantes, malgré les rafales de huit siècles.

Les véhicules contournèrent la verticale falaise et la gravirent de flanc par une étroite route sinueuse. Il fallut tout l'effort des chevaux cravachés par les valets — Joe poussait des grands cris afin de stimuler les bêtes — pour arriver à l'avant-dernier terre-plein, où l'on s'arrêta.

Devant les voyageurs s'ouvrait une monumentale grille suivie d'une allée d'arbres colossaux, dans laquelle, fringants cette fois, les chevaux s'engagèrent.

On était à *Grevill-Castle*.

Daisy eut un bonheur en voyant le joyeux étonnement de William ; elle lui avait dit, par jeu, que le domaine n'était qu'un humble cottage à peine assez grand, et soudain ils se trouvaient en face d'un château antique et seigneurial, pittoresque et superbe avec ses deux lourdes tours aux larges fenêtres cintrées.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà qui me paraît plus confortable que ma tanière de la *Queen's Anna* ! Vous êtes une petite cachottière, Miss Daisy !

— Etes-vous content, William ?

— Si je le suis, mon aimée ! fit-il, en lui tendant la main pour l'aider à descendre de voiture.

Déjà les valets décrochaient les bagages que d'autres transportaient vers les communs, et tout le monde entra par la porte principale dans le vestibule où, immédiatement à droite, s'ouvrait la salle de réception.

— Diable ! s'exclama Turner, il ne nous manque plus que des armures damasquinées et des lances ; nous pourrions tenter quelques passes d'armes et tournois, n'est-il pas vrai, gente dame ?

— En effet, messire, répondit-elle, et la dame de céans donnera son cœur au plus vaillant, à condition que ce soit vous, monseigneur, ajouta-t-elle tout bas.

La table, dressée au milieu de cette immense

salle, prenait un air microscopique, et la haute cheminée avec sa doublure de fer armorié semblait lui envoyer son dédain.

— Allons ! fit Joe, nous sommes ici pour déjeuner ! Ces trois heures de *coach* m'ont creusé à mort.

Lord Grevill entra, ayant remplacé son vêtement de voyage par une houppelande de velours noir à collet rouge, qu'il affectionnait particulièrement, bien qu'elle fût fort râpée.

Dans l'encadrement de la porte ancienne, il faisait, avec ses cheveux blancs, sa démarche lente, un effet superbe.

Turner s'exclama :

— Ah ! milord ! vous voilà comme un doge de Venise entrant dans son palais ! Tubieu ! quel beau tableau à faire !

— Un doge de Venise un peu usé, mon cher Monsieur Turner.

On se mit à table.

Joe ayant avalé un vigoureux morceau de bœuf et une forte chopine d'ale, prit la parole :

— J'ai fait tout arranger, mon père, et vous n'avez à vous occuper de rien.

» A vous, Daisy, vos appartements habituels — ceux de notre mère ; à vous, Turner, on fait cadeau de toute l'aile droite. Le belvédère vous servira d'atelier ; en dessous, vous trouverez une chambre dans laquelle vous pourrez facilement évoluer à cheval, un lit de mère-grand qui peut contenir six personnes, des meubles du même genre. Quant à moi, j'ai ma petite chambre à

l'aile gauche, près des écuries ; cela me permet de surveiller mes bêtes et mes hommes, ce qui est un peu la même chose.

— Allons, dit Turner, je crois que j'ai eu raison de congédier mon vieux Tom et de quitter ma thébaïde de Londres !

— Comme à Northiam, vous êtes chez vous, lui répondit le vieux lord, en regardant du coin de l'œil et avec un léger sourire Daisy qui frémissait de bonheur, et j'espère que vous ne fuirez pas *Grevill-Castle* avant les neiges.

Turner ne répliqua que par un long serrement de main, et l'on se leva de table.

— Et maintenant, cria Daisy, allons au Castle pour dire bonjour à la mer. La marée monte, il est deux heures.

XIV

TURNER, nous l'avons dit, et son biographe, Ruskin, l'a dit avant nous, avait le caractère inégal et fantasque. Passionné dans chacun des actes de sa vie, inquiet toujours, doutant parfois douloureusement de lui-même et

de son génie, parfois follement orgueilleux, il avait tout ce qu'il faut pour inspirer les plus ardentes passions et causer les plus cruelles amertumes.

Daisy avait pressenti cela, elle se tenait toujours sur le qui-vive, craignant une brutale volte-face ; mais le peintre n'avait pas varié ; toute sa fougue sauvage s'était fondue en ardeur, vraie inaltérablement semblait-il, et la jeune fille n'eut pas à redouter les coups trop vifs de l'*art*, son éternel rival. Turner ne pensait plus qu'au portrait de la « petite marquise », au portrait de la bien-aimée ; il ne voyait qu'elle, et c'est presque avec humeur qu'il avait tourné du côté du mur les tableaux tant choyés, que l'amour, à l'heure actuelle, dépréciait.

Une crise devait survenir, le jour même de l'arrivée à Hastings. Après le premier repas pris au *Grevill-Castle*, Daisy, appuyée sur le bras de William, gravit la pente qui monte à la crête de la falaise, et ce fut entre eux encore, en cette ascension, un échange de paroles émues qui s'harmonisaient avec le silence de cette solitude.

Soudain, la pente s'interrompit et le ciel, la mer ensuite, apparurent dans un encadrement d'ogive croulante. Plutôt, ce n'était pas la mer, ce n'était pas le ciel, mais un lac ininterrompu sur lequel glissaient des boucles d'écume blanche, un lac d'un vert pâle d'où montait une vapeur infiniment bleue qui pouvait être le ciel. Et sur cette immarcescible transparence, sur cette nappe dont les nacres s'allumaient en facettes de soleil, des bateaux se berçaient sans

bouger de place, les voiles repliées comme pour un sommeil, tandis que l'ardente lumière du jour se couchait en gaze d'or sur la joaillerie sereine et dédaigneuse, les émaux scintillants et les gemmes argentées de la grande endormie.

Turner laissa tomber le bras de Daisy et demeura, seul avec la mer, extasié. Daisy souffrait-elle, comprenait-elle, avait-elle peur, car sans parler, l'artiste jetait cet hymne à l'océan :

« Mer ! c'est toi que j'aime ! Mer, amante de la lune en la communion des marées ! C'est toi que j'implore en mon inquiétude. Dis-moi tes secrets, dis-moi comment tu peux ainsi ravir l'homme et le transporter aux inaccessibles sommets ! Viens à moi ! Coule en mon âme, en mon œuvre, et je te serai fiancé.

» Mer ! c'est toi que j'aime ! Tes colliers de vagues, enroule-les autour de mon art ; tes perles, laisse-moi les pétrir en couleurs lumineuses plus belles que la voie lactée ; ce « ciel poudré d'étoiles » roule-le dans tes flots pour que je devine, que je voie, que je sache de quels brillants divins, de quelles malachistes, de quels portors sombres veinés de Tile, de quelles aigues et de quelles opales ils sont faits !

» Mer ! c'est toi que j'aime, que je sens, que j'évoque. Elève vers moi l'odeur de tes algues, de tes varechs et de tes sels assoiffants ; élève vers moi tes écumes fauves et tes lames bourdonnantes ; bondis en gerbes pleines d'arc-en-ciel, enlève-moi sur l'aile de tes vagues, roule-moi dans tes velours : engloutis-moi jusqu'au fond de tes sables, où de mes dents je puisse broyer tes mystères !

Mer ! immense comme une âme ! je te tends les bras, à toi qui fais les élus de l'art, qui commande aux esprits souverains ! Mer des heures calmes et des ouragans, de tous les vices et de toutes les vertus, justicière des hommes audacieux ! Viens, toi que j'aime plus que Neptune qui t'a fait rouler dans les abîmes et plus que les humains qui dorment sous tes tourbillons ! »

Et sans que Turner la vit, Daisy s'assit sur un coin de roche et se mit à prier silencieusement, car le haut de cette falaise devenait le calvaire de son abandon.

La jeune fille, ensuite, regarda la statue vivante de son aimé, puis, sans rien dire, redescendit vers le château.

Le peintre, appuyé sur le parapet, les yeux immobilisés, demeurait en contemplation. L'idée ne lui vint pas de quitter cette place, malgré le soleil qui lui mordait la tête ; il resta, sans rien sentir, *voyant* seulement.

Les heures passèrent, et le bruit des eaux montait toujours avec des douceurs de berce-ment. Puis, peu à peu, les irradiations s'apaisèrent, le ciel dessina sa courbe sombre au lointain — des paresseuses planèrent sur un espoir de crépuscule et, tout à coup, au loin, le soleil commença de descendre et de sombrer comme une hostie poignardée qui, divinement et humainement, saignerait. Les eaux eurent peur et reculèrent.

Mais, divinement aussi, les rayons derniers s'atténuèrent en une pâleur rosée, tandis que

le ciel tendait de s'apaiser de même. Il sembla que le feu du firmament fût une étoffe sur une plaine de flamme et piquée de deux cent millions de coups d'épingles, qui sont des étoiles.

Les bateaux de pêche prenaient le large, en file, ainsi qu'un chapelet dont les grains eussent fait voile vers l'infini de quelque prière. Ils avaient l'air d'une mystique armée marchant, par miracle, sur les flots, comme le Christ, et tenant leurs mâts en pointe — ainsi que les croisés portèrent leur lance pour aller, là-haut, conquérir les astres !

Et la nuit s'inclina avec une lenteur de pénitente, tandis que le soleil, à peu près disparu, envoyait ses dernières lueurs en un épanouissement de bénédiction.

Et Turner regardait toujours.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

— Qu'y a-t-il ? répondit le peintre en se retournant avec colère.

— Il y a, mon bon, que le souper est servi...

— Ah bah ! le souper !

— Très bien, à votre aise, mon cher, c'est Daisy qui...

— Pardon, répondit Turner, ramené soudain à la réalité. Pardon, je suis à vous, mon brave Joe.

William s'efforça — ayant quelques remords — d'être gai au repas du soir, mais, malgré les tendres et douces paroles de son ami, Daisy fut bien triste et pleura beaucoup dans sa chambre avant de s'endormir.

DAISY pense et Daisy souffre, et plus elle souffre, et plus elle pense — plus elle aime !

Elle sent que rien n'est à faire, que William n'en aimera pas une autre et que pourtant — quelque chose le lui dit — ils ne s'uniront point.

Daisy songe qu'elle aura bientôt vingt ans, qu'elle est jolie et qu'elle est aimée. Daisy rêve de quelque bonheur tendre et tranquille, avec des calmes de jour d'été, et Daisy regrette la solitude de Northiam où il faisait si bon et où il aurait fait si bon de vivre, et où il aurait fait si bon de mourir à deux sous les feuillages.

Daisy est pâle et n'a plus aujourd'hui son sourire ; elle n'est pas malade et voudrait cependant s'envoler dans l'aube d'un frais printemps, tenant par la main son doux ami, cueillir au

ciel les marguerites lumineuses, baigner son front dans les rosées de l'air, détourner l'esprit de William de ce cauchemar et l'abriter dans ses chastes bras comme un doux enfant.

Mais la petite sent bien que cela n'est point possible, et voilà pourquoi, sur ses joues décolorées, coulent des larmes très lentes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage.

Le château semblait dormir, et Daisy ne dormait pas; elle essaya de prier, de dire, doucement, les mots évangéliques, des paroles d'espoir encensées vers la nuit du Ciel, mais sa voix s'étouffait et dans son petit cœur — si grand! — il y avait une déchirure qui s'agrandissait encore.

Ne pleure pas, little Daisy, lui murmuraient les arbres remués par la brise; ne pleure pas, sweet Daisy, disait la mignonne bible à tranche rose dont le fermoir d'or brillait, tel qu'un regard, sous la lampe pensive.

Mais Daisy ne voyait pas en n'entendait pas, sa tristesse croissait dans la marche des heures...

Au dehors planait le sommeil exquis des belles nuits d'été, une douceur d'agonie et de renoncement sembla monter des vieux chênes et se mêler à la tiède paix des espaces; on n'eût entendu, dans le repos nocturne, que le bruissement des arbres se caressant à leurs cimes, et, au loin, la voix amoureuse de la mer glissant ses vagues ondoyantes et plus fraîches que des baisers, contre les blanches falaises.

Daisy s'accouda à la fenêtre qui donnait sur l'avenue du château; celle-ci d'abord était baignée d'une lumière laiteuse et le gravier,

avivé de lune, prenait des tons scintillants de satin froissé. Puis, l'avenue prolongeait sa perspective de plus en plus sombre jusqu'à s'effacer dans un étroit fond noir qui ressemblait à un néant sans borne.

Soudain, tandis que le regard de Daisy se perdait en sa désespérance, elle vit pourtant une ombre se découper sur le sol de l'allée, une ombre qu'elle reconnut aussitôt, et qui se perdit dans l'obscurité.

Elle se dressa, furieuse, et le poing tendu vers la mer, dit d'une voix étouffée :

— Il va *la* voir encore !

Puis elle s'affaissa sur son lit et se prit à sangloter.

Turner gravissait la côte qui mène à la ruine.

Aucun bruit que le broiement du gravier. Le ciel plein d'astres. Et le château croulant surgit vêtu de deuil.

Le peintre, de nouveau s'absorba. Les pupilles dilatées par la pénombre s'emplirent d'un émouvant spectacle. L'artiste dominait la création ; il tenait la mer ; elle était à lui, à lui seul. Un phare clignotant scintillait dans le lointain comme une étoile condamnée qui va s'engloutir, et c'était l'unique terrestre lumière dans cette mort des éléments.

Puis, des nuages vinrent de l'horizon, le vent s'éleva ; les vagues s'irritèrent, et ce fut comme un réveil de malade enfiévré. Le ciel se couvrit rapidement. Un long éclair hacha la nue, suivi d'une bataille de coups de foudre qui roula dans les espaces.

Cela dura jusqu'au matin, la tourmente s'endormit à la marée descendante.

VOUS avez mal dormi, Daisy, fit Turner lorsque, le lendemain, la jeune fille reprit la pose. Vos yeux sont altérés comme si vous aviez pleuré. Avez-vous quelque peine, ma chère bien-aimée, ou quelque chose a-t-il troublé votre repos ?

Elle le regarda silencieusement, une larme perlant à sa paupière, tandis qu'il continuait :

— N'êtes-vous pas heureuse ainsi ? Regrettez-vous que nous ayons croisé nos cœurs ? Les choses sont-elles changées ? Ne nous aimons-nous pas ? Vous serez ma compagne et ma lumière dans la vie, ne nous le sommes-nous pas dit cent fois ? Pourquoi, mon âme, vos yeux sont-ils si tristes ?

Ces paroles entraient comme une tiédeur dans la blessure de Daisy. En une minute, elle eut le regret de ses inquiétudes et de ses larmes, tant était bonne et simple cette voix mâle qui se faisait caressante pour elle.

Elle ne répondit pas cependant, saisie d'une ombre de doute, mais dit un instant après :

— Il y a eu de l'orage cette nuit ?

— Oh ! superbe ! vous l'avez vu ?

— Non, William.

— Si je n'avais pas eu peur de troubler votre sommeil, ma Daisy, je vous aurais entraînée avec moi. Vous allez me gronder, j'ai passé presque toute la nuit là-haut au *Castle*.

Elle eut un apaisement de l'entendre avouer tout de suite son escapade, et la jolie Daisy redevint elle-même dans un sourire heureux ; elle se trouva honteuse, et, par une innocente éclosion de mensonge, répliqua :

— J'ai mal dormi... cette chaleur lourde... de temps d'orage... et puis le changement de demeure. Mais ce soir je serai mieux ; suis-je donc si laide que cela ?

— Un peu, miss *Sensitive*, fit-il avec une impertinence rieuse, mais soyez sans crainte, je n'ai plus grand' chose à faire, quelques retouches, et dans quelques jours, nous pourrons placer le portrait dans son cadre.

— Et la petite marquise ?

— Dans mon cadre, celui-ci, dit-il en l'entourant de ses bras.

Et, pour la première fois, il déposa sur le front

de la jeune fille un baiser, si furtif qu'elle eût une sensation de délicieux effleurement.

Ce jour-là fut, en réalité, celui de leurs fiançailles. Fiançailles connues d'eux seuls et de lord Algernon, sans que celui-ci le leur eût dit, mais vrai jour où l'union se promet indissoluble par un échange d'anneaux spirituels que rien ne peut détacher du doigt.

— Va, Daisy ! nous serons heureux et je t'aimerai, mon ange fleuri, mais surtout, ne pleure plus jamais, ma colombe. Tu la sais cette vieille chanson de Bretagne :

Les douleurs sont des folles

Et qui les écoute est encore plus fou.

N'écoutons pas les voix du dehors, ma Daisy, et laissons voguer le destin de nos joies !

Et Daisy ne pleura point ce jour-là.

Le soir, c'est ensemble qu'ils firent la promenade au château, mais, cette fois, la mer fut vaincue par ces deux cœurs, d'amour, plus grands qu'elle.

Turner et sa fiancée la contemplaient et il leur semblait qu'elle fût comme un hamac de vagues qui les eût bercés ensemble; comme une route miroitante et somptueuse qui les eût menés, en un esquif paré de soir, vers les paradis de ceux qui s'aiment.

Les étoiles, qui souriaient au ciel très pur, et la nuit solennelle étendaient une inaltérable chasteté, leur sentiment aux aveux et aux accor-dailles.

Lorsqu'ils regagnaient le *Grevill-Castle*, William et Daisy étaient pensifs délicieusement; ils avaient senti ce geste divin descendu sur leurs têtes et l'accord du soir avec l'accord de leurs âmes.

Arrivés au château, ils se séparèrent, après les mains longuement pressées.

XVII

LA vie de campagne et mieux encore celle de château n'est point aussi vide et désœuvrée qu'on le pourrait croire. Il semble que l'on doive trouver longue ces journées dont on pourrait difficilement raconter et détailler le menu; pourtant l'on est étonné de les voir passer avec tant de hâte.

En toute solitude, au milieu du calme des immensités, de la paix universelle, loin du

monde, on finit par croire que son meilleur ami, le plus distrayant, le plus compréhensif compagnon, c'est soi-même. On se parle, on se répond, et cette causerie est comme une confession dont on serait à la fois le pénitent et le prêtre, tandis que le soleil, au loin, fait rayonner son ostensor.

On ne s'ennuie jamais; on pense. Les idées s'accroissent de minute en minute, mais elles sont apaisées, n'agitent pas, ne troublent pas. Les ennuis, les tracas, les peines qui vous tourmentaient hier, vous les voyez, en fumées roses, passer indifféremment sur votre horizon; mais vous ne retournez pas la tête pour si peu. La campagne et la mer sont le haschisch, et l'opium de notre initial égoïsme, égoïsme faux, avec le besoin d'aimer, de pardonner, d'être bon, charitable, vertueux, croyant parfait! et de le sentir.

Telle est la vie végétativement intellectuelle de l'homme de pensée.

Pour l'homme d'action, elle n'est pas moins remplie, mais elle l'est d'autre manière, et Joe Grebill pourra nous servir d'exemple.

Nous l'avons dit, c'était un gros et grand gaillard, sanguin, robuste, bâti pour la lutte physique; une sorte d'athlète aux larges épaules que ses vêtements devaient gêner; peu pensant, mais pensant bon — si je puis dire; — admettant les supériorités intellectuelles et les admirant sans se sentir ravalé par elles; car il leur opposait sa force, et ce sentiment de belle domination physique qui a fait les grands capitaines, dont Brantôme dit l'histoire.

Dès l'aube, il était sur pied; à grande eau, il

s'aspergeait, puis s'habillait, toutes fenêtres ouvertes. D'un coup de sifflet, il réveillait ses domestiques logés au-dessus des écuries et criait ses ordres du jour, tout en continuant sa toilette. Toilette des plus rustiques : une culotte de grosse toile grise, serrée aux genoux, une veste de même tissu ceinturée d'une courroie ; au côté un couteau de chasse ; sur le chef, un bonnet de cuir séché tel qu'en portent les matelots et ressemblant à une casquette dont la visière tomberait sur la nuque.

En dix minutes la toilette est achevée ; un varlet entré, Joe pose le pied sur une chaise et se fait boucler aux jambes de fortes guêtres de peau jaune ; puis il descend aux écuries, inspecte les rateliers, examine les bêtes et détache un étalon brun qui hennit de joie en le voyant. C'est le favori de Joe, robuste, un peu massif, mais agile ; en même temps apte aux longues fatigues. Le cheval va tout seul attendre au milieu de la cour ; là c'est Joe lui-même qui le sangle et le bride soigneusement ; personne n'a la permission de seller l'étalon Brown, qui a la ruade et le coup de dent faciles. Le jeune homme se met en selle ; il porte en sautoir son gros fusil de chasse, sa poire à poudre et sa gibecière, et s'en va lentement, la bête au pas, frémissante sous lui, et tentée de bondir, de piaffer, de se se ruer dans l'air grisant du matin.

Mais Joe se réveille seulement ; il n'est pas pressé ; il parle à Brown, lui dit des tas de choses en lui tapant de la main sur le cou ; ils descendent la montagne, les sabots du cheval faisant jaillir des éparpillements de gravier.

Lorsqu'il arrivait dans la plaine, Joe lâchait les rênes, et c'était une chevauchée vertigineuse à travers les campagnes ; y avait-il une haie ou un fossé, il n'en faisait qu'un bond, Brown s'enlevant presque sans élan. Parfois un paysan regardait avec inquiétude ce cavalier étrange qui semblait mépriser les routes faites pour mieux posséder la terre ; puis, il ronchonait, avec un geste indifférent :

— C'est encore ce damné M. Joe !

Et il saluait, sachant bien que les dégâts plus ou moins réels du jeune châtelain étaient toujours grassement réparés.

A un certain moment, Joe s'arrêtait, entendant un aboiement lointain ; c'était la voix de son « terre-neuve », Blackwhite, que l'on avait détaché là-haut, et qui bondissait à la suite du maître, à triple course. Solide sur la selle, Joe recevait le choc ami de la brave bête qui sautait d'abord à lui en essayant d'approcher son museau humide des mains et de la face de Grevill, puis aux naseaux du cheval qui se cabrait par jeu, hennissant de nouveau et battant l'air de ses sabots noirs.

Et la galopade recommençait.

Vers le nord de Hastings, au delà du bourg de Battle, s'en trouve un plus petit, Whattington, où étaient sises les plus considérables fermes de lord Algernon Grevill. Joe s'arrêtait indifféremment à l'une d'elles, mettait pied à terre, laissant Brown pâturer sur le bord du chemin, et entrait chez le pacant. Aussitôt, c'était un remueménage de la basse-cour au fond des granges !

— C'est M. Joe ! C'est M. Joe !

Et le patron, casquette bas, arrivait le premier dans la cuisine, suivi de toute la maisonnée qui voulait dire bonjour à M. Joe, le fils du master.

— Eh bien ! Willy, ça va bien par ici ?

C'était oui, c'était non, souvent non ; la récolte n'a pas donné ce qu'on attendait, la pluie a fait du mal aux plantations, la rivière a débordé dans un champ, toute une plaine est noyée...

— Allons, allons ! ça ira mieux, à votre santé, père Will !

— A la vôtre, monsieur Joe.

Après une vigoureuse rasade d'ale qu'il payait largement, une accolade au bonhomme, une tape d'amitié sur la joue des mioches, Joe remontait en selle, prenait la route de Mountfield, et Sedlescomb, pour remonter par Brede et Icklesham jusqu'aux Martello-Tower qui dominent la mer.

C'est là surtout, au bas de cette falaise, que sévissait la contrebande ; mais Joe avait toujours fermé les yeux et l'on savait bien qu'il ne dénoncerait jamais les pauvres bandits.

Arrivé au haut de la montagne, le cavalier s'arrêtait pour respirer ; il était superbe ainsi, planté sur le bord du roc, un écart du cheval pouvant le précipiter du haut de l'épouvantable escarpement ; mais Brown avait jarret ferme, sabot dur, et debout, les jambes rigides, la tête fièrement dressée et la crinière flottante, il aspirait l'air du large.

Groupe merveilleux, cette silhouette immobile

découpant sur l'horizon ses lignes sculpturales, cet homme et ce cheval ne faisant qu'un tout de pierre, avec, couché à leurs pieds, le chien, dont le poil frissonnait à la brise.

On redescendait de nouveau — par le chemin de Pell — et l'on arrivait à la plage complètement déserte, n'ayant de vestige d'humanité que la petite cabane d'un pêcheur de crevettes, un vieil isolé que l'on disait fou.

Là, de nouveau, Joe descendait de son cheval, lui laissant la bride au cou, libre d'aller. Dans un coin de roche, il se dévêtait en un tournemain et s'avancait vers la mer; ses pieds nus entraient dans le sable, l'eau semblait reculer comme à l'approche d'un dominateur; lui allait, étirant les bras; puis, d'un train de galop, courait aux premières lames.

C'est d'abord un frisson qui monte des pieds au cou; on avance; une vague arrive, inonde tout le corps d'une seule aspergée écumeuse, puis encore des paquets de mer sous lesquels on plonge, comme à la recherche de quelque joyau perdu, pour reparaître plus loin à grandes brassées.

Joe nageait jusqu'à de folles distances, grisé de sel, le corps assoupli, nerveux, endurci, et il ne cessait de nager et de plonger que lorsque le ciel en flammes lui disait l'heure de midi.

Alors il sortait rapidement, restait quelques instants en plein soleil, avec un regard de regret vers la mer, une envie d'y rentrer encore un instant — une seule minute; — mais il résistait et, tout humide encore, se rhabillait, donnait

un coup de sifflet pour rappeler Blackwhite, une espèce d'hululement bizarre pour faire revenir Brown, et rentrait au grand trot à Hastings pour l'heure du dîner.

L'après-midi, c'étaient des promenades en mer sur quelque bateau de pêche ou dans sa propre barquette de bois luisant, où, seul, il ramait pendant des heures, jusqu'à la tombée du jour. Et après le repas du soir, Joe s'endormait du sommeil du juste, non sans avoir absorbé quelques grogs sérieux et fumé quelques pipes de tabac de contrebande.

XVIII

MALGRE sa sauvagerie coutumière, Joe n'oubliait pas son hôte. Lorsqu'il ne sortait pas de grand matin, il aimait à passer une heure à l'atelier, curieux de suivre le travail de l'artiste, chicaneur souvent à propos des effets qui ne lui semblaient pas justes. Alors Turner mettait là sa palette et ses brosses, se croisait

les bras et faisant à Joe ahuri et à Daisy amusée, un discours sans fin.

— Ah ! cela ne vous paraît pas juste, monsieur Joe ! Mais qu'est-ce qui est juste, s'il vous plaît, monsieur Joe ? Est-ce cela, ou est-ce votre œil ? La lumière, monsieur Joe, n'est jamais juste ! Elle l'est toujours ! Prenez à cette palette une couleur quelconque, et dites-moi : « C'est la couleur de la mer ». Je vous dirai : « Vous avez raison, monsieur Joe. Cela *peut* être ».

— Mais enfin, mon cher Turner, il y a des couleurs positives, voyons !

— Non, monsieur, il n'y a que des nuances, il n'y a pas de couleurs ; ce sont les savants qui ont trouvé cela, scientifiquement, mathématiquement, tyranniquement. La couleur n'existe que pour eux, mais il n'y a que les imagiers qui se servent de la couleur scientifique, sans rien de plus ; entendez-vous, monsieur Joe ?

— Ne vous fâchez pas, mon bon, faites la figure de Daisy verdâtre, son nez bleu de ciel et ses joues violettes, si vous voulez, moi, cela m'est égal.

— Très bien ; alors asseyez-vous et tenez-vous tranquille ; miss Daisy va vous servir un verre de Sherry pour vous calmer.

— Comment ! mais ce n'est pas moi qui suis agité.

— Buvez toujours, cela vous calmera.

— Parlons peu, mais bien, William.

Cela vous ferait-il plaisir de faire, avec Daisy et moi, une excursion jusqu'à Epiton ?

— Volontiers ; mais, ne vous déplaît, Epiton, connais pas.

— C'est vrai, j'aurais dû dire Battle, que nos paysans continuent à nommer Epiton.

— Ah ! Battle ! Comment donc, mon brave cher, mais avec joie ! Attendez, demain, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Diable ! c'est que je monte à cheval, hum !

— Je vous donnerai une bête très tranquille.

— Vous en êtes, miss Daisy ?

La petite était restée un peu à l'écart, attendant ce mot ; elle répondit aussitôt, la lèvre joyeuse :

— Certes, j'en suis ! Bravo, mon Joe !

Puis elle ajouta :

— Joe, vous me ferez seller ma petite jument.

— Parfaitement ; je donnerai King à Turner, et moi je prendrai my dear Brown.

L'imagination de Turner battait déjà la campagne.

Aussitôt après le dîner, il monta dans la chambre bibliothèque, où s'accumulaient des bouquins innombrables.

« Histoire d'Angleterre, histoire d'Angleterre », grommelait-il, en parcourant avec un doigt fébrile le dos des volumes. Il finit par tomber sur un in-quarto superbe, portant *A general history of England*, by CHARLES AUGUSTUS COWLEY (1), s'enfuit dans sa chambre avec le

(1) LONDON : Printed for the proprietors and sold by J. Walker; N° 44; Pater-Noster-Row, MDCOLXXII.

gros volume sous le bras, et passa la fin de la soirée à orner son ignorance du récit de la bataille de Hastings.

A neuf heures du matin, les trois cavaliers sortaient du château, saluant lord Grevill qui, de la terrasse, leur faisait des signes d'amitié.

— Vous avez veillé tard cette nuit, Turner ? dit Joe.

— Mais non, jusqu'à minuit tout au plus, le temps de faire trois grands tableaux...

Daisy éclata de rire :

— Trois grands tableaux ?

— Oui, un triptyque ; il est là dans le cerveau ; un an de travail et ce sera fait.

— Peut-on vous demander... ?

— La veille, le jour et le lendemain de la bataille de Hastings, voilà !

Daisy battit des mains :

— Bonne idée, fit-elle, ce sera superbe ; puis, après un silence et timidement : mais vous n'avez pas encore vu le champ de bataille...

— Ce qui me paraît indispensable, dit sentencieusement Joe.

— Le champ de bataille ! pff ! J'en ferai un plus beau, plus exact que ce que vous allez me montrer, un champ de bataille qui aurait dû être ainsi.

Le paradoxe mit les jeunes gens en gaieté. Turner voulut même convenir de bon cœur que la thèse était vive, sans toutefois en démordre.

— Comprenez-moi bien, continuait-il, sans

relever la mine narquoise de Joe et le sourire de Daisy. Nous avons le soir, la mer, des guerriers qui débarquent par bandes, les vaisseaux à l'ancre, un ciel tumultueux; au fond: les falaises; à droite: une étendue de pays. Voilà mon premier volet. Vous m'avouerez que je n'ai pas besoin de voir Battle pour peindre cela!

— Admis! fit Joe avec hésitation, un bateau c'est un bateau; les guerriers, on les habille comme on veut; la mer, le ciel, oui, j'admets, mais c'est le premier acte, cela. Je vous attends au panneau central, car la bataille a eu lieu en plein jour, si je ne me trompe; donc là, pas moyen de «truquer»!

— Ouais! voici: à l'horizon, la mer à peine visible, très calme, au ciel clair...

— Halte! dit Joe, lorsque nous arriverons à Battle, je vous montrerai qu'il est absolument impossible d'y voir la mer de près ou de loin.

— Hum! hum! vous êtes bien sûr, Joe?

— Parfaitement sûr.

Il y eut un silence réjouissant de part et d'autre. Turner mordillant sa moustache d'un air vexé, le frère et la sœur se tenant à quatre pour ne pas lui rire au nez.

On était en pleine campagne à présent, l'aspect du paysage changea pour quelque temps le cours de la conversation.

— Voilà, dit Joe en indiquant le nord, le village de Westfield, qui précède Battle.

— C'est par là qu'arrivent les Saxons, dit gravement Turner.

— Ah! je veux bien, philosopha Joe.

La nature, à mesure que l'on s'éloignait de Hastings, devenait plus plantureuse, bien que septembre eût commencé le défeuillage douloureux des branches. L'atmosphère grise de l'automne enveloppait de sa fumée translucide les rameaux jaunissants, et s'étendait en nappes de brouillard sur les prairies fauchées.

Comme le jour était proche de midi, ces vapeurs peu à peu se dissipèrent comme fondues par l'or du soleil, et l'horizon s'éclaircit de franches lumières.

En quelques minutes de trot, les promeneurs arrivèrent à Westfield, devant une vaste ferme.

— Allo ! cria Joe.

— Ah ! c'est vous, monsieur Joe, bonjour miss Daisy, fit une voix éraillée.

De l'étable sortait un gros homme à la face allumée, soufflant à force de se presser.

— C'est nous, oui, mon brave Tomy, et nous avons grand faim ! Turner, je vous présente un de mes meilleurs fermiers, Tomy, le père des moissons.

Les chevaux furent conduits à l'écurie et les trois amis entrèrent dans la ferme. La salle principale, avec ses carreaux brillants, ses petites vitres multicolores, sa cheminée à rôtir un veau tout entier, ses vieilles chaises et ses escabeaux noircis et cirés, sa table monumentale à lourds pieds carrés, puis, au mur, ses rangs de poteries rustiques ; tout cela respirait la saine et forte vie, la mangeaille, la bombance, les repas interminables des anniversaires et des noces d'or.

Le déjeuner fut frugal et bref cependant ;

pain, beurre, fromage gras au poivre noir, jambon frais, arrosés de thé vert et de bière Winchelsea, furent expédiés en quelques minutes, et, lorsque l'on eut trinqué au fameux triptyque, remercié le farmer et avalé, à la grande indignation de Daisy, une chopinette de whisky sur le pouce, la chevauchée recommença.

Une montagne boisée servait à Joe de point de repère ; ils la gravirent et, arrivés au plateau, se trouvèrent devant un espace infini.

— Battle, dit Joe.

Turner arrêta son cheval et embrassa d'un regard la plaine ; le soleil l'illuminait toute.

— Eh bien ! et la mer ? ricana Joe.

— La mer est là, dit Turner à voix basse en montrant l'horizon ; ce ciel au fond c'est la mer, oui c'est la mer, je veux que ce soit la mer ! Alors, regardez, continua-t-il en prenant fébrilement Daisy par la main. Par ici, en biais, arrivent les troupes anglaises ; nous ne voyons les hommes que de profil perdu. Ils sont désordonnés ; ils grouillent en masse énorme et joyeuse, sûrs de la victoire ; déjà les premiers bataillons luttent contre les hommes de France, là-bas, à gauche, de l'autre côté, les gens de Flandre luttent à coups de hache contre un flot de Saxons ; mais ce n'est pas la bataille encore cela ; au centre, deux armées vont l'une vers l'autre, l'une mal rangée, celle de Harold ; le roi est monté sur un cheval couleur de feu, vêtu d'une cotte de mailles, la tête couverte d'un heaume qui brille au soleil, dans sa main gauche l'étendard blanc claqué et se déploie ; dans sa

dextre, une épée miroite. A ses côtés chevauchent, ardents à la lutte, ses fils Garth et Lewin, encore adolescents.

En face de lui, à cent mètres, s'avance le Bâtard, suivi de ses braves de Normandie, rangés en bon ordre et chantant des cantiques à Sabaoth. Guillaume est vêtu d'une robe de laine blanche, la poitrine couverte d'une cuirasse damasquinée ; sur le chef : un casque à visière panaché de plumes rouges ; il porte l'épée et le bouclier. A sa droite, un chevalier plus grand, figure découverte encore. C'est Taillefer, le guerrier noir, sans bouclier, tenant des deux mains une épée plus lourde que Durandal, et chantant d'une voix profonde qui domine le tumulte, la vaillante chanson de Roland.

Et cela s'avance avec lenteur vers les troupes saxonnes qui se pressent et s'écrasent !

— Bravo, fit Daisy, bravo !

— Au fond, des troupes et des troupes encore, surgissant de la bruyère, et plus loin : les collines baignées de soleil.

— Mon cher Turner, dit Joe, sans rire cette fois, je suis converti, ce sera superbe, j'en suis sûr ; il me semble que je vois cela d'ici, ajouta-t-il en une enthousiaste banalité.

— Moi, je le sens et je le vois, répondit Turner, comme s'il se parlait à lui-même ; et de la main il dessinait des groupes dans la plaine.

Daisy et Joe, eux aussi, méditaient, émus par cette conception si simple que l'art pouvait rendre formidable, et il fallut le piaffement des chevaux impatientés pour leur faire reprendre en silence le chemin du château.

Le soir, après le souper, Joe, Lord Grevill, Daisy et Turner étant réunis autour du feu de bois qui flambait dans l'âtre, la jeune fille demanda timidement :

— Et le volet de droite, quel sera-t-il, William?

— Oh ! celui-là, c'est la nuit. La victoire est remportée. Le Bâtard s'appelle désormais le Conquérant ; la dynastie saxonne est finie. Harold et ses deux fils sont morts, l'armée anglaise est dispersée. C'est le camp de Guillaume au soir ; deux feux de joie sont allumés par les vainqueurs ; un feu plus grand, au centre, éclaire la silhouette du Conquérant. Il a dépouillé sa cuirasse, il est à genoux tenant entre les mains l'étendard blanc arraché aux mains de Harold. Ses capitaines l'entourent, et les prières d'actions de grâce montent dans les brumes du soir vers le Seigneur, Dieu des armées.

CETTE journée acheva de dissiper tout nuage entre les jeunes gens ; désormais Daisy sentit s'éteindre la jalousie première pour la rivale, et de nouveau sa voix fraîche résonna dans les escaliers, dans les chambres, dans l'atelier, comme si elle eût voulu dérider le front farouche du château.

Octobre vint ; les pluies tombèrent pendant des semaines, et le vrai hiver approchait, cinglant les tours de ses rafales. Le feu flambait dans la vaste cheminée de la grande salle et, affaissé dans son grand fauteuil, lord Algernon Grevill regardait s'écrouler les bûches avec crépitement d'étincelles. Les visages étaient plus graves, plus rassérénés aussi, les cœurs, comme les êtres, se rapprochaient pour se réchauffer,

et l'on parlait à voix plus basse, la nuit venue.

Un soir, au souper, Joe, plus bavard que de coutume, et venant de rentrer d'une des grandes promenades qu'il faisait chaque jour dans ses terres, armé de son gros fusil et chaussé de ses lourdes bottes à clou carrés, Joe dit :

— Mon ami Turner, ne trouvez-vous pas que cela manque un peu de distraction par ici !

— Mais non, mon cher, pas du tout !

— C'est égal, j'ai quelque chose de drôle à vous proposer.

— Dites toujours.

— Figurez-vous que, dans nos bois là-bas — et d'un geste il désignait l'ouest — on a signalé la présence d'un loup...

— Tiens ! ça existe ces bêtes-là !

— D'un loup, et, de fait, une de nos brebis a été massacrée par ce diable. Nos paysans lui ont donné la chasse et il s'est réfugié en plein bois. J'ai battu le rappel de tous mes hommes et demain, au coucher du soleil si vous voulez, nous irons dire un mot à cet intrus.

Daisy jeta un regard suppliant à Turner.

— Vous, petite sœur, vous n'êtes pas du conseil, il n'y a d'ailleurs aucun danger.

— Mais je ne suis pas chasseur, fit Turner.

— Ah bah ! vous savez bien épauler un fusil, que diable ? et vous avez de bons yeux. On vous mettra à l'affût en bonne place, si vous voyez la bête, paf ! vous tirez ; soyez tranquille, si vous la ratez, elle ne vous mangera pas.

— Dame, si ce n'est que cela, je veux bien, topez-là !

— Sans compter que, si j'en crois le berger qui m'a dit la chose, ajouta Joe, pour achever de convaincre l'artiste, il y aura demain un superbe clair de lune. Alors ça y est ?

— Parbleu oui !

— Bien ! Je vais donner les dernières instructions et si cette canaille de loup en revient, je demanderai qu'on lui octroie l'ordre de la Jarretière, pour sa souveraine malice. Bonsoir tout le monde !

Quand ils furent seuls — ou presque, lord Algernon s'étant levé de table pour faire sa sieste en son fauteuil, et assoupi déjà — Daisy tenta un nouvel effort :

— Vous tenez beaucoup à aller à cette chasse, William ? dit-elle timidement.

— Mais non, mon aimée, pas tant que cela ; aussi ce n'est pas à la chasse que je vais ; je prendrai un fusil pour ne pas contrarier Joe, mais ce que je tiens à voir, c'est le paysage qu'il me promet. Mon arme redoutable sera à côté de moi, un perchoir offert aux oiseaux à moins que le monstre (de l'existence duquel je doute un peu !) n'ait la sotte idée de me prendre pour la brebis de la veille — ce qui, vous l'avouerez, Daisy, paraît peu probable. Tiens ! venez aussi, Daisy ! Vous jouerez brebis ; moi je serai le loup, et je vous emporterai dans la montagne...

— Oh ! non, dit-elle, Joe gronderait comme un dogue, et puis le père ne voudrait pas...

Le lendemain, vers six heures du soir, Turner

était prêt ; le fusil en bandouillière, botté, guêtré, coiffé d'une casquette de cuir mou, qui lui donnait un air de contrebandier.

— Suis-je assez laid ? cria-t-il à Daisy qui, de sa fenêtre, le regardait, si le loup hou ! hou ! n'a pas peur d'un gentleman aussi attifé, c'est un loup de bas étage...

Joe avait un accoutrement de même genre.

— On dirait deux bandits, dit Daisy, en éclatant de rire.

Les bandits lui envoyèrent un « au revoir » de la main, et, suivis de quelques domestiques armés comme eux et tenant les chiens en laisse, descendirent vers la plaine.

— Je m'étonne, mon cher Joe, disait Turner, tout en cheminant, que vous ne fassiez pas plus attention à la nature ; on n'a pas besoin d'être peintre pour cela !

— Baste ! Turner, je suis un paysan, moi, rien de plus, rien de moins ; vous, vous aimez la terre parce qu'elle est belle, moi parce qu'elle est bonne. Qui a raison ? Je la mange, la terre, j'en ai été nourri ; elle est dans mes moelles et quand je suis pataugeant dans un « labouré » bien gras, qui sent le bétail et le bousin, je suis chez moi. Le soleil ! c'est beau, oui, mais parfois il me brûle mes moissons ; la pluie ! - elle fait des arcs-en-ciel très jolis, mais elle noie souvent mes récoltes, et, quant à la mer — ah ! la gueuse ! — la mer ! pas plus tard que l'hiver dernier elle a ravagé la demeure des pauvres bougres qui triment là, derrière nous, sous la falaise et qui crèvent de faim depuis. J'y étais, allez ! mon

cher peintre, et c'était un beau tableau à faire, comme vous dites, vous autres, mais nous, nous ne comprenons pas ces tableaux-là !

Ils restèrent longtemps sans parler, Joe abattant des feuilles à coups de bâton.

Bientôt on arriva à un grand champ de blés fauchés, que terminait un petit bois peu touffu. Les hommes en firent rapidement le tour, par acquit de conscience, poussant des cris et battant les buissons, certains que le larron ne pouvait être là. Puis on se dirigea, à travers un nouveau champ, plus vaste que le premier, vers la forêt déjà assombrie. Une escouade de paysans attendait les chasseurs.

Joe réunit son monde et, d'une voix brève, distribua les ordres :

— Vous, Bob, là ! du côté des fondrières ! Vous, Harry, au coin près de la route, vous, l'ami Turner, ici, je crois que c'est la place la plus jolie, eh ?

— Elle me va.

— Moi, je vais plus loin vers la gauche, et vous autres, les enfants, battez-nous les bois et rudement, eh ?

On se débanda ; Turner, lorsqu'il eut entendu les derniers pas des chasseurs, choisit, à la lisière, un petit tertre de gazon, le couvrit d'un paquet de feuilles mortes, arma son fusil, le déposa à côté de lui, et s'assit, après s'être bien emmitouflé dans son manteau.

Comme l'avait prédit le berger, le ciel était divinement calme et éparpillé d'étoiles.

SOUDAIN, à une grande distance, se firent entendre les aboiements des chiens. Turner prêta l'oreille et, à tout hasard, ramassa son fusil, le mit sous le coude en se retournant du côté du bois. Aucune clarté. La lisière seulement s'éclairait de lune, ainsi que la plaine, rendant plus sombre encore les troncs et les fourrés. Des cris d'homme se rapprochaient peu à peu, des housh ! hé ! ho ? La voix de Joe surtout dominait, hurlait dans la nuit, puis s'éteignait.

Il y eut un court silence.

— Parbleu ! dit Turner, ce serait drôle si j'allais avoir la bête au bout de ce petit canon !

Les aboiements recommencèrent, plus enragés. Le peintre essaya de percer l'ombre du bois. Un

peu troublé, il continuait à tenir son arme prête, épaulant pour voir, puis la laissant retomber, en grommelant :

— Ma foi, j'aime mieux mon appuie-main, il est moins lourd ! C'est ma petite Daisy qui avait raison ! J'aurais mieux fait de ne pas jouer au Nemrod, cela me va ridiculement.

Tout à coup, les bruits se rapprochèrent encore, il y eut un craquement des branches, le peintre vit quelque chose qui bondissait. « Si c'est un chien, tant pis ! » et il tira dans le buisson...

Un grand cri répondit, pendant qu'une bête affolée s'enfuyait de l'autre côté de la plaine.

Turner suffoqua ; ce cri, cette voix, ce râle ! il eut peine à se tenir debout ; puis, s'appuyant de son fusil, les jambes flageolantes, il pénétra dans le fourré, où il faillit tomber sur un corps étendu...

C'était Joe, raide mort.

Les chasseurs arrivaient, poussant des hurrah ! et croyant que le destructeur était abattu ; mais ils ne virent qu'un être blême et méconnaissable, appuyé, frissonnant, les mains crispées, contre un arbre, et regardant, hagard, un cadavre étendu à ses pieds.

Ils comprirent tout de suite. Un vieux, le plus rude, mâchonnait des injures. Sauf lui, nul ne songeait à parler. Ils regardaient...

— Allons, les camarades, dit enfin le vieux d'une voix brisée, enlevons le patron, il a son compte !... Et un sanglot creva dans sa gorge.

Joe avait reçu la charge en pleine poitrine. On prit le corps et l'on s'en fut, Turner restant toujours là, accroché à l'écorce de l'arbre, sans que personne songeât à lui, et ne voyant rien que ce corps que l'on emportait, cet homme qu'il avait tué ! Les chasseurs étaient depuis longtemps partis, qu'il voyait encore Joe couché, les yeux ouverts, sur son lit de feuilles mortes.

Il demeura là combien de temps ? Combien d'heures virent-elles son effarement immobile ? La nuit était close comme une tombe ; il faisait froid ; il faisait noir ; il faisait sinistre.

Turner se réveilla — une gourde pendait à son épaule, il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'elle contenait, la vida toute ; dans son corps ce fut comme un coup de ringard chauffé à blanc — il eut un éclair de raison, il revit les choses ; mais c'était trop ; l'horreur et l'alcool l'avaient terrassé, il tomba foudroyé dans un tas de branches sèches. Son sommeil dut être long, car le soleil de midi le réveilla ; des oiseaux chantaient.

Le peintre ramassa sa casquette, regarda son fusil à trois pas de lui et comprit de nouveau, hébété pourtant.

Il laissa là son arme et s'enfuit, affolé, par la campagne. Et ce fut une course sans fin dans des chemins inconnus. Parfois une potence, à deux à trois, à dix bras, disait, d'un de ses gestes : *London*, et, presque inconsciemment, Turner prenait ce chemin là. Lorsque s'ouvrit un *inn* — un cabaret — il entra, demandait à manger, buvait de l'alcool, payait sans compter, et repartait avec des allures de fou, laissant les gens étour-

dis. Le soir, il était ivre-mort et s'endormait derrière quelque haie. Le froid le réveillait d'un grelottement. Il partait. Et toujours les potences, sans cordes, qui disaient : *London, London !*

Un matin, quand ? après combien de jours ? on ne sait, il se trouva en pleine ville devant une maison noire qu'il reconnut bien, oui : *Queen's Anna Street, n. 47*. Il fouilla dans ses poches ; la clef n'y était pas.

Avec un sang-froid de somnambule, il alla chercher le serrurier, à peu près en face ; l'homme le reconnut, bien qu'il fût hagard et défait, força la serrure et Turner entra. Quels singuliers bonshommes, les artistes.

Le lendemain, Turner était parti ; pour où ! Dans l'inconnu... la tête perdue.

.....
Et déjà Joe dormait sous la terre.

Et Daisy, au bout de quatre jours, avait fini par s'assoupir, rompue par sa double douleur.

Et là-haut dans la tour, l'atelier restait vide, avec le portrait de la petite marquise qui souriait doucement.

XXI

L'AUTOMNE finissait. Les arbres, sans feuilles, tordaient leurs branches crispées et refroidies par les bises de novembre approchant. La mer avait pris des teintes saumâtres de mauvaise encre mêlée d'absinthe.

Au *Grevill-Castle* — le silence.

Couchée en une chaise longue, Daisy regarde le feu qui crépite, elle a les yeux rentrés, pleins de fièvre, les joues aussi. Elle ne dit rien.

Près d'elle, le vieux lord, plus cassé, plus morne, n'ouvrant jamais les lèvres.

Le médecin fut requis un jour, Daisy s'affaiblissant. Il tâta le pouls, examina, ausculta, et conclut : « Anémie... consommation... grand air... beaucoup manger... vieux vins... toniques... pro-



menades... distractions... pas de danger... » et s'en alla.

Daisy sourit tristement à cette idée de guérison promise, impossible et non désirée...

D'abord, elle put monter, enveloppée de fourrures et appuyée sur le bras d'un serviteur, jusqu'au *Castle*.

De longues heures, couchée à demi sous les couvertures, elle regardait la mer — comme *lui* la regardait.

Mais le soleil d'été ne rayonnait plus; mais rien ne restait qu'une plaine d'eau boueuse et traîtresse, qui crachait ses méchantes écumes. L'horizon était gris, le ciel était gris; le deuil de l'hiver proche assombrissait toutes choses.

Mais Daisy voulait regarder la mer.

Elle interrogeait l'espace, comme si, au loin, un navire *dût* apparaître dans une aurore, un navire somptueux, et sur le pont, deux hommes, Joe et William — la main dans la main — lui faisant des signes de bon revenir.

Mais Joe était mort pour tous.

Mais William était mort pour Daisy.

Un autre jour, se sentant plus faible, et se disant que bientôt, sans doute, elle ne pourrait plus marcher ainsi, Daisy monta péniblement à l'atelier. Devant la porte elle eut un battement de cœur, et le domestique qui l'accompagnait dut la soutenir. Elle se redressa d'un effort et entra.

Rien n'était changé.

Et Daisy reprit la pose.

Et une voix absente disait :

— N'êtes-vous pas heureuse ainsi ? Regretterez-vous que nous ayons croisé nos cœurs ? Quelque chose est-il changé ? Ne nous aimons-nous pas ? Pourquoi vos yeux sont-ils si tristes, mon âme ?

Mais sur cette occulte voix, il y avait de la poussière comme sur les meubles, de la poussière de mort, grise ainsi que le brouillard... Dans un coin, les deux grands tableaux tournés contre le mur ; sur la cheminée, tous les œillets renouvelés à chaque séance de pose, et accumulés en un tas de rouge éteint.

— Harry ! Prenez ces fleurs et portez-les dans ma chambre.

Elle descendit un peu haletante, après avoir regardé une dernière fois l'atelier désert ; quand elle fut chez elle, Daisy y prit un coffret d'ivoire — vieux souvenir de famille — y mit les œillets desséchés, ferma la boîte et dit au serviteur attendant ses ordres :

— Vous prendrez les deux grands tableaux que vous avez vus là-haut et les ferez porter à Londres.

— A quelle adresse, Miss ?

— *Queen's Anna Street, n° 47.*

— Au nom de ... ?

Elle dut se reprendre à deux fois pour balbutier : *William Turner*, puis, la gorge étranglée, elle ajouta :

— Mon portrait, vous le mettrez tout de suite sur son chevalet, là, au pied de mon lit.

Lorsque la toile fut placée, la tablette du chevalier supportant l'appuie-main noirci par l'usage, les bouts de fusain, quelques brosses sèches, la palette encore pâteuse, Daisy ordonna qu'on la laissât seule. Le domestique lui tendit une tasse de thé froid relevé de cordial et se retira. Elle but une gorgée pour se donner des forces, puis retomba dans son abandon; prostrée, elle regardait le portrait en disant doucement :

— Allons, souriez donc, petite marquise !

Mais l'on aurait dit que la petite marquise était morte.

XXII

NE désirez-vous pas rentrer à Northiam, Daisy ? demanda timidement lord Grevill, un soir plus clément que les autres.

— Si vous voulez, mon père, mais je préférerais rester ici... jusqu'au moment où je serai mieux... Elle dit ces mots à voix basse, car elle sentait bien qu'elle ne serait jamais mieux, que Daisy n'était plus Daisy !

— C'est bien, fit simplement le vieillard, nous resterons aussi longtemps que vous le désirez, mon enfant.

La malade vécut encore, affaiblie de jour en jour; jusqu'à l'heure où elle ne put quitter sa chambre, ayant, la veille, dit adieu à la mer, neigeuse, cette fois, et tourmentée.

Lord Grevill s'installa à son chevet.

L'hiver était venu — écrasant de ses lourdes neiges, fouettant de ses bises cruelles la contrée tout entière.

On était au dernier jour de janvier et l'an nouveau avait fait son premier cycle parmi les rafales glacées.

La tourmente était rude; sur les rochers immobiles qui semblaient se raidir, ainsi que des géants armés dont les jambières ne craignent point les chocs, et qui ne daignent pas, contre les impuissants coups de lames, incliner leurs fronts graniteux, dominateurs des ouragans, des glaçons taillés en coins énormes se brisèrent, retombèrent en poudre froide dans l'écume. Il y eut des naufrages ce soir-là, tandis que la fleur du château mourait et mourait encore. Les flots rugirent et leur convulsion monta jusqu'au milieu des *cliffs*...

Dans les chaumières, dans les maisons de pêcheurs, les vieilles frissonnantes marmottaient anxieusement la prière :

« Seigneur Dieu Eternel, qui seul éteins les cieux et qui seul as pouvoir sur la rage de la mer; qui a mis des bornes aux eaux pour les

retenir jusqu'à ce que la nuit et le jour ne soient plus ; qu'il te plaise de recevoir en ta toute-puissante et miséricordieuse protection tes humbles serviteurs... »

Mais le ciel, d'un gris de plomb, ne répondait pas, et la tempête grondait, et le marteau brutal des vagues frappait, cognait la base des vagues :

« Seigneur, aie pitié de nous qui sommes pécheurs et sauve-nous de ta miséricorde. Toi qui apaise la rage de la mer, écoute-nous, Seigneur, et nous sauve, et que nous ne périssions point ! »

Sur les sabots à la lourde coque, ballottés par la mer, les enfants des vieux, de vieux aussi déjà, faisaient échos de prières en la frigide rafale ; mais les tourbillons éperdus de la tempête n'écoutaient pas les voix implorantes qui se noyaient dans le bruit sourd des écumes.

La nuit s'allongeait toujours sur les horizons.

Et là-haut, *little* Daisy n'entendait que la plainte, vague pour elle, de ces lamentations, et priait doucement pour Joe, pour son père, en regardant alternativement le portrait de la petite marquise et la pendule qui, d'un tic-tac très doux, avançait vers l'heure de minuit.

— Père, dit-elle en se dressant un peu, la face fiévreuse, ses cheveux blonds éparpillés sur son front, père, vous savez que c'est dans quelques minutes le trentième de janvier ?

Le vieillard, qui s'était un peu assoupi, releva la tête :

— Oui, Daisy, je sais.

— C'est le jour anniversaire du martyre du roi Charles, tenez, père, voici le livre !

Elle tira de dessous son oreiller une *Liturgie* mignonne, reliée en maroquin noir.

Lord Grevill put lire ce titre :

« Formulaire de prières avec jeûne dont on se servira tous les ans le trentième de janvier : jour du Martyre du Roi Charles Premier, d'heureuse mémoire ; pour implorer la miséricorde de Dieu ; afin que ni le crime de ce sang sacré et innocent ni ces autres péchés, par lesquels Dieu fut obligé de livrer, nous et notre Roi, entre les mains de gens cruels et déraisonnables, ne nous soient point imputés à l'avenir, ni à nous, ni à notre postérité (1). »

Daisy reprit le livre à tranche rouge, le referma un instant et dit :

— Nous devons prier ; vous savez, *father*, que notre mère le faisait toujours à ce trente janvier.

Lord Grevill se mit à genoux au pied du lit, et la petite mourante, d'une voix qu'arrêtait parfois une suffocation, récita :

« O Seigneur très béni, aux yeux duquel la mort de tes saints est précieuse ; nous magnifions ton Nom pour l'abondance des grâces que tu répandis sur le glorieux Martyr Charles Pre-

(1) « LA LITURGIE ou *Formulaires* des prières publiques, selon l'usage de l'Eglise anglicane. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de formulaires pour l'ordination des diacres et des prêtres, et pour la consécration des archevêques et évêques. » A Londres, chez N. Prévost et Compagnie, MDCCXXIX.

mier, notre souverain Seigneur, lui faisant suivre avec joie les traces de son glorieux Maître et Sauveur, par sa douceur et sa patience à souffrir toutes sortes d'indignités les plus barbares, jusqu'à l'effusion de son sang, et jusqu'à prier, suivant le même modèle.

» O Seigneur, fais que sa mémoire soit à jamais en bénédiction parmi nous, afin que nous suivions l'exemple de son courage, de sa constance, de sa douceur, de sa patience et de sa grande charité. Détourne de dessus ce pays la vengeance de son sang innocent, et que ta miséricorde soit glorifiée par le pardon de nos péchés. Nous te demandons toutes ces grâces pour l'amour de Jésus-Christ notre unique Médiateur et Avocat. »

Lord Grevill dit :

— *Amen.*

Le livre tomba des mains de Daisy, tandis qu'elle prononçait les dernières paroles et elle s'endormit. La tempête, au loin, s'apaisait comme pour ne point troubler son sommeil. La neige seulement continuait de tomber.

XXIII

CONSOMPTION, chlorose... des mots!

La science explique-t-elle ce mystère du corps humain qui se détruit en toutes ses parties; cette extinction progressive que rien ne peut enrayer et qui poursuit ses déclin avec une cruelle lenteur; cette cession inéluctable de la vie; cette fendille au vase précieux dont parle le poète, invisible d'abord, puis s'agrandissant de jour en jour jusqu'à l'heure où les fragments tombent en éclats?

Je le sais, et le grand poète l'a dit :

*Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées,
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instant :
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps !*

Je le sais ; mais pourquoi la jeune source se dessèche-t-elle, et le pommier ne refleurit-il pas au printemps nouveau ?

Consomption ! Pourquoi les joues, qui devaient avoir la roseur des pêches mûres, sont-elles fardées de blanc ? Pourquoi le regard qui brillait semble-t-il une étoile mourante ? Et pourquoi le corps s'affaiblissait-il, lorsque, rameau né du printemps dernier, il devait se dresser joyeusement parmi ses sœurs les branches ?

La science n'est pas vaine, et cependant elle n'a rien trouvé pour vaincre cette mort échelonnée, qu'elle nomme la chlorose.

Ou plutôt, par une divination étrange, elle a prononcé le mot du seul remède que l'on puisse comprendre : *distraire*.

Elle a bien senti que la chlorose, c'est le corps vaincu par un immatériel élément et que l'âme, ce n'est point sur la terre qu'on la peut guérir.

Distraire ! détourner la tête de la pensée qui vous tue le cœur ou vous piétine l'esprit.

Distraire ! enrayer le cours du fleuve obscur qui vous entraîne, dans ses ondes empoisonnées, vers les ondes plus pures.

Dire au cœur, qui souhaite l'oubli de la mort : désire la vie !

Anémie, maladie de femme dont le corps est trop faible pour tenir l'âme enfermée ; maladie de vieillard aussi, dont les pensées accumulées par les hivers déchirent la débile enveloppe. Maladie tragique allumant aux joues crayeuses de ses patients les feux follets des cimetières !

Aux jeunes filles, elle chante, en l'agonie,

des mots de romance :

*Dites, la jeune belle
Où voulez-vous aller ?*

Et dans un songe, la malade répond :

— Je veux aller là-haut, très haut, parmi les étoiles, dans les gazes du ciel, au-dessus de la mer, au-dessus des hommes, dans le repos des éternités.

La voile ouvre son aile.

Aile ! porte-moi vers les lointains bleus, sur des vagues de lait, loin des roches mauvaises et des ports inhospitaliers, au loin dans le pays où les anges accordent les harpes d'argent et chantent aux vibrations des rayons de lune.

La brise va souffler.

— Les ailes se déploient ; il y a dans l'espace une voie inconnue et nouvelle pour chacun. Transportez-moi par les routes jonchées d'anémones et de jacinthes, bordées de grands lis blancs qui s'inclinent en ogives sous le poids léger des vierges tourterelles !...

Ainsi rêvent les mourantes, mais Daisy disait :

— Où suis-je ? Des feux s'allument... on illumine donc aujourd'hui ?... pour quelle fête ? Ah ! c'est vous, mère ? vous me tendez les bras et je vous croyais morte ? Allez embrasser votre époux qui est tout seul et bien triste... vous êtes triste aussi... Pourquoi ? Votre fils est allé vous rejoindre, n'est-il pas vrai ? Il est mort, le gros !

il est mort, le bon ; mais il vit ; il a pensé à vous, mère ! et c'est parce qu'il a pensé à vous, notre Joe, qu'il est allé vous rejoindre ; avec vous il attend Daisy ; c'est pour cela que vous semblez triste ! Mais Daisy va venir, oui, Daisy va venir bientôt...

Vers trois heures du matin, Daisy se réveilla et dit :

— Est-ce que la mer est calme ?

Et le vieillard répondit :

— Oui, la tempête a grondé cette nuit mais je n'entends plus rien que la voix de ton sommeil ; dors, Daisy.

Et elle dit encore :

— Père, vous ne devez pas être ainsi toujours à côté de moi, vous devez frissonner sous vos cheveux, blancs comme la neige qui tombe.

Et le vieillard répondit :

— Je voudrais qu'ils fussent des roses blanches, et les jeter sur ton lit, ma Daisy !

Et elle dit encore :

— William ne reviendra pas...

— Qui sait ?

— Et Joe dort là-bas sous le drap blanc.

— Il dort, répondit le vieillard, en cachant sa tête dans ses mains.

Et elle dit encore :

— Ce qui doit arriver arrive, mais ne verrai-je plus le soleil et la mer ?... Des œillets rouges passent devant mes yeux et je voudrais les cueillir...

Elle parlait d'une voix d'enfant, de plus en plus grêle, comme une clochette fêlée, et l'on eût dit que les années s'en allaient d'elle comme elles étaient venues, mais réduites en heures et minutes, pressées de retrouver le berceau.

Elle fredonna faiblement, si faiblement qu'on l'entendait à peine !

*Les douleurs sont des folles
Et qui les écoute est encore plus fou.*

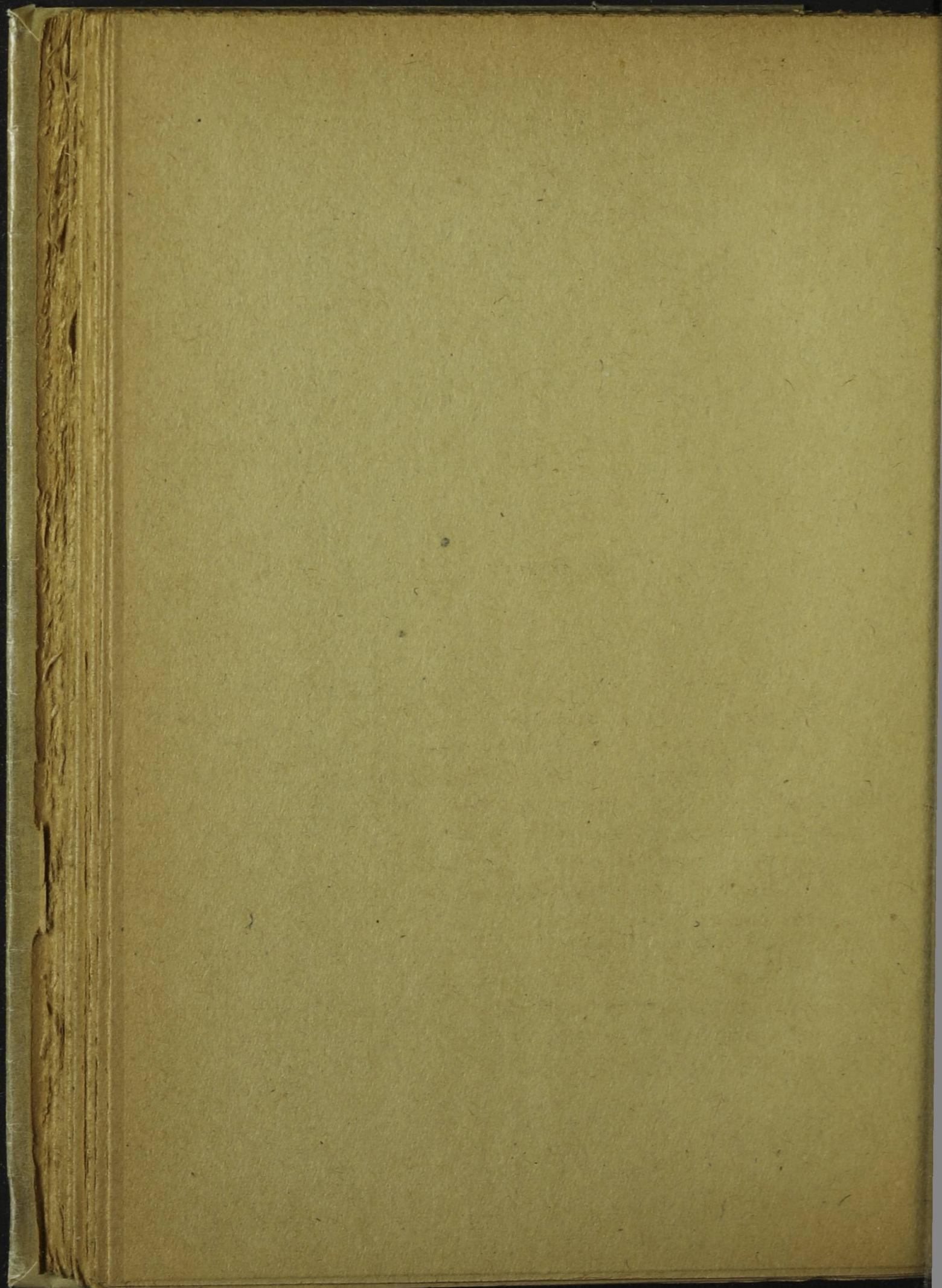
Et elle dit encore :

— Pourquoi le jour ne se lève-t-il pas ? Ah ! je sais, je comprends... je vois des lueurs qui passent... c'est la grande lumière... Oui... William avait raison : la grande lumière plus belle que l'autre...

Elle cessa de parler, la poitrine oppressée, tendant les bras vers cette aurore d'hallucinée. Elle était presque rose, à présent, il semblait que les lueurs dont elle rêvait eussent glissé sur ses joues. Un râle léger se lamentait en sa gorge, comme un effort d'âme qui veut fuir. Puis, elle étendit sur les draps ses longues mains couleur de cierge, et dit encore :

— Willy ! *God !*

Le jour se leva — la petite marquise était partie au loin, sur l'aile des anges.



EPILOGUE

A de vieilles histoires, les vieux procédés sont permis : voici l'épilogue !

Les papiers contenant les éléments principaux de ce récit, nous les repliâmes de nouveau dans le secret de leurs rubans flétris, et le coffre du salon fut refermé par mon hôte.

— Vous avez bien fini ? demanda-t-il.

— Hélas ! oui, malheureusement, l'histoire n'est pas complète, j'ai bien la date de la mort de Daisy. Mais son père...

— Lord Algernon est mort environ un an après ; vous savez que cela meurt aussi, les vieillards, ajouta-t-il en souriant.

— Et Turner ?

— Ah ! ici vous arrivez précisément à la chose piquante. Vous savez — ou vous ne savez pas, il n'y a pas de quoi rougir ! — que Turner a vécu jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, mais ce qu'il y a de curieux, puisque — pour parler en termes judiciaires — vous connaissez ses antécédents, c'est de lire les études et biographies que l'on a faites à son sujet. Tenez, parcourez ceci.

Lord Grevill nous tendit un volume français tout récent et nous lûmes :

« L'homme étrange que ce Turner ! Et comme il est bien fait pour dérouter et chagriner tous ceux qui n'admirent rien autant que la servilité de l'esprit chez un artiste. *Ils font deux parts* dans la vie de Turner : l'une de raison, l'autre de folie (1). »

En effet, ajouta Lord Grevill qui, dans mes yeux, suivait le texte, demandez à un Anglais ce qu'il pense de la peinture de Turner, il vous répondra : « Ses premiers tableaux sont merveilleux, mais les autres sont simplement les œuvres d'un insensé ! » Faites coïncider les dates, insinua-t-il avec un britannisme mathématique et scrupuleux, vous n'avez pas toujours été très exact...

(1) Ernest Chesneau. *La peinture anglaise*. Un vol. Paris : A. Quantin, 1882.

— Qu'importe pour un *roman* ?

— Bien. Mais assemblez les dates, et fatalement vous trouverez que le changement de *manière* de Turner part, non pas de sa folie — il n'a jamais été fou, il a seulement renforcé sa misanthropie — mais de sa fuite des bois de Hastings.

— Mais les tableaux de la deuxième époque sont les meilleurs !

— Certes, mais mes honorables compatriotes ne l'entendent pas ainsi ; ils préfèrent à ses chefs-d'œuvre, qu'ils appellent des « cauchemars », les imageries de M. Alda-Tadema ou les églogues de Joe-F. Leighton... Détail curieux encore, si vous retournez à la *National Gallery* — ce que j'espère pour vous — vérifiez ceci : chaque fois que, dans la période dont nous parlons, la seconde, le peintre met un personnage dans une de ses lumineuses compositions, ce personnage, qu'il soit homme ou femme, a quelque ressemblance avec le portrait de celle que vous nommez la « petite marquise ». Alors, rappelez-vous cette phrase divine et topique : *Ils font deux parts dans la vie de Turner*. Divine assurément, puisque personne ne connaît les paperasses que vous avez parcourues !

Mon vieil ami continua, mis en verve par ces révélations et surtout par ma surprise :

— Suivez alors Turner dans sa vie errante, avec son tempérament bizarre dont je ne connais qu'un analogue en Edgar Poë, l'Américain, vous savez... ; il a toutes les allures d'un détraqué. Lisez ce qui a été écrit de lui par Ruskin Thornbury, vos Français ou d'autres ; vous verrez que tous font la démarcation entre les deux voies, distinctes esthétiquement, de l'incomparable artiste.

» Je ne sais pas grand-chose de sa deuxième vie, ajouta lord Grevill, sinon que, malgré ses grands succès, malgré l'attention de son pays, il a vécu en sauvage, en maniaque, et de vieilles gens pourraient vous dire peut-être comment il est mort chez une pauvre femme.

» Cette ruine humaine hébergeait, à peu de frais, un vieillard, M. Brooks, toqué, bourru, mal accoutré, rageur lorsqu'on lui parlait, qui, du matin au milieu de la nuit, allait s'accouder au pont de Battersea et stupidement regardait couler l'eau.

» Ce M. Brooks, c'était John-Mallord-William Turner qui, aujourd'hui, repose sous la pierre, dans la cathédrale de Saint-Paul, à côté d'un peintre moins grand que lui, certes, Sir Joshua Reynolds.

II

JE suis retourné au salon où se trouve le portrait de Daisy Grevill ; il était à ce moment en pleine lumière de midi ; chose curieuse, maintenant que je savais l'histoire de la frêle créature, il me semblait que les yeux fussent tristes et presque mourants dans leur sourire. Simple illusion à coup sûr. Sa taille m'apparaissait moins rigide, plus ployante, et, sur le satin rose de la peau, les œillets saignaient dans le soleil.

Et je songeais à ces vers de Gautier :

*J'ai laissé de mon sein de neige
Tomber un œillet rouge à l'eau ;
Hélas ! comment le reprendrai-je
Mouillé par l'onde du ruisseau ?*

*Voilà le courant qui l'entraîne,
Bel œillet aux vives couleurs,
Pourquoi tomber dans la fontaine,
Pour te mouiller j'avais mes pleurs !*

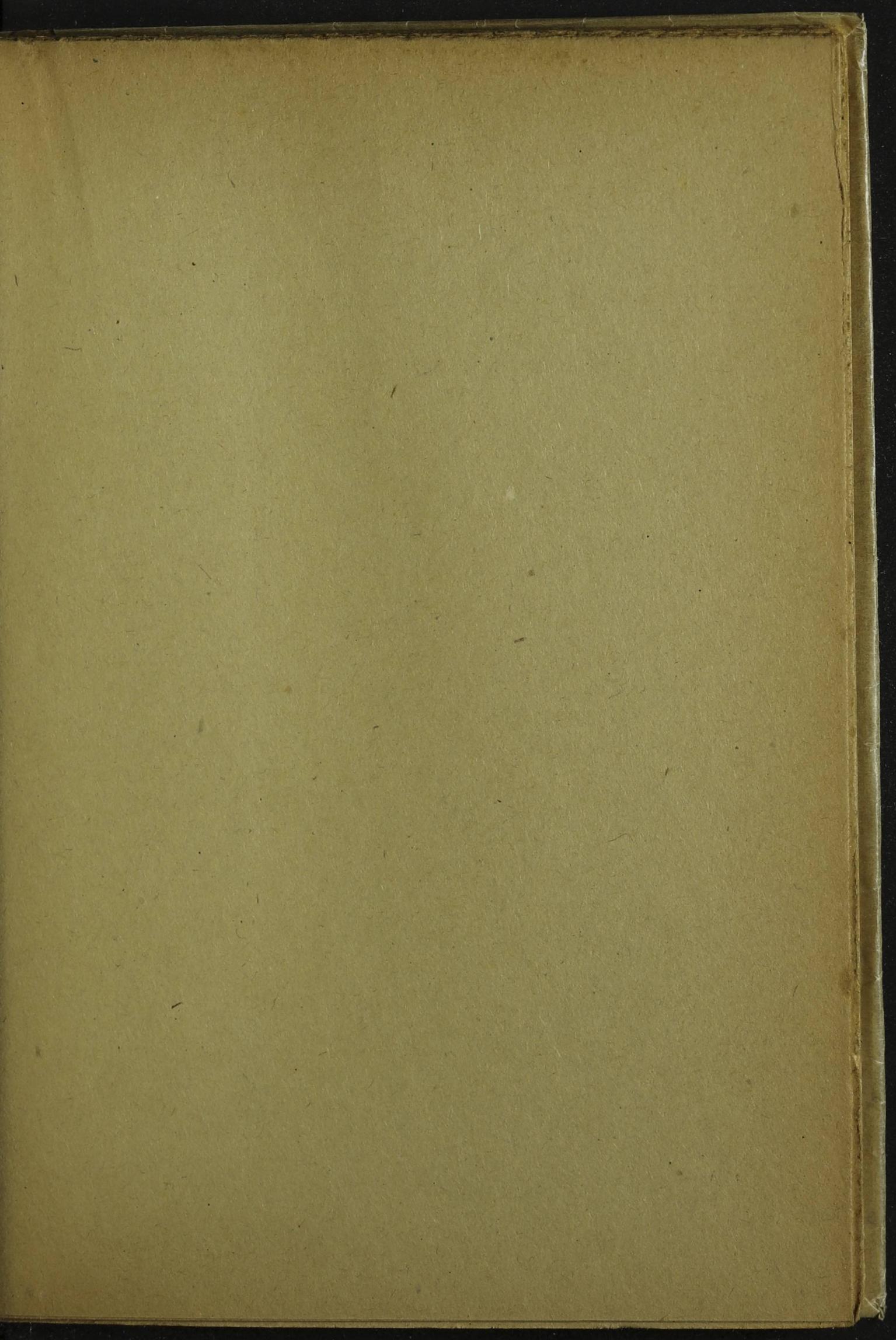
Je suis allé voir au cimetière de Northiam, la tombe des Grevill. C'est derrière l'église, près du mur de clôture qu'est situé le caveau de famille : l'indique une lourde plaque de marbre blanc usée par la pluie, avec des noms que l'on déchiffre avec peine : vers le milieu de la pierre, j'ai pu distinguer ce texte incomplet :

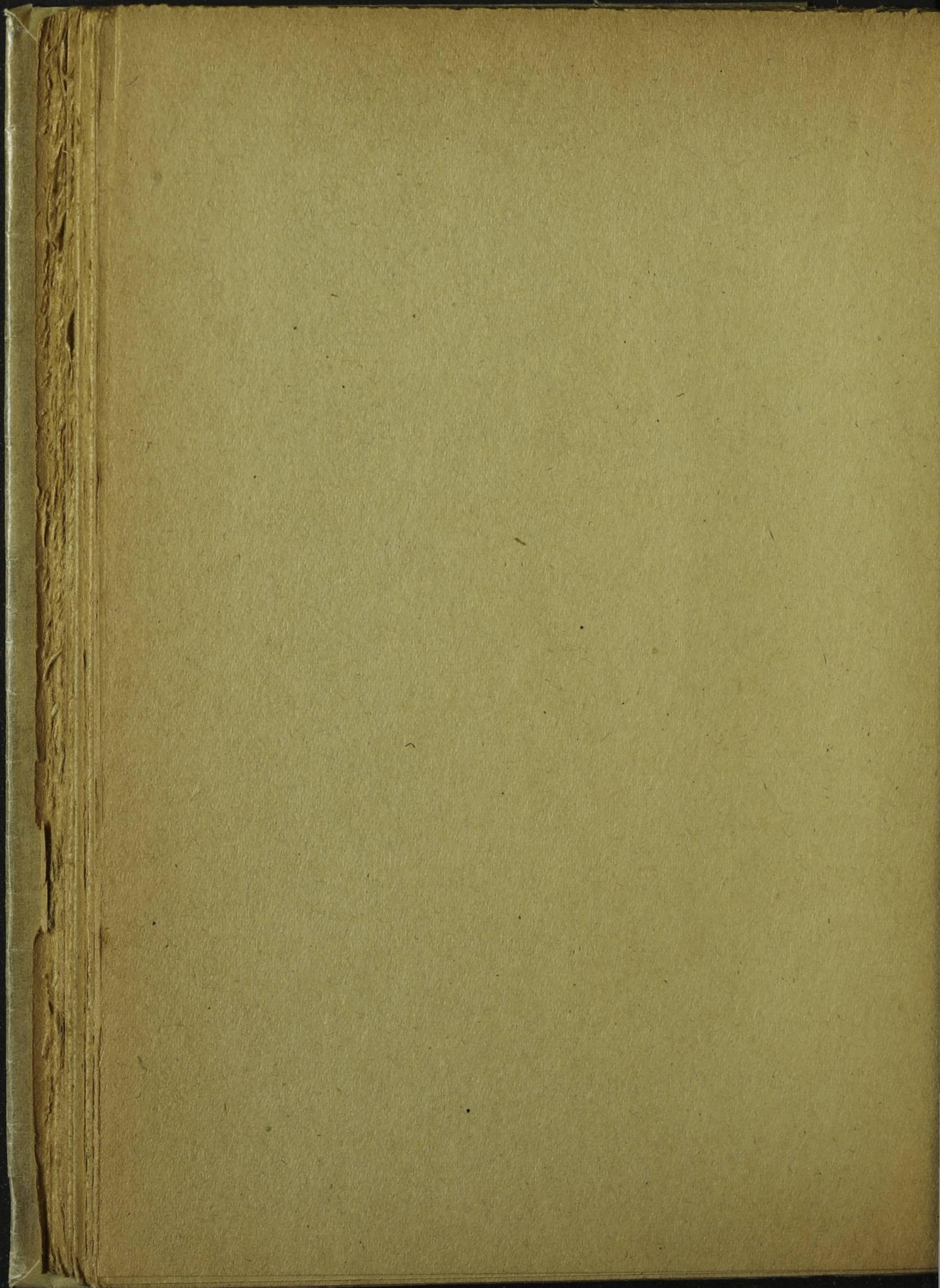
« D. i. y - Mary Grev...
177. - 18.. »

Autour, l'herbe pousse dru ; des graminées, des plantes sauvages se mêlent aux marguerites du gazon, et des brebis s'attardent tout le jour dans ce champ des morts et broutent doucement les végétations du tombeau.

Au loin plane le silence de la campagne et ce silence, entre la terre apaisée et le ciel sans tache, prie pour toutes les âmes envolées.

FIN.





BRIGITTE AUSTIN

OUVRAGES DE MAX WALLER

Critiques :

- Notes au crayon (1881).
- Le naturalisme littéraire (1882).
- C. Lemonnier (1882).
- Le Faust de Goethe (1882).
- Les Salons de Bruxelles (1884 et 1887).
- Le Théâtre de la Monnaie (1888, en collaboration avec Fritz Rotiers).

Théâtre :

- Jeanne Bijou (1886), fantaisie en 3 actes.
- Poison (1888), en 1 acte.

Poésies :

- La Flûte à Siebel (1887), recueil de ses meilleurs vers.

Nouvelles :

- L'Amour Fantasque (1883).
- Le Baiser (1883).
- La vie bête (1883).
- Lysianne de Lysias (1885).
- Greta Friedmann (1885).

Romans :

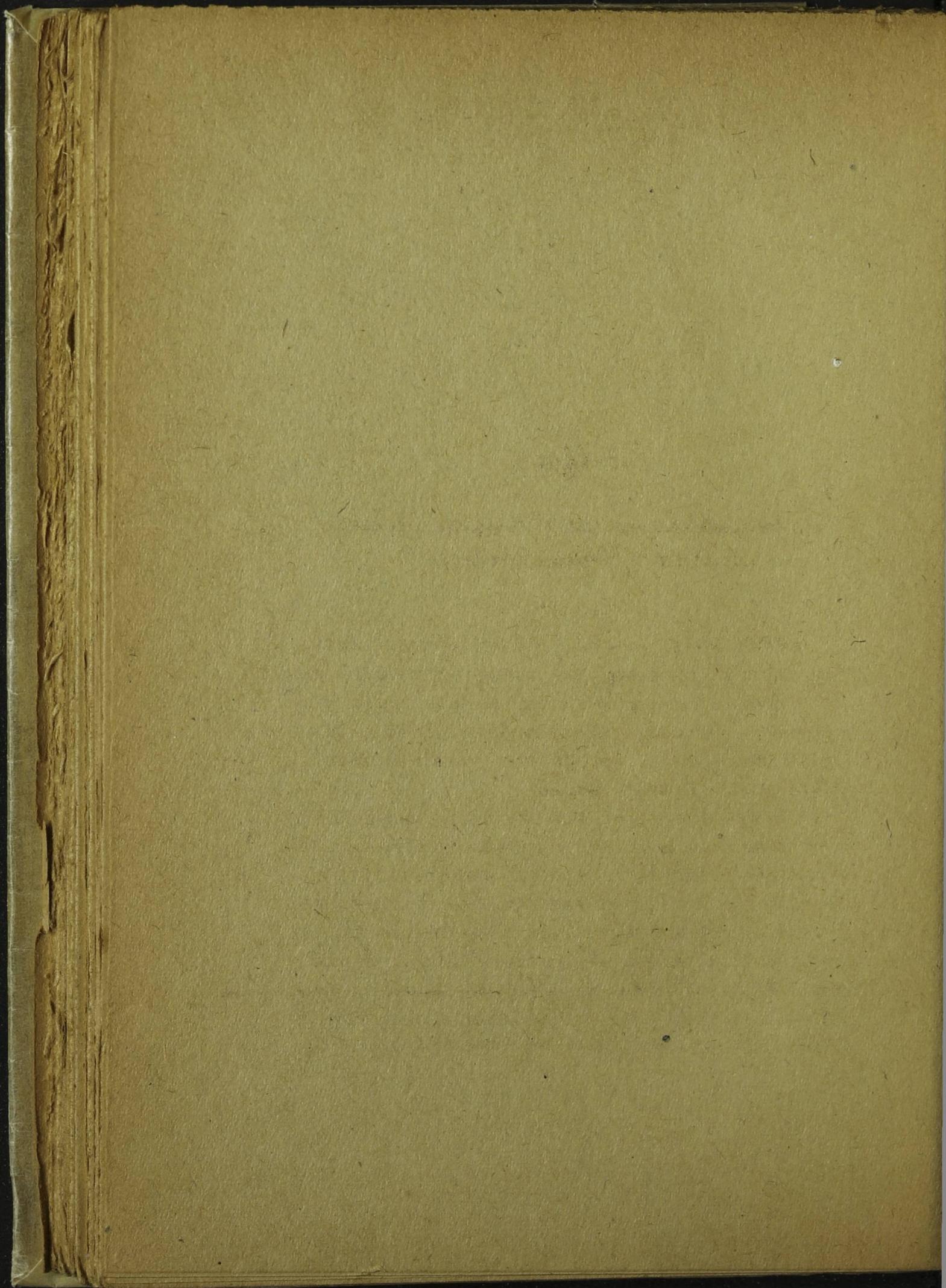
- Daisy (1892).
- Brigitte Austin (inédit). MARECHAL 1943.

MAX WALLER

BRIGITTE AUSTIN

ROMAN

MARECHAL  EDITEUR



Préface

de la publication de " *Brigitte Austin* ,,
dans la " *Revue Générale.* ,,

L'AFFECTION que Max Waller voua, au temps de ma jeunesse, au cadet littéraire que j'étais — et qui reste un de mes beaux souvenirs — me valut, dernièrement, la visite d'un autre ami ancien, le général médecin Warlomont, frère de Max Waller.

Le général médecin Warlomont me parla ainsi: « Je viens vous apporter le manuscrit d'une œuvre inédite et inachevée de Max Waller, mon frère, *Brigitte Austin*. Voici dans quelles circonstances j'ai reçu communication de cet ouvrage, qui ne semblait pas destiné à connaître jamais la publicité. Trois mois avant sa mort dans les premiers jours de 1889, se sentant frappé, las et impuissant au travail, mon frère renonça à ter-

miner Brigitte, roman où il se mettait en scène sous le nom d'Olivier, et il l'offrit à M^{lle} X..., la véritable Brigitte, comme un souvenir de son dernier effort littéraire.

» *Après avoir gardé, jusqu'à présent, ce dépôt, auquel elle attachait un grand prix, M^{lle} X... a jugé que le moment était venu, en cette année jubilaire nationale, de livrer à la publicité cette œuvre susceptible, si ébauchée qu'elle fût, de donner à la personnalité de Max Waller une ultime consécration. Elle l'a mise, dans cette intention, entre mes mains. Dépositaire de la pensée de mon frère, elle s'est crue, seulement, autorisée à tenter de donner à Brigitte Austin une conclusion.*

» *Je vous la confie, à vous, ami fervent de mon regretté frère, et mieux qualifié que personne pour présenter au public lettré les dernières pages d'un écrivain de race, auquel sont dus le relèvement et l'épanouissement de la culture belge d'expression française, au déclin du siècle dernier.* »

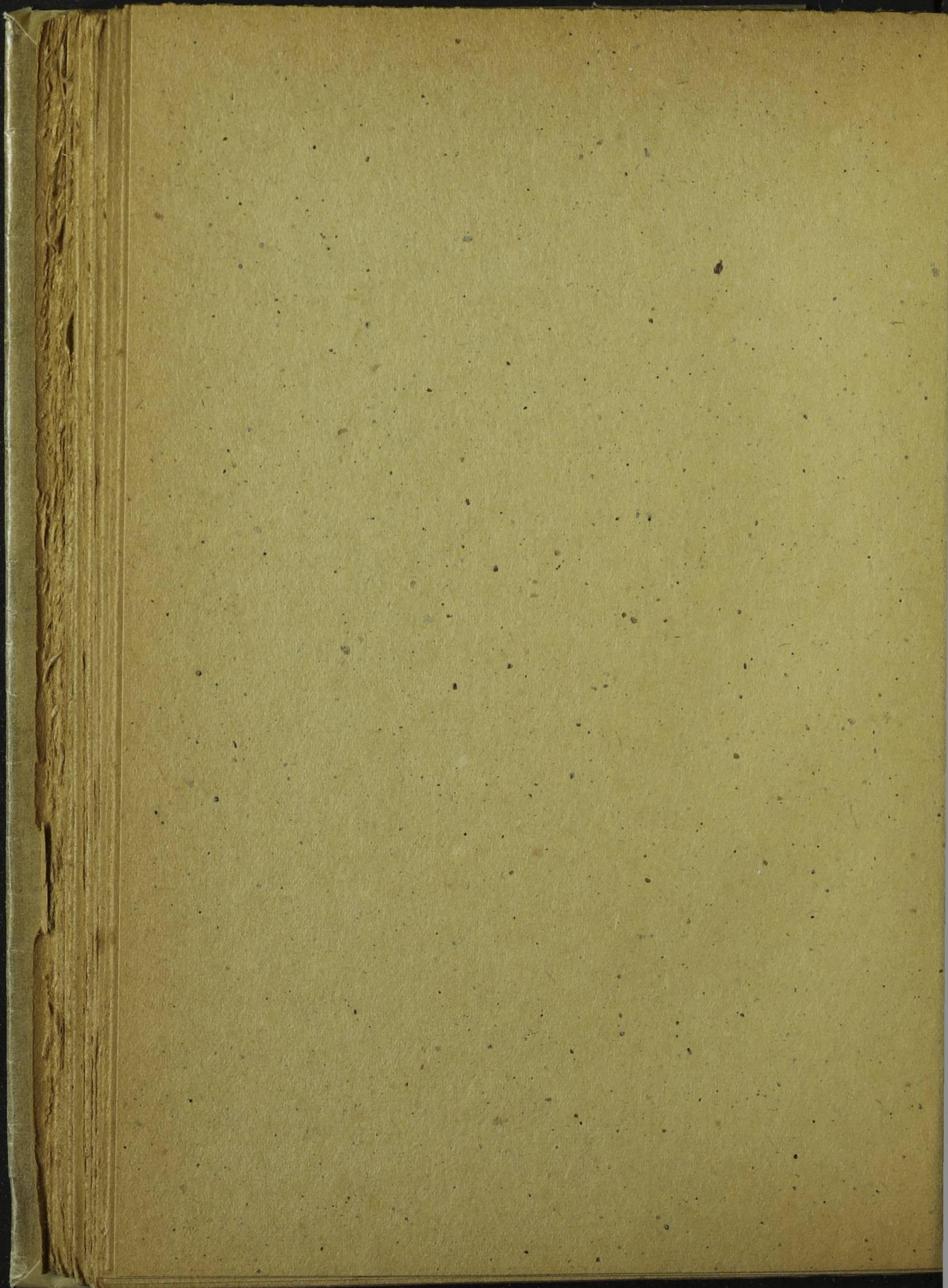
Je pris connaissance du manuscrit. Avec quelle émotion je retrouvais, sur l'élégant papier qu'aimait Waller, sa fine, droite et nerveuse écriture; et, plus tard, quand je lus l'œuvre, comme je me rendis compte de la révélation qu'elle serait pour ceux qui ne connurent Max Waller que sous son tintamarresque aspect exté-

rieur d'innovateur littéraire ! Brigitte Austin dévoile, derrière Son Impertinence le page Siebel, derrière l'initiateur tumultueux et le joyeux bretteur et derrière l'amant exaspéré de la vie, un pauvre être de sensibilité et de souffrance, un cœur meurtri et qui implore guérison, une âme désespérée et qui se réfugie dans le désir de la rédemption.

J'ai jugé qu'à la Revue Générale, qui jadis a publié Daisy revenait le privilège de faire connaître Brigitte Austin.

Il me reste à remercier M^{lle} X... et le général médecin Warlomont de la confiance dont ils m'honorèrent : elle constitue pour moi un dernier témoignage précieux et émouvant de l'amitié de Max Waller.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



BRIGITTE AUSTIN

I

LA vallée au temps de la fenaison. L'été n'a pas été clément, les pluies froides ont détrempé la campagne et des fondrières se sont faites. Les rochers sont lavés, et leurs gris bleutés éclatent crûment dans la verdure. Le soleil darde à présent et grille les meules d'où monte une griserie de parfums; par nappes, il se déploie sur un versant boisé et la lumière découle entre les arbres, jusqu'au val endormi. Au pied des rocs, l'Hermeton, grossi par les

dernières cataractes, précipite son courant. Un arbre léger, avec une rampe plus légère encore, sert de pont, jeté d'une rive à l'autre; pont rustique què briserait le poids de deux passants et qui se ploie élastiquement lorsqu'on s'y aventure.

C'est l'heure du goûter; deux faneuses, leur grand râteau de bois sur l'épaule, viennent, l'une après l'autre, de franchir la frêle passerelle. Un beau gars, qui les poursuit, arrive trop tard; les deux jeunesses soulèvent l'arbre et empêchent l'ouvrier de passer à son tour.

— Vos n'passerez non, Françoisé!

— Aï! Belsamine! c'est bin c'que nos allons vouër!

Mais pas moyen. Cela dure une minute, les paysannes continuent à se gausser de l'homme. Celui-ci s'impatiente:

— Allons! c't'assez! d'je n'suis pont ici por ne rien faire, je doés travailler. Abille!

Les luronnes ont compris, replacent l'arbre et s'enfuient à toutes jambes.

— Ah! j'vos aurai, crie gaiement le gars aussitôt passé, et autant pour regagner le temps perdu que pour châtier d'une « baise » les farceuses, il court après elles, va les rattraper.

L'ennemi se retourne, reste en arrêt:

— Approche, si t'oses!

Mais lui a une nouvelle tactique, il empoigne une gerbe de foin et en inonde les belligérantes. Celles-ci abandonnent leurs armes et la mêlée commence dans le soleil. Les bottes s'éparpillent, on se rapproche aveuglé, les cheveux emmêlés d'herbes, et la trompette de la victoire retentit en deux gros baisers qui claquent sur les joues allumées par la lutte.

A ce moment, on perçoit un léger bruit, comme un petit rire étouffé partant de l'ombre d'un arbre.

Le trio se retourne confus, les faces empourprées, et François ôte son chapeau, d'un geste gauche.

— Ah ! c'est vous, Monsieur Olivier, d'je n'vos avais point vu ; il fait beau, n'est-ce pas, de c'jour ?

— Certes, mon brave, surtout lorsqu'on voit les beaux garçons embrasser les belles filles.

— Baste ! il n'y a pont d'mal, Monsieur Olivier, Belsamine est ma promise, et j'ai embrassé l'aut' pour ne point faire ed'jalousie. Bon amusement, Monsieur Olivier.

— Au revoir, François.

Il y avait huit jours à peine que le jeune publiciste Olivier Schmitt était venu s'établir près de la vallée de l'Hermeton, à quelques mètres de celle de la Meuse. Subitement, sans que l'on sût exactement pourquoi, il avait fui la capi-

tale, incognito, comme un souverain ou comme un coupable, s'abstenant de donner son adresse et laissant là les amis, les boulevards et les misères.

C'est si bon de se sentir seul, libre, loin de tout ce qui consume et désole, loin du « toujours la même chose » dont le cœur s'écoeure. Tout de suite, le passé disparaît, il est à d'infinies distances et l'on se figure presque qu'il n'a jamais existé ou qu'il appartient à un autre, qu'on n'en est plus responsable, enfin ; on a fait tomber dans la rivière le pont rustique qui relie un bord à l'autre, et l'arbre s'en est allé, à la dérive, se jeter dans le fleuve aux eaux berçantes ; venu le premier coude, il a disparu sous les saules, on ne le verra plus jamais, jamais.

La campagne solitaire est la terre promise des énervés ; elle dénoue lentement les nœuds enchevêtrés de ce filet qui pêche les pensées, et les mailles en redeviendront régulières, prêtes à de nouvelles marées. La forêt donne ses brises qui rafraîchissent le front plissé, le ciel poudre d'une riieuse lumière d'astres, et les montagnes penchent leur ombre comme un consolant suaire qui voile ce qu'il faut oublier.

Olivier, après une semaine de retraite, en était déjà à cet état d'âme. Une paresse

immense l'envahissait, paresse toute physique qui, sans doute, rendait plus subtil le travail cérébral. Il ne touchait pas une plume, lisait distraitemment les journaux porteurs de nouvelles sans intérêt pour lui, mais songeait, pacifiant sa tête excédée et fiévreuse, avec de vagues désirs d'anéantissement, de disparition, une envie de sombrer dans l'eau calme de l'éternité, ne laissant que les quelques ronds éphémères du souvenir. Désespoir, non ; découragement, point ; simple postulation vers le néant, après un bonheur que l'on ne retrouvera peut-être plus.

Le bonheur complet comme le désespoir fait songer à la mort ; mais le désespoir tue, alors que la félicité ne fait qu'endormir.

L'un secoue, l'autre berce.

Schmitt, ayant perdu, très jeune, ses parents, s'était trouvé à vingt ans en possession d'une fortune qui lui eût permis de se croiser les bras et de regarder couler l'eau jusqu'à l'âge le plus avancé. Mais, de nature ardente, il se jeta dans la vie active à corps perdu. Son dernier examen de droit passé, il était déjà connu dans le monde universitaire comme un polémiste à la plume cruelle ; il avait fondé un petit journal, *L'Etudiant moderne*, dans lequel, hebdomadairement, il avait combattu pour des causes d'un socialisme rêveur où l'on trouvait Olivier à la fois trop poète et trop sectaire. Mais on était

d'accord pour lui reconnaître une forte étoffe de politicien, et ses camarades prédirent qu'il serait un jour le chef du parti radical. Il haussait les épaules, caressé néanmoins par la musique de ses petits triomphes, et il se lança dans le journalisme militant. Son premier article fit sensation. Il traitait d'une des questions humanitaires les plus délicates, et le jeune homme, prenant ouvertement la défense des déclassés que la misère jette sur la voie, fut reçu par un *tolle* général, une clameur d'indignation puritaine qui fit voler de bouche en bouche le nom d'Olivier Schmitt. Il était désormais connu, mais connu sous un jour qui ne faisait guère valoir son bon sens et ses qualités. Il le comprit aussitôt et fit un retour sur lui-même. Était-ce là sa route ? Devait-il entamer la lutte contre les idées reçues ? Les mots, les vastes mots d'émancipation, d'égalité, de philanthropie, de paix, universelle ne sonnaient-ils pas faux sur ses fines lèvres railleuses ? Olivier dut avoir un irrémissible doute, car, une année durant, il cessa de donner sa signature et n'écrivit plus.

Non qu'il fut devenu sceptique. On ne l'est ni le devient. Le sceptique, comme l'athée, est le peureux qui chante dans l'obscurité. Quelque temps que l'on ait vécu, quelques vicissitudes que l'on ait endurées, on garde la foi en

quelque chose. Le scepticisme moderne est généralement une manière de contenance, un moyen facile d'éluder les problèmes ; un flegme extérieur que l'on s'impose ; mais, arrive une joie ou une douleur, tout ce vernis craque et tombe en poudre, pour montrer l'homme tel qu'il est, avec ses spéciales sensibilités.

Schmitt avait passé par cette crise ; il avait affecté de ne plus rien goûter, aimer ni servir. Après son large épanchement humanitaire, il avait continué de fréquenter le même monde de la presse, mais avec une allure plus renfermée, plus silencieuse, plus dandie. Ce qu'il écrivait, des chroniques de fantaisie, d'abord imprégnées de restes de colère, avait tourné à la raillerie aisée qui se joue sur des têtes d'épingles ; puis peu à peu, le fiel disparut et le jeune homme écrivit ce qu'il pensait des choses, simplement, avec, même, d'excessives indulgences.

C'est ainsi que nous le trouverons dans sa retraite, prêt à la suite d'orages, à reprendre une nouvelle charrue pour de nouveaux sillons. Il avait vingt-six ans.

II

LE presbytère de la commune d'Hermeton est une vieille mesure située sur le bord de la Meuse. A gauche, au tournant du fleuve, on aperçoit Hastières, à droite la vallée, en face les hautes montagnes en partie déboisées, au pied desquelles s'abrite une habitation solitaire que l'on nomme la « maison de l'Anglais ». La demeure du curé, bien que fort ancienne, est solide, et les inondations n'en ont pas ébranlé la base d'énormes moellons noircis. Elle est précédée d'un jardinet fleuri, encoigné d'une tonnelle ombreuse. Derrière le logis : un enclos potager que termine une petite mare où barbotent les canetons. La maisonnée se compose de l'abbé Austin, de sa sœur Brigitte, et d'une bonne femme, Marie-Reine, qui fait les gros

ouvrages. Le deuxième étage est vide, et lorsque l'unique hôtel d'Hermeton est rempli, le curé y case, par exception et provisoirement, un ou deux voyageurs.

C'est là que s'était réfugié Olivier Schmitt. Deux chambres rustiques formaient son appartement, l'une à la façade, l'autre donnant sur le village. De la première, il voyait Brigitte soigner ses fleurs ; de la seconde, il la voyait soigner sa basse-cour. Sa chambre de travail, d'où il pouvait embrasser le panorama reposant de la Meuse, était meublée d'une grande table de bois blanc qu'il avait traînée devant la fenêtre, d'une vieille étagère en chêne, de deux chaises de paille et d'un fauteuil de grand-mère recouvert de toile cirée, dont un ressort était brisé, faisant dans le fond un trou qui le rendait confortable. Au mur, un crucifix de plâtre et quelques images pieuses, une paire de jumelles, un fusil de chasse sur une tapisserie à fleurs bleues ; sur la cheminée étroite, bordée de frange rouge, une vierge de Bon-Secours, et, à côté, dans un cadre d'ivoire, une grande photographie de femme en costume de Pierrette.

Tous les jours, lorsqu'Olivier a quitté sa chambre, et après avoir pris son premier déjeuner, s'en est allé faire sa promenade habituelle,

Brigitte va ranger, épousseter, et regarde longuement, avec curiosité, ce portrait.

— Elle a l'air méchant, a-t-elle murmuré le premier jour.

Brigitte n'est pas jolie. Elancée, la taille fine et ployante, elle a de longs pieds et de longues mains dont les doigts s'effilent. La bouche est grande, les lèvres sont épaisses, le nez manque de galbe. Seuls, les yeux sont adorablement purs et un peu mouillés, comme si de très anciennes tristesses s'y fussent réfugiées en une source suintant goutte à goutte. Les cheveux sont d'un blond cendré à reflets d'or fauve. Brigitte parle peu. Brigitte sourit peu, mais lorsqu'elle sourit, c'est une ombre de gaieté qui passe aussitôt. Elle a le regard lent, profond, apaisé. Ses yeux fixés sur les yeux s'y attachent longuement avec une pénétration douce qui n'offusque pas, et qui trouble. On n'entend presque jamais la jeune fille; elle glisse dans la maison comme une ombre, veillant à toutes choses, ayant la coquetterie de *son presbytère*, que les glycines et la vigne enguirlandent. Le dimanche, elle assiste à la première messe que dit son frère à cinq heures du matin; les fleurs de l'autel, c'est Brigitte qui les a cueillies.

Olivier prenait ses repas avec l'abbé Austin et sa sœur; Marie-Reine servait à table. Le

dîner était le bon moment de la journée. Un peu plus âgé que Schmitt, le curé était de bonne race campagnarde, né de la terre, vigoureux aux corvées et connaissant ses montagnes autant que sa théologie. Etant à quelques heures de la ville, en cette bourgade sillonnée sans cesse par le monde bavard des touristes, il était au courant de toutes choses et en parlait librement avec une grosse franchise de soldat. Au prêche, ce n'était certes pas à l'aide de textes et de démonstrations diffuses qu'il essayait de conquérir ses ouailles. A ses paysans, il parlait en paysan, adoptant leur langage et lançant ses paroles comme des coups de poing sur ces crânes têtus. Et on l'aimait parbleu ! ce « not' curé » qui s'intéressait à la récolte, savait le prix des pétotes, donnait des conseils pratiques et trinquait avec le monde, lorsque le *péquet* venait à rire dans les petits verres ; et les mécréants n'eussent pas osé lui crier : « Couac ! couac ! » lorsqu'il passait en retour de tournée, prêt à bailler une dégelée d'importance à la première incartade. « Je les ferais plutôt voler dans le ciel avec un coup de pied et l'absolution ! » disait-il parfois.

— Vous avez une façon extraordinaire de pratiquer l'apostolat, répondait Olivier.

— Bien sûr, mais je serais Bossuet, Massillon

et Bourdaloue à la fois que je n'obtiendrais rien du tout. Ces gaillards-là, ils ne connaissent que leur champ et leur vache; eh bien! je leur promets qu'ils auront vingt-mille arpents et trois cents vaches en paradis, c'est le seul moyen de les y faire aller! Pas vrai, Brigitte?

— Dame! je crois bien qu'oui, frère, les grands mots s'envolent.

— Et les coups de pied restent, riposta Schmitt en riant.

— Oh! ce n'est pas cela qui réussirait avec vous...

— Je ne crois pas.

— Il vous faudrait quelqu'un qui vous infuse les bonnes idées, sans en avoir l'air.

— Mais je n'ai pas de mauvaises idées!

— On ne dit pas cela, mon cher Monsieur Olivier, interrompit l'abbé, mais vous n'en avez pas de bonnes non plus. Tenez! je parie que vous n'êtes pas heureux!

— Moi! allons donc!

— Enfin, admettons! aujourd'hui peut-être, mais demain?

— Ah! demain!

Il y eut un court silence, puis, le prêtre :

— Eh bien, regardez-moi, fit-il, j'ai trente ans, je suis heureux depuis dix et je le serai jusqu'à ma mort.

— Quoi que vous puissiez souffrir ?

— Quoi que je puisse souffrir. A votre santé et à la tienne, ma sœur !

Et il leva son verre gravement.

Brigitte regarda Schmitt qui tressaillit. Cette santé portée ainsi, participait d'une sorte de formule sacramentelle ; il y avait tant de conviction naïve dans ce serment de bonheur quand même, que les paroles en demeurèrent gravées dans l'esprit du jeune homme : « Et je le serai jusqu'à ma mort ! »

Il y a donc des hommes au monde, dont un immense espoir illumine la vie, qui traversent les haies d'épines sans en garder les morsures, dont chaque souffrance est une expiation bienvenue et requise. Bonheur et douleur se confondent. Ils acceptent cela « l'un dans l'autre » à la vente publique des destinées, et lorsqu'on leur tend l'urne de fiel, ils la vident en songeant aux apaisantes et fraîches fontaines de la vie éternelle !

Quoi que l'on pense et quoi que l'on dise, ces hommes-là sont dans le vrai, car, ayant tort, ou raison, ils réalisent sur la terre la félicité temporelle que notre doute convoite et n'atteint jamais, avec cette différence que nous ne sommes éclairés que d'un seul soleil et qu'ils en ont deux.

III

Ainsi pensait Olivier lorsque, le soir, il fit sa coutumière promenade au bord de la Meuse. Dans les dernières lueurs du crépuscule, les montagnes baignées de brume s'effaçaient de proche en proche en un horizon d'ombre. Les arbres paraissaient s'emmitoufler dans le manteau de leur feuillage, et les bruits, un à un, s'éloignaient. Longeant la route, un troupeau de vaches pèlerinait avec paresse vers la métairie et, derrière elles, le paysan suivi de son chien las, marchait d'un pas fatigué qui faisait, en s'éloignant, songer aux derniers tic tac d'une horloge.

Olivier s'assit au bord de l'eau, pris d'une pensivè somnolence ; la nuit descendit sur ses épaules et l'eau assombrie lui sembla profonde, si profonde ! Où donc va-t-elle, cette eau mystérieuse ? Où vont les débris qu'elle entraîne, les épaves mortes que le pieux courant porte et berce comme des êtres endormis ?

Un long beuglement traîne sa plainte dans l'écho de la vallée ; le sifflement aigu d'un train déchire le silence et le silence recommence plus doux, plus intense. Au village, des fenêtres s'éclairent avec des papillotements d'étoiles ; un brouillard se déploie en gaze blanche sur la Meuse ; c'est le voile que la nuit maternelle étend sur le berceau des ondes, en leur chantant les arbres qui murmurent, ce dodo radieux des beaux soirs d'été !

Et Olivier reste là, l'œil noyé dans le mystère nocturne, répétant comme une prière : « J'ai trente ans, je suis heureux depuis dix, et je le serai jusqu'à ma mort ».

Il revoyait le geste de l'Abbé, affirmant, décisif, certain, et dans son âme il cherchait si quelque racine germante restait encore, qui pût croître et s'épanouir en rameaux verts de foi revenue.

Plongé dans ses réflexions, Schmitt n'entendit pas le bruit d'un pas qui se rapprochait. Soudain

une voix rompit le silence à quelques mètres de lui.

— Eh bin ! M'sieur Olivier ! Vos v'la co d'bout à c't'heure.

— Ah ! c'est vous, François, mais il me semble que vous êtes aussi tardif que moi, mon ami !

— Aï, mais moé, d'j'ai reconduit Belsamine d'jusque Lavaux, et nos n'allons guère vite quand nos sommes ensemb'. Un chacun i' n'a s'namoureuse, point vrai ?

— Oui, il y en a, François. Et à quand le mariage ?

— Quand les foins s'ront faits, Monsieur Olivier, et vos, sans vos offenser ?

— Moi, mon brave, mais je n'ai point de promesse, moi.

— Ouais ! On sait ce qu'on sait...

— Comment ! on sait ce qu'on sait ? fit le jeune homme ébahi.

— Ben aï da ! est-ce que tot l'monde ne sait nin que vos tournez autour de M^{lle} Brigitte ?

Olivier, pour le coup, éclata de rire, franchement :

— Ah ! mon pauvre François, en voilà une bien bonne et à laquelle je ne m'attendais guère. Et on dit cela ?

— Mais c'est certain, d'mandez l'à tot le village d'Hermeton.

Schmitt continua de rire tout seul sur la route,

après avoir pris congé de son campagnard : oui, là, franchement, elle était bien bonne ! Il lui avait suffi de passer huit jours chez l'abbé Austin, pour qu'on fit de lui un prétendant à la main de Brigitte, c'était trop drôle ! Et il se prit à enrager intérieurement contre ce cancanage stupide qui lui arrivait ainsi par un écho de hasard. Brigitte ! Olivier, lui, épouser une sœur de curé de village, laide ! Oui, les yeux sont bien ; l'enfant ne parle pas mal ; les parents étaient aisés ; elle sort du Sacré-Cœur !... Damné François, va ! Faut-il être commère !... Elle n'a pas du tout l'accent du pays. La noce cocasse, avec la promenade aux flambeaux après ; et le lendemain un grand article dans le *Grelot* : « Olivier Canossa » tiens ! le titre est bon ! Si j'écrivais la chose moi-même !... Cré François !

Rentré dans sa chambre, toute lumière étant éteinte dans la demeure, Schmitt alluma sa lampe et tenta de lire. Les lettres dansaient ; une phalène vint se heurter sur l'abat-jour et voleta par la chambre, agaçante avec son zilllement d'ailes. Schmitt, énervé, se leva de son fauteuil pour donner la chasse au papillon. Celui-ci s'était plaqué au plafond. Schmitt jeta sa serviette tournée en boule, mais le coup fut mal ajusté. L'insecte recommença son vol affolé par la chambre ; Olivier jeta de nouveau l'essuie-mains ; la phalène tomba, mais, en même temps,

le linge fit choir sur le plancher le cadre d'ivoire à la Pierrette, dont le verre se brisa. Le jeune homme ramassa le cadre et s'assit de nouveau sous la lampe, avec un mouvement d'impatience. Minutieusement, il détacha les morceaux de verre, frotta légèrement de son mouchoir la photographie, et, tout en la frottant, la regardait : une femme assez maigre ; des cheveux noirs sous le bonnet pointu poudré de blanc ; de très grands yeux sombres allongés de crayon ; des lèvres un peu pincées, le nez juif d'une très correcte ligne ; le décolletage discret, en un carré qu'encadrent des roses blanches. On ne voit que le buste, tranché par une griffe à l'encre violette : *Djina*. Olivier haussa les épaules et remit le portrait sur la cheminée, en murmurant : « Cette fois, je crois bien qu'elle ne reviendra plus, c'est bien fini ! »

Puis il pensa de nouveau à François, à l'abbé, à Brigitte, souriant de nouveau à l'idée baroque des commères qui le fiançaient de la sorte, sans sa permission... La cloche de l'église sonna onze heures ; il s'en fut au lit.

Bizarre instant qu'un commencement de sommeil. Les yeux qui se ferment semblent interdire aux matérialités extérieures d'entrer en vous. La pensée se concentre, elle résume, elle coordonne les impressions reçues pendant le temps de lumière. C'est une fin de vie et un

commencement de rêve. Les choses extraordinaires se font normales ; l'étonnement n'existe plus. A demi éveillé encore, on va entrer dans un deuxième stade : le songe où l'incohérence s'ébat follement sans que rien de la raison se révolte. On assiste aux contradictions, aux anachronismes les plus invraisemblables ; puis tout se dissipe, c'est le vrai sommeil, qui clôt la pensée.

Olivier songeait. Il revoyait. Il re-sentait. La vie agitée à tous les vents, la tête à tous les caprices ; l'ennui ; les jours éparpillés, les soirs mauvais, les nuits agitées ; la lutte pour on ne sait quel but de gloire, d'amour-propre, de flatterie ; puis, la femme non aimée et non aimante, la Djina tout élégante, tout enviée, toute convoitée. L'emboîtement de deux vies distantes, par orgueil réciproque. Les veilles interminables au bal du Carnaval, la coupe de Rœderer qu'elle levait, dressant en l'air son petit doigt perlé de brillants. Et le lendemain ! La pluie, les gens ivres dans les rigoles ; les maraîchers qui vous regardent du coin de l'œil et qu'on a envie de massacrer. Encore, les rentrées du théâtre, avec les réflexions saugrenues qui exaspèrent. Encore, la tête vide, et l'ennui d'une journée au diable. Une idée passe, impossible de la fixer — cela ne vient pas. Les humeurs ; une facilité d'agace-

ment ; les mots aigres à la première occasion ; la colère jalouse de voir marcher les autres régulièrement, sans secousse, et de rester en panne comme une vieille barque défoncée. Ça pour Djina ! Alors, la tuer ! Pourquoi pas ? Beau roman. Aux hommes qu'on n'abandonne pas, le revolver ! Enfoncée Marie Bière ! Oui, un assassinat malin, artistique, mais pas trop malin, selon les préceptes d'Edgar Poe : la *Simplicité*. Ah ! Ah ! Djina ne dansera plus à la « Scala », elle a un grand trou tout rouge au front...

Brusque réveil...

La lampe n'est pas éteinte. Olivier regarde sa montre. Il est une heure ; qu'a-t-il rêvé ? Il ne se souvient plus. Ah ! oui, François, Brigitte ! L'assoupissement recommence, plus calme. Par la fenêtre entr'ouverte que voile une moustiquaire de gaze, le bon souffle de la nuit odorante pénètre doucement. La voie lactée s'allonge sur le ciel ; une paix délectable envoie ses souffles. Les nuages, quelques nuages très légers passent avec lenteur, comme passe Brigitte sur les dalles bleues de l'église. Brigitte ! pourquoi songer à cette fille ? Mais la pensée d'Olivier revient à elle ; il se voit installé dans le village, sereinement, avec cette sœur de charité, cette petite sœur des pauvres âmes, et il se complaît dans sa vision, sa vision naïve qui lui ferme tendre-

ment les yeux tandis que ses lèvres, imperceptiblement remuées, semblent dire :

« Pourquoi pas ? »

IV

QUEL tintamarre avez-vous donc fait dans votre chambre cette nuit, mon cher pensionnaire ? demanda l'abbé lorsque Schmitt descendit le lendemain matin.

— Ah ! vous avez entendu ? Je suis vraiment désolé d'avoir interrompu votre sommeil.

— Mon sommeil, bah ! il est habitué !

— Figurez-vous que j'ai horreur des phalènes ; il y en a une qui s'était introduite dans ma chambre, et je lui ai fait la chasse avec mon essuie-mains ; résultat net : un cadre brisé.

— Le vitrier vous arrangera cela. Brigitte, va

donc me chercher ce cadre ; je le porterai chez Antoine en passant par Hastières.

— Non, ce n'est pas la peine, fit vivement Olivier, je vous remercie, Mademoiselle Brigitte ; je remettrai le cadre dans ma malle.

— Comme vous voudrez, Monsieur Olivier, dit simplement la jeune fille, en enlevant la nappe.

L'abbé mit son tricorne, prit son bréviaire, et, sur le pas de la porte :

— Je vais jusqu'à Waulsort, Brigitte, et j'y resterai dîner. Ne m'attendez pas. Au revoir, Monsieur Schmitt.

— A ce soir, homme heureux !

Le prêtre se retourna surpris :

— Tiens ! Vous y pensez encore ?

— Toujours, répondit Olivier d'une voix grave, tandis que Brigitte le regardait, attentive.

Très aimé et très populaire, l'abbé Austin s'était créé des quantités d'obligations volontaires, non seulement à Hermeton, mais dans tous les villages voisins ; relativement riche, il donnait beaucoup, se multipliait en une ardeur d'apostolat et de générosité.

Brigitte et Olivier se trouvaient donc fréquemment en tête-à-tête, sous l'égide vénérable de Marie-Reine.

Cette Marie-Reine, bien qu'elle ne parlât pas beaucoup dans la maison — on l'avait stylée —

se rattrapait au dehors. A la vesprée, tout ouvrage étant fini, elle trottinait de porte en porte, ou bien s'asseyait à côté des commères, au seuil des chaumières, et les papotages du jour commençaient.

C'est elle qui avait dit un soir : « Comme ils iraient bin ensemble, ces deux jeunesses ; ce serait un beau parti pour mamzelle Brigitte. Il est riche, et quel beau linge, sainte Vierge ! C'est lui qui écrit sur les journaux à l'ville. On m'a dit qu'ces écrivieux-là gagnent encore plus que deux mille francs sur une année ! Ah ! si mamzelle Brigitte voudrait, elle saurait bien l'enjôler, la futée ! »

Ces quelques mots avaient suffi pour faire boule de neige. Et cependant Marie-Reine, servant le tête-à-tête, écoutant de ses deux oreilles bien ouvertes, n'eût pas entendu un mot qui pût justifier son idée fixe. Certes, la conversation, qu'elle ne comprenait pas toujours, n'était pas banale. C'est Olivier qui parlait surtout, Brigitte écoutant, les grands yeux levés vers lui, répondant avec simplicité, parfois étonnée de certains aveux, parfois choquée par des théories qui sonnaient faux.

Silencieuse, elle n'était pas froide ni guindée. Après la vie de pension, fastueuse en comparaison de celle qui l'attendait plus tard, Brigitte,

selon le désir de son frère, avait pendant un an, habité la grande ville sous la garde d'une parente éloignée, vieille fille qui lui mourut entre les bras, lui laissant son avoir ; là s'était effacée la raideur timide que donne le couvent. Sans aimer le luxe, elle s'était faite au goût, et toute une grâce avait jailli de cette nature méditative et instinctivement triste. Un besoin de solitude avait succédé à son dernier chagrin, et après avoir mis en terre la compagne dont elle avait adouci les derniers moments, Brigitte écrivit à son frère : « Nous ne sommes plus que deux, tu es prêtre pour faire le bien, Jacques ; veux-tu que je sois un peu ta sœur de charité pour t'aider là-bas ; il n'est pas possible que je reste seule ici avec ma petite fortune et mes vingt ans ; je puis appliquer l'une et vouer les autres à faire des heureux, à compléter ton œuvre. Cette ville, ce bruit me font plus seule que si j'étais dans un désert. Ecris-moi bien vite, frère, et je serai près de toi. »

Austin n'avait répondu qu'un mot : « Arrive. »

Et avec ses bibelots, le mobilier vétuste de la défunte, les souvenirs du Sacré-Cœur, les livres choisis avec tact, Brigitte avait débarqué à Hermeton, et s'y était installée en quelques heures comme en un logis qu'elle n'eût jamais quitté. Aussitôt, le presbytère, assez mal soigné primi-

tivement par le prêtre, qui se contentait de peu, prit un air de fête fleurie. Il y eut des tableaux aux murs, des porcelaines fines dans les dressoirs de chêne vieilli, du linge éblouissant, un bon piano de palissandre, tous les petits raffinements coquets où l'on devine la main effleurante de la femme. L'abbé laissa faire, avec une petite joie malicieuse de se sentir dorloté, choyé. La cave de la cousine — que le ciel ait son âme ! — avait passé dans la cave d'Hermeton ; Brigitte avait acheté un gros solde de cigares choisis, et le dimanche, à dîner, Austin débouchait avec soin quelque bouteille de Corton vénérable et trinquait avec l'hôte que le hasard lui apportait. La jeune fille versait le café, le petit verre de Fine Champagne, et l'abbé faisait une sieste à demi-éveillé, en regardant le plafond vers lequel montait, en spirales diaphanes, la fumée bleue de son londrès. Et il disait doucement, mais sans trop d'insistance : « Tu me gâtes, Brigitte, je finirai par devenir fainéant ! ». Le lendemain de ces petites bombances, l'abbé disait sa messe avec plus d'onction, et quant aux pauvres, ils n'y perdaient rien — au contraire.

Il avait fallu peu de jours pour qu'Olivier s'éprit de cet intérieur où tout le ramenait aux idées saines et à la tranquillité d'esprit. Que le

prêtre fût là ou qu'il n'y fut point, la maison avait une atmosphère de bénédiction et de sérénité.

On s'y entendait vivre dans un balancement de hamac. Sans avoir envie d'y parler bas comme au sanctuaire, on ne pouvait guère prononcer que des mots immaculés, des paroles nettes et franches sans double interprétation possible. L'abbé avait dit à Schmitt : « Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le ; si vous n'êtes pas content, dites-le ; si vous voulez être seul, dites-le ; pour le prix, ce sera compté pour ce que vous coûterez, avec cinq pour cent en plus pour les pauvres de Brigitte, n'est-ce pas, sœur ? »

— Et les fleurs que j'ai aperçues sur ma cheminée ?

— C'est le merci des pauvres, dit vivement Brigitte un peu troublée, cela ne se paie pas.

Lorsque le prêtre, parti depuis une heure, et Marie-Reine ayant sonné la cloche du dîner, les deux jeunes gens se trouvèrent à table, il y eut entre eux d'abord une sorte de gêne.

— Vous avez eu tort, Monsieur Olivier, de ne pas donner ce cadre à Jacques, dit Brigitte sur un ton très tranquille qui agaça son vis-à-vis.

— Vous trouvez ?

— Mais oui, il est très joli, ce cadre, c'est le premier de ce genre que j'aie vu.

— Vous l'avez si bien regardé que cela !

— Il serait difficile de ne pas l'avoir regardé, continua-t-elle avec la même indifférence ; je range votre chambre tous les matins. Cette dame est fort belle, ajouta-t-elle après un éclair d'hésitation.

Olivier se mordit les lèvres :

— Oui, c'est une parente éloignée qui a eu la fantaisie de se faire photographier dans ce costume.

— Ah !

— Elle est morte, fit-il aussitôt, sans parvenir à dissimuler son embarras.

Brigitte ne sembla pas s'en apercevoir et parla d'autre chose.

Lorsqu'ils se levèrent de table :

— Voulez-vous venir faire une promenade au bord de la Meuse, Mademoiselle Brigitte ?

— Avec vous ? Monsieur Olivier, vous n'y pensez pas !

— Mais si, j'y pense, pourquoi pas ?

— Parce que cela n'est pas possible...

— Allons, avouez-le, ma société ne vous plaît pas !

— Vous aurais-je donné quelque raison de le croire ?

— Oh ! non, c'est moi qui ai tort, pardonnez-moi !

— Je n'ai rien à vous pardonner, Monsieur Olivier... Un ou deux morceaux de sucre ?

C'EST comme d'je vos l'dis, Monsieur l'Abbé, tos les midis vot M. Olivier va voèr au train de la ville, et il s'cache dans l'cabaret d'l'épouse Rémiscente.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, Marie-Reine ?

— Oh ! rin, pour sûr, Monsieur l'Abbé, mais c'est quand même pas naturel, sa'vos ?

— Occupez-vous de vos affaires, Marie-Reine, cela vaudra mieux que de regarder celles des autres et de bavarder à tort et à travers.

— Dame, c'j'croyais...

— Croyez en Dieu, ma bonne femme.

Et le prêtre tourna brusquement le dos à la vieille servante.

Celle-ci s'en alla, grommelant encore : « C'est tot d'même pas naturel. »

L'abbé n'attacha pas plus d'importance que de raison aux paroles de Marie-Reine, et c'est en riant que, au dîner, il dit à Schmitt :

— Eh ! eh ! Monsieur Olivier, il paraît que nous avons une amourette ténébreuse !

Olivier, rapprochant ces paroles de celles de François, regarda Austin avec un ébahissement confus :

— Comment ! une amourette ténébreuse, balbutia-t-il.

Instinctivement Brigitte se sentit gênée et confuse aussi, inquiète de ce qui allait se dire.

— Oui, continua le prêtre, avec un clin d'œil, oui, oui, M^{me} Rémiscente pourrait en dire long...

— Madame qui ?

— M^{me} Rémiscente, la veuve qui tient le cabaret de la gare. Il paraît que le *péquet* n'y est bon qu'à l'arrivée du train de midi...

Olivier respira :

— Ah ! c'est cela, fit-il en reprenant son sang-froid, je vous expliquerai le mystère plus tard, mon cher abbé ; mais soyez tranquille, l'histoire n'est pas si horriblement ténébreuse.

— Oh ! cela ne me regarde pas !

— Que si, que si, je désire vous la raconter, mais pas maintenant; tantôt...

Brigitte, le café pris, quitta la salle à manger; les deux hommes allumèrent un cigare et sortirent de la maison. A côté de la porte d'entrée se trouvait un banc confortable; ils s'assirent.

— Je vous ai promis une histoire, mon cher abbé, et je vais vous la dire; elle n'est pas bien gaie, mais il lui manque une morale, le *ö muthos dêloi* des fables d'Esopé. C'est vous, j'espère, qui me la trouverez.

Et Schmitt raconta simplement sa vie, sans rien omettre, comme s'il fût au tribunal de la pénitence avec un espoir d'absolution. Il dit ses premières années, ses deuils successifs, sa brusque solitude au monde. Cela avait été rude d'abord, mais le travail avait sauvé le jeune homme, il s'y était aguerri, conscient d'une irrésistible vocation pour l'œuvre de la pensée. Il entra dans le détail de ses camaraderies, de son existence un peu bohème, de son goût pour les spectacles, la plastique, le décor artificiel et brillant de la vie moderne, tout le joli papillotage extérieur des choses. Enfin, après s'être attardé dans la minutieuse description de ses goûts, il prononça presque à voix basse le nom de Djina. Comment l'avait-il connue? Un soir, il y avait deux ans, au *Café Anglais*. Elle se trouvait là

en folle compagnie, et Schmitt, toujours facilement enthousiasmé, l'avait aimée tout de suite, son regard ayant croisé le regard sombre de la danseuse. Celle-ci devait avoir aussitôt compris que la fascination était faite. Elle avait entendu souvent ce nom d'Olivier Schmitt, le polémiste à tapage, influent déjà, redouté même, et sentit d'instinct que ce serait une belle conquête à faire, à montrer, une conquête qui lui ferait honneur.

La conquête était déjà faite...

Cela dura deux ans, sans amour après deux mois ! Elle le tenait par orgueil ; lui, par amour-propre peut-être, par habitude surtout, restait son féal. Ce furent deux années d'inaction, de dépenses folles, de dépression physique et morale.

« Schmitt est fini » dirent les amis, la Djina n'en a fait qu'une bouchée, il est bon pour l'hôpital.

Olivier eut vent de ce que l'on pensait de lui, et se révolta : « Ce ne sera pas, ce ne sera pas ! » Et brusquement, il rompit. La danseuse fit des scènes, pleura. Il tint bon.

En deux mois, il se releva ; une brochure, pamphlet à sensation qu'il jeta un beau jour dans les jambes du gouvernement à propos de la *Protection officielle des Arts*, démentit les prophètes noirs.

Schmitt était retrouvé, le Schmitt éloquent, audacieux, ennemi des routines, armé de verges et tapant à tour de bras implacablement...

Djina l'avait remplacé — non oublié ! Djina veillait.

Février était venu. On annonçait les premiers bals masqués. En bande, les amis d'Olivier se rendirent au premier qui eût lieu. Le jeune publiciste fut naturellement fort entouré ; posté au bas du grand escalier, le monocle à l'œil, il subissait des intrigues, répondant vivement avec des mots en coups droits, à toutes les petites attaques venimeuses des masques, lorsque derrière lui, il entendit une voix qu'il reconnut aussitôt, celle de Djina :

- Bonsoir Olivier.
- Bonsoir Pierrette.
- Tu ne *m'accordes* pas un tour de valse ?
- Je ne danse pas.
- Alors viens au foyer.

Elle s'attacha à son bras, doucement, avec prudence, comme une dompteuse qui ne veut pas effaroucher le fauve, et l'entraîna au buffet.

Lorsqu'ils furent attablés devant deux coupes de *Cliquot* :

- A nos amours, Olivier !
- Aux tiennes, Djina !
- Eh bien ! qu'est-ce que tu as fait depuis

que nous nous sommes quittés, continua-t-elle, en ôtant rapidement son loup de satin noir.

Il la regarda ; jamais elle n'avait été si rayonnante de beauté perverse ; ses grands yeux allongés ressemblaient à une mare dans laquelle se fussent nocturnement reflétées des passions mauvaises ; ses lèvres cuivrées de rouge, semblaient teintes de sang et l'artiste ne put que lui dire :

— Tu es belle ainsi, Djina.

— Tu trouves ! dit-elle avec un énigmatique sourire.

Elle le reprit, l'ancienne vie recommença, plus dangereuse parce qu'elle était plus calculée, et Djina put savourer délicieusement ce triomphe patiemment attendu.

Cela dura jusqu'à l'été ; l'enlissement intellectuel de Schmitt avait repris, plus grave, plus lâche.

Eut-il un nouveau coup de fouet, une vision soudaine de son abjection ? Tant est-il qu'un matin, il disparut, ayant réalisé la veille quelques valeurs et fermé à double tour la porte de son appartement du boulevard. Il pérégrina sans but, tantôt en Allemagne où il remonta le Rhin à petites étapes, tantôt en France sur le littoral. Il ne lançait une lettre que datée de l'endroit qu'il allait quitter aussitôt. A Nice, il rencontra

un concitoyen, presque un ami, qui lui raconta ce qu'on avait pensé de sa fuite, la colère de Djina, ses démarches pour trouver la piste d'Olivier, ses offres les plus extrêmes pour l'obtenir de ses meilleurs amis...

Elle avait juré de le trouver, de faire un scandale renouvelé de la Sombreuil, et Schmitt n'avait qu'à faire bonne garde.

Olivier quitta Nice, continua son voyage pour ne s'arrêter qu'en Belgique où la solitude d'Hermeton le séduisit. Mais là encore il y avait de rares touristes qui pouvaient le connaître; elle le découvrirait peut-être; il ne voulait plus la revoir, moins par crainte d'elle que de lui-même, et c'est pour cela que, chaque jour, il s'embusquait prêt à l'apercevoir au débarqué du train, à la laisser passer, et à fuir à travers la montagne jusqu'à la station prochaine.

L'abbé Austin avait écouté religieusement le récit du jeune homme. Lorsque celui-ci eut fini :

— Nous sommes deux à vous défendre, lui dit-il en lui serrant les mains; laissez-moi vous servir de conseil... et d'ami, voulez-vous?

Olivier, les yeux humides, ne répondit pas, et les deux hommes restèrent silencieux.

Le crépuscule était venu.

VI

AU premier étage, une fenêtre s'ouvrit et l'on entendit une chanson dite d'une voix un peu frêle et voilée, mais infiniment douce. Et les paroles étaient celles-ci :

*Mon amoureux fuit loin d'ici,
Le soir au long voile de veuve,
Le protège et l'adore aussi,
Celui que j'aime, c'est le fleuve !*

*Mon amoureux vient du lointain
Point n'a voulu dire son âge ;
Il repasse soir et matin
Celui que j'aime est le nuage !*

La voix s'interrompt un instant, pour reprendre, plus lente et plus triste :

*Mon amoureux veut m'épouser
A l'heure où la douce nuit tombe,
Je ne veux pas lui refuser,
Celui que j'aime, c'est la tombe !*

Les dernières paroles s'accordaient bien avec la tristesse et la mélancolie du soir. L'abbé, soudain, frappa sur l'épaule d'Olivier, qui se réveilla de sa méditation :

— Allons, mon cher, pas d'idées noires, *macte animo* et vogue la galère. Quant à M^{lle} Brigitte, je la prierai de fermer la fenêtre quand elle roucoule des airs d'enterrement ! Allons souper, je meurs de faim !

— Dis donc, Brigitte, prends pour amoureux le cimetière, si cela te plaît, mais ne le crie pas aux fenêtres ! Foi de mon âme, ce n'est pas gai !

— Quoi ! vous étiez encore dans le jardin, dit Brigitte confuse.

— Depuis le dîner, ma bonne. L'ami Olivier m'a conté des histoires.

— Vous me les direz, Monsieur Schmitt.

— Je ne crois pas, fit l'abbé en riant.

— C'était charmant, cette ballade, interrom-

pît Olivier en essayant de détourner la conversation.

— Oh ! répondit Brigitte, c'est une très ancienne romance de Méhul, je crois. Aujourd'hui, l'on n'aime plus ces choses.

— Mais si, mais si, elles vont même très bien à ce milieu simple et calme et vous dites cette ballade avec beaucoup de sentiment, Mademoiselle Brigitte, et d'une voix charmante.

— De la voix, pour cela non ! Je chante juste, paraît-il, c'est tout ; ne me faites pas de compliments, je vous en prie, cela vous va si mal... et à moi aussi.

— Voilà qui est bien dit, Brigitte, reprit Austin ; les compliments ne vont pas aux sœurs de curé.

— Pourquoi donc pas ?

— Parce qu'elles n'ont pas le temps, continua presque brutalement le prêtre ; elles sont au monde pour porter la soupe aux pauvres, pour soigner les mauvaises plaies et semer les bonnes paroles. Le reste, des farces. Pas vrai ?

— C'est bien comme cela que j'ai toujours pensé, frère.

A ce moment, Marie-Reine entra brusquement.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Il y a, Monsieur l'abbé, que la vieille Blanc-

Ramiche va trépasser ; le petit vient d'arriver di tote el'vitesse de ses d'jimbés.

— C'est bien, donnez-lui à manger et à boire, Marie-Reine, et dites que je vais venir. Toi, Brigitte, vas-y tout de suite ; prends ce qu'il faut ; je vais à l'église chercher les saintes huiles.

Le prêtre jeta là sa serviette et sortit.

Il était sept heures du soir ; la journée avait été brûlante et lourde, et à ce moment, du ciel couvert commençaient à tomber de larges gouttes de pluie qui s'étoilaient sur le sol.

Lorsque l'abbé fut parti, Brigitte alla voir à la fenêtre, puis, revenant vers Schmitt :

— Vous m'avez demandé l'autre jour si je voulais vous accompagner ; aujourd'hui, c'est moi qui vous prie de venir. L'orage va éclater ; il y a deux lieues d'ici à Soulme où demeure la pauvre Blanc-Ramiche, et les chemins dans la montagne sont difficiles ; Jacques m'approuvera de vous avoir imposé cette corvée.

— Corvée ! fit-il, avec un regard de reproche.

Brigitte mit dans un panier des bougies, de l'ouate, un pain, des serviettes, puis, s'étant enveloppée dans un imperméable, la tête encapuchonnée, rejoignit Olivier qui déjà l'attendait sur le seuil de la porte.

— Voulez-vous que je porte ce panier, Mademoiselle Brigitte ?

— Non, je vous remercie, c'est la sœur du curé qui doit porter cela.

Soudain, dans l'atmosphère alourdie, un éclair zigzagua, suivi d'un grondement qui roula dans la vallée, et une pluie torrentielle s'abattit.

— Réfugions-nous un instant sous les arbres, Mademoiselle Brigitte.

— Non, dit-elle, la vieille mourante ne doit pas attendre.

La jeune fille avait pris le chemin le plus court, par des sentiers étroits hérissés de cailloux roulants ; bientôt il fallut monter par une gorge escarpée et Schmitt, arc-bouté sur sa canne ferrée, aidait Brigitte à gravir les roches que la mousse détremnée rendait glissantes. Il sentait alors dans sa main, la main, la longue main tiède de Brigitte, et cette main lui semblait frémir et trembler lorsqu'il la tenait. Était-ce une illusion, mais à lui aussi se communiquait une frissonnante émotion. Elle lui apparaissait, Brigitte, la face éclairée parfois de la lumière blafarde des exhalaisons, comme une sorte d'ange de la charité gravissant un calvaire au haut duquel se trouvait une divine souffrance. Cela simplement avec le somnambulisme de la mission prescrite, comme s'il eût été impossible qu'il en fût autrement.

L'orage s'éloignait, pendant cette ascension,

et le ciel, peu à peu, se nettoyait de ses nuages gris. Une étoile brilla.

— Regardez, Monsieur Olivier, c'est celle du berger.

La route à présent n'était plus aussi rude, et ils purent hâter le pas.

— Vous voyez que j'avais raison de vous parler de corvée, cette route est fort longue.

— Vous savez bien que ce n'est pas une corvée puisque vous êtes avec moi.

— C'est Jacques que je plains, continua-t-elle, sans paraître avoir entendu, mais heureusement, il a le pied plus sûr que nous et rien ne lui fait peur.

— Pas même la mort, fit Olivier.

— Surtout la mort, pourquoi la craindrait-il ?

— C'est juste. Il est heureux d'avoir ce calme.

— Tout le monde peut l'avoir comme lui.

— Non, Mademoiselle Brigitte, tout le monde ne peut pas l'avoir comme lui. Pour y arriver, il faut ne croire qu'au ciel et oublier que la terre existe. L'amitié, le dévouement, l'abnégation ne sont que les satellites de cette foi lumineuse. Mais il est des hommes qui peuvent avoir tout cela et le faire rayonner autour d'un sentiment moins céleste qui est l'amour.

— L'amour ? murmura-t-elle avec un accent de doute.

— Oui, l'amour. Il arrive un moment dans la vie de l'homme où l'esprit se calme, se concerte et grandit en même temps; on a connu la femme qui passe et l'on a passé soi-même dans la vanité des passions stériles; mais, un jour, on regarde, derrière soi, les routes compliquées que l'on a parcourues; il s'en présente, devant, de plus tortueuses encore; mais, au milieu, c'est la ligne droite. Le prêtre voit Dieu qui lui tend ses bras au fond de ce chemin; l'homme, plus faible peut-être, y voit une femme qui l'appelle, et, dans un rêve, il entend au milieu du feuillage des voix prochaines qui ressemblent à des chants d'oiseau et à des murmures d'enfants.

Brigitte écoutait en silence, tandis qu'Olivier pressant, presque éloquent, continuait :

— J'ai commis bien des folies et vu bien des laideurs; mais, au milieu de mes cauchemars, j'ai toujours entrevu la femme pure et sainte dont je prendrais la main... comme je prenais tantôt la vôtre, Mademoiselle Brigitte, et que j'aimerais de toute mon âme... Vous ne comprenez pas cela?

— Oui, répondit-elle, c'est un beau rêve que le ciel approuve et permet de réaliser. Je vous souhaite ce bonheur, vous aimez les enfants, vous devez être bon, Monsieur Olivier.

— On n'est pas bon tout seul, lorsqu'on a failli dans le passé.

— C'est pour cela que je vous souhaite de l'être à deux. Nous sommes arrivés, ajouta Brigitte en désignant une chaumière faiblement éclairée au milieu des arbres ; vous allez voir la mort de près peut-être, tâchez de prier, Monsieur Olivier.

— Pour vous, murmura-t-il, de façon à peine perceptible.

La porte de la mesure était entr'ouverte ; ils entrèrent sans bruit.

VII

UNE chambre étroite, avec une seule fenêtre à petits carreaux poussiéreux. Les murs noircis sont dénudés. Une âcre odeur de misère se répand. Comme meubles : deux mauvaises chaises, une table boîteuse, sur laquelle une lampe rouillée crépite ; au fond de la chambre, dans l'ombre, un lit délabré, et dans ce

lit, sur une paille dont la paille s'échappe, roulée dans une couverture trouée, une forme humaine qui ne bouge pas, mais d'où sort une plainte rauque, sifflante, qui s'interrompt en de sinistres silences, pour reprendre, plus étouffée.

Lorsque les visiteurs entrent dans la chaumière, l'agonisante essaie de se dresser, mais retombe. Brigitte s'approche d'elle, tandis qu'Olivier allume les bougies qu'elle a apportées.

— C'est moi, Brigitte, Madame Blanc-Ramiche, vous me reconnaissez bien ?

La vieille fait vaguement signe qu'elle la reconnaît, mais le regard est vague, les paupières vacillent. La chambre s'est éclairée, et l'on voit sur le mur de la ruelle, le profil allongé de ce corps amaigri, un genou dressé tendant la couverture. De longues mèches de cheveux gris plaquent aux joues de la moribonde, et sa bouche se crispe d'un côté ; les lèvres rentrées sont exsangues ; sur le lit, une main décharnée aux veines vides s'allonge toute noire.

Et Brigitte continue à parler doucement :

— Il faut du courage, mère Blanc, le curé va venir et vous fera du bien. Il en est revenu de plus malades que vous. Buvez un coup de cordial, mère Blanc, cela vous fera du bien ; voulez-vous m'aider, Monsieur Schmitt ?

Olivier s'approche, dresse la malade sur son

séant, tandis que Brigitte humecte les lèvres de la veuve d'un peu de rhum allongé d'eau. Une réaction s'opère, le râle cesse un instant, la vieille balbutie quelque chose qu'on n'entend pas.

La porte s'ouvre de nouveau. Brigitte laisse la mourante aux mains d'Olivier, et va vers Austin qui entre, trempé de pluie, tenant entre les mains un sac de couleur violette abrité sous son manteau.

Pax huic domui! dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la demeure.

Un jeune clerc le suit, portant la Croix, le bénitier avec l'aspersoir et le Rituel. Le clerc tend au prêtre le surplis et l'étole, pendant que Brigitte couvre la table d'une serviette, y dépose les deux cierges et prépare dans un bassin fêlé qu'elle a découvert dans un coin, les sept tampons d'ouate destinés à essuyer les parties du corps après que les onctions y auront été faites, ainsi que l'indique la liturgie.

La veuve râle de nouveau, mais moins fort; seules, ses mains s'agitent en un vague geste d'appel au secours.

— Le bon Dieu va venir, lui souffle Olivier, étourdi par cette lugubre scène.

L'abbé s'est approché; il met le Crucifix sur les lèvres de la malheureuse, qui les avance un peu, en signe de baiser.

Olivier et Brigitte se retirent au fond de la chambre. A voix basse, le prêtre parle à l'oreille de la moribonde, et celle-ci, plus calme, semble comprendre. Elle rejoint ses maigres mains mouillées d'eau bénite, à laquelle se mélangent les suprêmes sueurs.

Puis, le prêtre dit les prières d'usage : *l'Introeat, l'Oremus et deprecemur, l'Exaudi nos, le Confiteor et le Misereatur.*

Il fit ensuite signe à Brigitte d'approcher. Olivier la suivit, s'agenouilla comme elle, le prêtre ayant dit : *Oremus.*

La prière s'achevait lorsque la mourante eut une convulsion brusque, comme une révolte contre la mort proche. Austin se leva, le clerc prit en main un des flambeaux et s'approcha du lit. Le prêtre ayant trempé le pouce de la main droite dans l'huile sainte, fit l'onction sur les deux yeux, paupières fermées, commençant par l'œil droit, en signe de croix, en même temps qu'il prononçait la formule *Per istam...*

L'agonisante semblait dormir, la poitrine hale-tante. Ses yeux s'entr'ouvraient parfois, très peu, comme pour absorber de fugitives lueurs, mais le regard se perdait, éteint par la lumière.

Le prêtre essuie ces yeux battants, avec un tampon d'ouate qu'il met de côté, dans une soucoupe ébréchée que lui tend Brigitte. Puis

il fait l'onction aux oreilles, sur les lobes, essuyant l'oreille droite avant d'oindre l'oreille gauche; aux narines, sur les extrémités; sur la lèvre supérieure, la bouche étant ouverte en un effort de respiration; aux paumes des mains, aux deux pieds dont les muscles sont tendus comme des cordes qui vont se rompre; puis il prend de la mie de pain, s'en essuie les doigts et commence à voix basse le *Kyrie eleison*. Il va déposer les saintes huiles sur la table nappée, lorsque la vieille, en un éclair de vie, semble l'appeler; et, comme il s'approche, elle lui dit d'une traite, pressée, inquiète :

— Est-ce que vos'm'n'avez mis assez ?

Puis elle s'affaisse, — haletante —, et la fin commence; la veuve veut encore parler, mais elle ne peut plus; la parole s'éteint, les mains se raidissent, un long soupir fuit de sa bouche, qui s'apaise, le corps s'étend; les yeux s'ouvrent et s'immobilisent le cœur s'arrête.

— C'est fini, dit Austin à voix basse. Il s'approche, ferme les yeux de la morte et de nouveau s'agenouille. La prière dite, il rabat sur la tête de la défunte la couverture lamentable, puis, se tournant vers Brigitte, et regardant sa montre :

— Il est deux heures, rentrez; moi, je veillerai jusqu'au matin.

Et il se remet à genoux ; le clerc s'est endormi ; Brigitte, après un signe de croix, sort de la masure ; Olivier la suit lentement.

Aucun des deux n'a l'envie de parler. L'atmosphère de la mort les a saisis, enveloppante, grandiose. La nuit est plus noire, noire comme un drap de cercueil, comme un voile de veuve étendu sur les choses. Les arbres ont des bruissements sourds, continus, monotones, ainsi qu'une litanie. La descente de la vallée, par le sentier glissant, se fait en silence, on dirait une descente vers quelque tombe dont on ne verrait pas le fond... Enfin s'ouvrent quelques éclaircies, puis soudain apparaît la Meuse miroitante sous un rais de lune et dont les ondes ressemblent à un amalgame d'étain fondu, coulant d'un monstrueux creuset brisé dans les hauteurs.

— Regardez, Mademoiselle Brigitte, ne trouvez-vous pas que cette eau paraît mourante aussi ?

— Oui, dit-elle, et chaque fois que j'ai vu des souffrances ou des misères, elle m'a fait cet effet-là. Il est étrange que la nature s'harmonise ainsi avec nos propres pensées, et pleure lorsque nous pleurons.

— Heureusement elle peut aussi sourire le lendemain, dit Olivier, et tous ces voiles de deuil peuvent s'éclaircir en voiles d'épousée...

— Toujours votre idée fixe, répondit-elle d'une voix très calme.

— N'avons-nous pas tous la nôtre ? Vous avez cet apostolat dont parlait votre frère ; n'est-ce pas une idée fixe aussi ?

Et il continua d'un ton vaguement persifleur :

— L'abbé Austin vous a vouée au célibat..., porter la soupe aux pauvres, soigner les mauvaises plaies, semer la bonne parole ; mais être épouse, être mère, jamais n'est-ce pas ? C'est plus simple la charité mécanique, la volupté du détachement, l'extase, sainte Monique !

— Où prenez-vous tout cela, répondit Brigitte doucement, je suis libre et Jacques n'est pas mon maître ; je suis avec lui parce que sa protection m'est nécessaire et bonne, mais je n'ai prononcé aucun vœu. Au reste, que vous importe, Monsieur Olivier, et pourquoi vous occupez-vous du sort dont je me contente quelle qu'en soit la simplicité ?

— Je sais que cela ne me regarde pas, Mademoiselle...

— Oh ! ce n'est pas cela que j'ai voulu dire et ne le prenez pas ainsi ; je trouvais que je ne valais guère la peine que vous me portiez tant d'intérêt... D'ailleurs, je suis heureuse, je vous assure.

VIII

L soleil danse aux petits carreaux de la fenêtre, lorsque Brigitte s'éveille. Il est dix heures du matin, c'est abominable ; mais elle se souvient, la nuit blanche dans la nuit noire, la longue route, la morte, Olivier...

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

La prière est dite pieusement et s'envole au ciel bleu.

Au jardin, l'orage a couché les fleurettes, mais Brigitte, de ses longs doigts, les redresse avec soin, et les roses mouillées se relèvent pailletées de perles.

Une fenêtre s'ouvre :

— Bonjour, Mademoiselle Brigitte.

— Bonjour, Monsieur Olivier.

— Vous avez bien dormi ?

— Très bien, et vous ?

— Très mal, mais ce bon soleil va réparer cela. Est-ce que l'abbé est revenu ?

— Il a déjà dit sa messe !

— Diable ! et vous y avez assisté ?

— Ah ! pour cela non, par exemple, malgré mon apostolat !

— Bon, je vous ai fâchée, hier ?

— Pas du tout, je voulais rire ; au lieu de la volupté de l'abnégation, comme vous dites, je me suis contentée du plaisir de dormir très bien.

— Pendant ce temps-là, savez-vous ce que je faisais ? Je pensais à vous.

— A moi ?

— Attendez, je descends vous expliquer cela.

Lorsqu'il fut au jardin, Olivier eut l'air beaucoup plus embarrassé que la jeune fille.

— Eh bien ! je vous écoute, fit celle-ci simplement.

Alors il prit bravement son parti :

— Oui, j'ai pensé à vous, dit-il, à votre destinée et j'ai abouti à des conclusions tout autres que les vôtres.

— Conte-moi cela, c'est très intéressant.

— Vous dites que vous êtes heureuse, et votre solitude vous plaît, vous croyez avoir rempli

votre mission en vous dévouant aux autres, et vous oubliez, par détachement, que vous êtes femme et que vous avez le devoir d'être épouse et mère...

— Le devoir, interrompit Brigitte en souriant.

— Oui, le devoir, certes ! Je ne crois pas aux vieilles filles heureuses, dont tout l'être se dessèche au vent des tendresses qui leur a passé sur le cœur. J'admets la religieuse, parce qu'elle est une âme purifiée par l'apostolat, elle a un pied dans le ciel, elle est déjà divinisée et spiritualisée ; mais la vieille fille est pareille à ces bons vins que trop d'années aigrissent, c'est un être manqué par la vie et qui n'est resté seul que par excès d'orgueil, ou par lâcheté devant l'autel nuptial. La couronne d'épousée ou le couvent, pas de milieu !

— Et c'est moi qui vous inspire cette théorie tyrannique ?

— Vous et vos pareilles, Mademoiselle Brigitte, tous les cœurs vierges qui ne demandent qu'à s'épanouir en fleurs parfumées d'amour, toutes celles dont les flancs peuvent faire éclore des êtres à leur image et à leur ressemblance...

— Oui, être mère, murmura-t-elle, ce doit être consolant et bon...

— L'enfant, continua Olivier, en élevant la voix comme pour une plaidoirie ; l'enfant, c'est le but suprême et je ne veux pas en connaître

d'autre. Mais vivre seul, se soigner sans souci du reste, sans devoirs que les devoirs personnels, sans souffrir et sans jouir en partage; vivre seul, alors que l'on pouvait se dédoubler, ou plutôt se doubler, multiplier son sang et sa pensée, épancher tout ce que, au fond de soi-même, on a de tendre et de pur, sur une tête plus tendre et plus pure encore, vivre seul, folie ! car je les connais les petits, Mademoiselle Brigitte, j'en ai porté sur mes genoux, serré dans mes bras doucement, avec la frayeur aimante de leur faire mal ; j'en aime, je les aime tous, et je ne puis les emporter, ces trésors, ils ne sont pas à moi !

— Il faut vous marier, Monsieur Olivier !

— Vous me l'avez déjà dit une fois, répondit-il brusquement, mais m'avez-vous dit la femme qui voudra de moi comme je voudrai d'elle ?

— Vous êtes peut-être difficile...

— Oui, je le suis, car voici ce que j'ai rêvé : une femme très simple, très douce, très bonne, dont le cœur ait pour moi plus que de l'amour : de la pitié ; qui voie en moi un convalescent qu'elle soignerait ; une femme à voix basse qui parlerait du regard, plus enveloppante que passionnée, belle par les yeux et par la grâce, non rêveuse, mais réfléchie, pensante ; une âme malade comme la mienne, que j'animerais de mes folles ardeurs et qui me calmerait de sa lénifiante bonté, que j'enlèverais sur l'aile de

ma pensée en feu et qui me ramènerait sur l'aile de sa douceur exquise ; une épouse qui ressemblerait à ma mère comme si elle l'avait connue, et dont l'amour serait une sorte de testament sentimental ; elle a des mains effilées, des mains faites pour fermer les yeux des morts, les douleurs des autres sont ses douleurs, et lorsque je lui dirai : « Je souffre », elle dira : « Voulez-vous que je veille à votre chevet ? » Et je lui dirai encore : « Oui, pour toujours... » Alors je ne souffrirai plus, et mes blessures se fermeront...

Olivier se tut, et, le front dans les mains, continua son rêve.

Lorsqu'il releva la tête, Brigitte n'était plus là.

Midi sonnait au clocher de l'église, et la Meuse, sous le soleil, s'allumait de nacres et de paillettes d'or. La figure souriante de l'abbé Austin apparut à la grille du jardinet.

BRIGITTE ne parut pas au dîner. Dans l'après-midi, elle eut un long entretien avec son frère ; comme elle n'assistait pas au repas du soir, et qu'Olivier en manifestait son étonnement, l'abbé lui dit :

— Ma sœur est partie pour le couvent de Namur.

— Pour quelques jours seulement ? demanda vivement Schmitt.

— Pour longtemps, je crois ; d'ailleurs soyons francs ; elle m'a dit ce qui se passait ; que, d'une façon respectueuse et déguisée, mais claire, vous lui avez parlé de choses fort naturelles et fort

humaines qu'un presbytère cependant ne doit pas entendre. Au reste, c'est par ma faute. J'aurais dû lui épargner, et à vous aussi, le danger du toit commun. Je ne suis qu'un sot et qu'un paysan. Maintenant, Olivier, que comptez-vous faire ?

— Epouser Brigitte, si elle le veut, répondit-il simplement.

— Bon ! mais elle ne le veut pas...

— Elle vous l'a dit ? demanda anxieusement Olivier.

— Elle me l'a dit, nous avons été sincères tous deux et ce que je sais de vous, je le lui ai raconté complètement.

Olivier eut un geste de reproche.

— Complètement, je le devais, puisque, sans doute pour ne pas blesser ses oreilles de jeune fille, vous aviez cru bon de vous taire. Mais de moi, à elle que je sais forte devant les plaies morales comme devant les ulcères physiques, je pouvais parler. Ce que je lui ai dit, au reste, elle l'avait deviné. « Il est tombé deux fois, il peut tomber encore, m'a-t-elle répondu, je l'aimerais fort, je ne puis l'aimer faible et prêt à de nouvelles chutes. »

— Mais cela n'est pas un refus !

— C'est une défiance.

— Et si je lui prouve que je résiste, que je résisterai toujours.

— Comment le pourriez-vous ?

— En me dévouant à quelque œuvre grande et féconde

— Faites, je vous promets que Brigitte attendra.

— Au revoir, alors, ou adieu.

— Au revoir, et que le ciel vous vienne en aide. Le lendemain même, Olivier s'en était allé.

Comme le pasteur, après sa messe, rentrait au presbytère, il trouva sur le banc du jardin un journal, dont toute une colonne était soulignée au crayon bleu. Il lut ces mots, fragments d'un sermon prononcé récemment :

« Il est temps, catholiques belges, que vous arrachiez l'ivraie, si vous ne voulez pas que votre nom soit déshonoré dans l'histoire des peuples chrétiens.

» Il est certain que vous avez eu — il faut parler clair, — que votre Roi a eu une grande pensée : ouvrir l'Afrique à la civilisation, y détruire l'esclavage ; pensée digne d'un roi chrétien.

» Pour la réaliser, il n'a reculé devant aucun sacrifice.

» Mais, selon la parabole, autour de l'homme qui semait, les gens se sont mis à dormir. Vous me comprenez sans que j'appuie.

» Ce noble prince, qui vous ouvrirait une région soixante fois grande comme la Belgique, méri-

tait un concours plus empressé des catholiques belges. Il s'agissait de la civilisation et de la lumière à mettre là, à la place des ténèbres. Des chrétiens comme vous, qui avez rempli le monde de la renommée de votre dévouement et de votre foi, — un peu trop peut-être au gré de quelques-uns qui trouvent que les quêteurs se présentent trop souvent parmi vous, — qu'avez-vous fait pour votre Congo belge ? Vos œuvres seraient facilement comptées. Vos missionnaires, j'en connais quatre sur les bords du Tanganika, quatre autres qui vont partir demain. Et c'est tout ! »

... ..

Après la description de l'affreux esclavage africain, le prédicateur disait : « Que faut-il faire ? »

« Partir pour faire cesser cette horrible boucherie : deux millions de créatures humaines par an (pour toute l'Afrique), ce qui fait cinq mille par jour !

» Que ceux qui se sentiront émus par ces souffrances et ces horreurs partent pour cette Afrique. C'est une croisade, on l'a dit.

» Ceux qui s'y dévoueront n'auront que le pain et le vêtement, pas de récompenses humaines, mais la joie divine du sacrifice.

» Encore faut-il pour leur assurer le pain et

le vêtement, pour équiper la petite troupe — cent hommes, l'orateur n'en demande pas plus pour en finir avec l'esclavage sur le Tanganika, pour arrêter les caravanes esclaves, — mais enfin pour les cent hommes seulement, il faut un million. C'est beaucoup quand on le demande à un seul, mais non pas quand on le demande à tout un peuple. Qui donc le refuserait ? Eh bien ! du haut de cette chaire, j'ouvre une souscription pour l'organisation de cette milice sainte. Je m'inscrirai en tête. Je demanderai à la presse belge de publier les noms des souscripteurs, nouveaux croisés dont il faut qu'on sache les noms, comme on recherche ceux des croisés anciens. J'ai voulu par la presse une place dans cet auditoire. Je lui dirai ceci :

» J'arrive d'Angleterre. Cardinal, j'ai parlé à des protestants. Il y a un siècle, peut-être, j'aurais été accueilli par des huées. Mais il n'est pas un journal anglais qui n'ait applaudi à ma démarche. C'est que tous ont vu sur mon habit rouge le *sang des esclaves d'Afrique* !

» Je finis en élevant vers Dieu mes mains tremblantes, en le priant de bénir la Belgique, de vous bénir vous et tous ceux qui vous sont chers, et de vous conduire, en récompense du bien que vous aurez fait, dans cette demeure où vous entendrez le Christ vous dire : « Venez les

» bénis de mon Père ; j'ai été esclave et vous
» m'avez délivré » (1).

L'abbé Austin replia le journal et resta pensif, comprenant l'intention d'Olivier.

Le soir, avec Brigitte revenue, il pria longtemps pour celui qui partait.

Et Brigitte sentit qu'elle commençait de l'aimer.

(1) Conférence donnée le 15 août 1888, en l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, par Mgr Lavignerie, primat d'Afrique.

OLIVIER allait s'offrir pour faire partie de la nouvelle croisade. Il n'ignorait rien de l'entreprise, il connaissait aussi le passé. Il avait assisté à la tragédie noire, et savait le nombre de têtes tombées au service de l'entreprise africaine. Il supputait sur cette statistique les chances qu'il allait courir, le quitte ou double dans lequel il allait engager ses jours, mais n'eut pas d'hésitation. Ce n'était certes pas pour Brigitte seulement qu'il voulait tenter l'aventure ; jusqu'à ce jour, il l'avait plus aimée par respect, admiration, estime, que par un amour de fougue et d'emportement. Il avait dit : « Voilà

la femme qu'il me faut», plutôt que : «Voilà la femme que j'aime»; le raisonnement, en un mot, dominait le sentiment, mais il était si net, si ancré qu'il allait s'épanouir peu à peu en calme tendresse.

Olivier voulait, non seulement donner à Brigitte une preuve de ses forces et de ses volontés revenues, de sa ténacité dans une œuvre ardue et périlleuse, il entendait se donner à lui-même ce témoignage, s'octroyer cette démonstration; et à ceux qui l'interrogèrent sur les raisons intimes de son engagement, il put répondre en toute vérité : «Je ne suis ni un las d'aller, ni un failli, je suis un homme libre au monde, jeune et fort que rien ne retient au pays, et qui veut placer sa force et sa jeunesse dans une entreprise difficile.»

Pas plus qu'Olivier, Brigitte n'avait eu le «coup de foudre», ce subit élan dans lequel on ne s'arrête plus; elle trouva d'abord en cet homme inconnu quelque chose d'attirant et de séducteur. Sous l'écorce brillante, les mots joliment dits, les pensées originales et fines, la façon fleurie du langage, elle découvrit un cœur dévoyé, sans suite, mécontent de lui-même et souffrant d'une crise cruelle.

Son instinct de sœur de charité la portait, plus par abnégation que par amour, vers ce déraillé

de la lumière, et une vague idée d'apostolat se mêlait à sa première sympathie. Olivier avait pressenti cela, et Brigitte s'était reconnue lorsqu'il lui avait dit ces paroles inoubliables : « Elle a des mains effilées, des mains faites pour fermer les yeux des morts ; les douleurs des autres sont ses douleurs, et lorsque je lui dirai « Je souffre ! » elle dira : « Voulez-vous que je veille à votre chevet ? » et je lui dirai encore : « Oui ! pour toujours... » Alors je ne souffrirai plus, et mes blessures se fermeront... »

Certes, Brigitte s'était reconnue, et si elle avait fui, sur ces derniers mots prononcés d'une voix déchirée, c'était pour ne pas, en une spontanéité involontaire et soudaine, articuler ces paroles qu'Olivier lui demandait d'une façon si lumineusement directe.

Une grande inquiétude la saisit lorsque son frère lui apprit le prochain départ du jeune homme ; elle eut la sensation d'une lourde part de responsabilité dans ce qu'elle croyait peut-être un coup de tête, mais, bien qu'elle ne fût pas romanesque, sa crainte s'atténuait d'une certaine fierté dont Brigitte ne se rendait pas compte, et qui devait l'empêcher de retenir, au moment du départ, celui qui emportait une partie de son cœur et toute sa pensée.

Les éléments de la croisade africaine furent difficiles à réunir. Malgré des contre-temps de

toutes sortes, l'expédition fut prête au bout de trois mois, et le départ décidé pour les premiers jours de janvier. Deux bateaux devaient partir, l'un après l'autre, divisant passagers et cargaison, et le premier préparerait l'arrivée de l'autre.

Olivier fut désigné pour celui-là. Il était chargé du secrétariat de l'expédition, qu'on lui avait donné en raison de ses aptitudes spéciales, et, en attendant l'heure où l'ancre serait levée, il s'installa à Anvers, où toutes ses études furent concentrées vers cet inconnu : l'Afrique. Il lut tout ce qui a été écrit sur la terre noire, et de cette lecture s'éleva pour lui un doute immense, une conviction de mensonges échaudés, de barbaries européennes éteintes par des silences complices, d'histoires romanesques jetées aux têtes aventureuses pour les faire tomber dans un gouffre mystérieux et implacable. Ce qu'il devina le fit frissonner de honte, mais pour cela même, sa résolution ne changea point.

Désormais, il voulait *voir*.

A Hermeton, la vie du presbytère recommence dans son calme ancien. Brigitte a repris sa charge paisible, mais une ombre plane sur la demeure ; un encens de tristesse circule dans les chambres, le petit corridor blanc, la salle à manger, où le frère et la sœur hâtent le repas pour être plus vite seuls, livrés à leurs pensées.

L'automne est venu et, de jour en jour, les chemins sont plus déserts ; le pays, animé par les touristes, a repris son aspect mélancolique et semble s'assoupir, s'emmitoufler à l'approche des pluies, des neiges et des crues d'eau. La terre

appartient de nouveau au terrien ; l'œil étranger ne pénétrera plus désormais dans la mystérieuse alchimie des récoltes à venir, et l'hiver bientôt couvrira de ses blanches draperies le sol fécondé par les semences et par les sueurs.

Le ciel se voile et, dans la maison du curé, les âmes font comme le ciel et prennent le deuil. Brigitte veille aux préparatifs de la saison prochaine. Les nattes font place aux gros tapis moelleux de la vieille cousine défunte ; les poêles ont été descendus du grenier et, dans la salle à manger, on a fait disparaître l'écran de papier peint — une bergère à la fontaine — qui cachait l'âtre. La bise gémit déjà sous les portes et par les joints des fenêtres ; des pluies grossissent la Meuse et le courant se précipite, roulant ses eaux troubles. Dans l'air refroidi monte l'éternelle lamentation du paysan que nul état de saison ne contente, et qui croit se souvenir d'un temps lointain où les récoltes furent miraculeuses. Le paysan n'est pas misérable pourtant, et Brigitte doit aller loin dans la campagne pour trouver cette vraie misère dénudée qui succombe, et que seule la bonne parole peut relever encore. Mais Brigitte n'est-elle pas la bonne parole faite femme, sa voix n'a-t-elle pas des accents doux comme des baumes ?

Le soir, elle regarde parfois avec tristesse le fleuve, sur lequel, de loin en loin, passent les

grands bateaux chargés de bois qui, lentement, sont trainés par les bêtes de halage et semblent couler vers l'éternité. Ils vont loin, très loin, ils voguent lourdement à des lointains qu'on ignore et qu'ils paraissent ne devoir jamais atteindre, et ils disparaissent dans la nuit comme des espérances dans le néant.

« Seigneur, emportez ma prière et recevez-la dans votre cœur. Ayez pitié de ceux qui partent, et donnez-leur la joie du retour, afin qu'ils puissent revenir à vous et se reposer un jour sur l'aile de vos anges!... »

Cette invocation, Brigitte la dit aux étoiles qui s'allument et à l'onde qui s'écoule sans cesse.

Un jour, la jeune fille refit le pèlerinage de la chaumière où tous deux, Olivier et elle, avaient assisté à l'agonie de la vieille pauvre ; elle gravit la montagne escarpée où sa main avait cherché la main d'Olivier. Le site n'était plus le même, les arbres jaunissants avaient perdu leurs feuilles, et leurs branches se crispaient comme les bras des êtres qui souffrent. La vallée déserte, aride et triste, ressemblait à un torrent abandonné des eaux, et seulement entre les cailloux du sentier, brillait le collier de perles d'un mince ruisseau. La mesure n'avait pas été fermée, et le propriétaire n'avait pas encore songé à tirer parti de cette ruine sordide, dont

les murs se lézardaient plus noirs et plus sinistres.

On avait confié l'enfant à l'assistance publique, et les meubles branlants avaient été brûlés par les voisins. La place où se trouvait le lit était marquée par un espace de poussière incrustée dans les planches disjointes.

Brigitte s'assit sur l'appui de la fenêtre, et crut revoir dans la pénombre Olivier soutenant la moribonde, le prêtre entrant avec la parole de paix sur les lèvres, la lumière tremblante des bougies; le râle de la vieille sifflait encore dans la chambre, affaibli de minute en minute; puis la mort, les yeux clos, et le retour silencieux dans la nuit.

Lorsqu'elle fut sortie de la maisonnette, Brigitte en referma la porte derrière elle, soigneusement, pieusement, comme on referme le cofret des vieux souvenirs aimés.

Quand elle rentra, Austin lui tendit une lettre datée d'Anvers, 1^{er} novembre.

Elle disait: «Le sort en est jeté, mon cher hôte, et dans deux mois le steamer *Stella Maris* de la Compagnie Ashfort et Burke m'emmènera vers l'inconnu. Je suis prêt, et m'abandonne au sort quel qu'il doive être, emportant l'espoir du retour et du repos dans la vie rêvée. Il m'est dur, sans doute, de quitter le bout de clocher

qui m'est si souvent tombé sur la tête, de laisser là tout ce qui m'a entouré pour chercher de nouveaux ports et de nouvelles idées, mais — riez de moi tout à votre aise — je me vois déjà plus tard, racontant à des marmots : « Lorsque j'étais sur les bords du Tanganika... » ou bien : « Il était une fois un très laid nègre appelé Massala, qui faisait ci et cela... » C'est voir bien loin, et il ne faut pas le dire à la sérieuse Brigitte ! Vous dire que je pense à elle et un peu à vous, est-ce nécessaire ? Vous le savez si bien, et sainte Brigitte s'en doute un peu. J'aurais bien voulu vous voir tous deux, entendre vos chères voix encourageantes avant de partir, mais je n'ose pas vous le demander et je me contente de vous voir de loin, et de me figurer que votre pensée rencontre la mienne à mi-route... »

A cette lettre était jointe une découpeure de journal, un extrait des échos du *Gil Blas* ainsi conçu :

« Le ciel parisien est paré d'une nouvelle étoile, qui a le nom mélodieux de Djina. Elle a été enlevée par notre grand banquier X... à un jeune publiciste de la capitale brabançonne qui, paraît-il, va s'embarquer pour l'Afrique. Ce départ est-il le résultat d'un coup de tête de désespéré ? C'est ce que l'on ignore. Le fait est

que nous tenons une danseuse de premier ordre à qui, paraît-il, les directeurs de l'Opéra ont fait les propositions les plus brillantes. La Djina débiterait dans la prochaine reprise de *Coppélia*, l'exquis ballet de Delibes.»

Brigitte ne vit pas ce fragment ; Austin l'avait jeté au feu.

— Que vas-tu répondre, Jacques ? demanda Brigitte après un long silence.

— Que nous irons ensemble lui serrer la main le jour de son départ.

Les yeux de la sœur s'emplirent de larmes :

— Tu es bon, mon Jacques, et je te remercie ; il lui faudra tant de courage que nous devons lui en donner un peu du nôtre...

— Tu l'aimes donc, Brigitte... il est encore temps de l'empêcher de partir...

— Non, fit-elle vivement, car s'il acceptait de rester, il me semble que je ne pourrais plus l'estimer.

— Que ta volonté soit faite, ma sœur.

LE port d'Anvers. Cinq heures du soir. Le *Stella Maris* est prêt à partir. La foule envahit le quai. Le brouillard assombrit l'Escaut. Sur le pont du steamer, un encombrement de gens affairés qui s'interpellent. On se heurte à des ballots, à des cages, à des paniers entassés; à l'intérieur, dans le salon des premières classes, ceux qui partent et ceux qui restent échangent les derniers adieux, et les coupes de vin mousseux passent et repassent. Dans des coins retirés sont des groupes plus silencieux; les larmes roulent au bord de paupières et des sanglots sont refoulés dans les gorges.

— Ne pleurez pas, il faut qu'il ait du courage jusqu'au bout, vous aurez le temps de manger votre désespoir lorsque la nuit aura happé le navire.

Une femme entourée de ses petits-enfants, trois mignons, les caresse d'un regard mouillé :

— Est-ce qu'il va loin, mon oncle ? demande l'un d'eux ; mais la grand-mère n'entend pas, elle pense à celui qui va partir, occupé en ce moment à emménager sa cabine.

Sur le pont, à l'arrière, un jeune homme très pâle regarde anxieusement le quai. Il est vêtu de noir et sur la tête porte une casquette brune aux oreillettes relevées. Soudain il a vu ce qu'il cherche, et bondit vers la passerelle. Il tend les deux mains à une jeune fille, comme lui vêtue de noir, et comme lui très pâle. Elle est suivie d'un prêtre. La parole s'étrangle sur les lèvres d'Olivier. Il ne sait dire : « Merci ! merci ! » et il se met à pleurer comme un enfant.

— Olivier, dit Brigitte, l'appelant pour la première fois ainsi, Olivier, nous sommes venus pour vous donner un peu de notre courage ; ce que vous faites est beau, vous reviendrez, j'en suis sûre.

— Et alors, Brigitte ?

— Alors, si vous n'avez pas oublié la sœur du curé, vous viendrez frapper à la porte du presbytère et votre fiancée vous ouvrira...

Il répéta encore : « Merci ! » dix fois, très vite, puis il ajouta en souriant doucement :

— Jusque-là, fermez bien la porte, Brigitte !... Pour moi, je pars content à présent.

Puis prenant à part l'abbé Austin, il dit à voix basse : « Tout ce que je possède est chez le notaire Z..., à Bruxelles ; si je ne reviens pas, c'est à Brigitte que cela retournera. Ne lui en dites rien, elle serait capable de refuser... »

Les deux hommes se serrèrent encore les mains. A ce moment, on expulsait les étrangers, le premier signal ayant sonné.

— Allons, embrasse-là, Olivier, je te le permets, mon fils.

Brigitte inclina le front et Olivier tremblant déposa un long baiser sur cette tête chaste et immaculée.

— Au revoir, Olivier, dit-elle.

— Au revoir, Brigitte...

La séparation est faite, les amarres sont détachées ; le *Stella Maris* évolue avec lenteur, tandis que du quai monte une salve de hurrah !

Les passagers répondent, agitant leurs mouchoirs ; les bruits décroissent ; le steamer disparaît dans la brume.

Austin et Brigitte se sont enfoncés dans les rues de la ville, pour regagner la gare. Silencieux, ils vont l'âme emplie de ce départ nocturne, de

cette fuite ténébreuse vers le mystère et l'inconnu, de ce bateau détaché de ses entraves comme un monstre énorme, dont les chaînes se sont rompues et qui va, se ruant, crachant ses furieuses vapeurs et ses noires haleines, trouant l'eau du fleuve de son sternum d'acier, conquérir les Océans, dompter les races, envahir les continents à l'aide de l'armée humaine qu'il porte en ses flancs...

A présent, le train roule ; les lumières de la ville s'éteignent dans le noir, et, l'un à côté de l'autre, méditants et tristes, le frère et la sœur reournent à leur demeure.

A Hastières, ils descendent ; la neige a commencé de tomber, et le ciel est comme un sépulcre. Au bout de vingt minutes de marche, ils aperçoivent le presbytère ; Marie-Reine a allumé la lampe du salon, et le feu flambe.

— Voici le vrai hiver, ma sœur, dit Austin ; il fera dur cette nuit dans la campagne et les gens auront froid dans les chaumières.

— Il fera dur aussi sur la mer, et les passagers auront froid dans leur couchette.

— Demain il y aura des misères à soulager.

— Demain il sera loin d'ici, mais je sens toujours son baiser sur mon front.

Brigitte s'agenouille et, d'une voix désolée, commence l'*Ave Maris Stella* : « Salut Etoile de

la mer, Mère auguste de Dieu et toujours Vierge... »

Et sa prière s'envole comme un hymne vers le bateau qui, déjà, tangue sur la mer, la mer immense.

Là, une pensée lui répond, en face de l'espace. Olivier n'est pas encore rentré dans sa cabine ; couché sur le divan du fumoir, il regarde les spirales bleues que déroule son cigare, et songe, tandis que la machine éternise son ronflement et sa fiévreuse trépidation. Parfois le jeune homme monte sur le pont et regarde la nuit que n'éclaire aucun phare, l'eau murmurante des vagues, le ciel qui n'a point allumé ses faisceaux d'étoiles et qui, sur les immensités, étend sa chape de plomb, comme pour toujours.

XIII

SOUFFRIR n'est rien — souffrir seul, c'est dix fois souffrir. On ignore les angoisses de ceux qui s'exilent, quittant un désespoir, en quête d'une espérance. Partir le front haut, par orgueil, et tout-à-coup, lorsque la rive a disparu, baisser la tête et se sentir le cœur troué par la solitude. Ils crient, les désespérés : « Pourquoi m'avez-vous laissé partir ? » et c'est la tempête ou la brise du large qui recueille la plainte.

Eternelle ambition de l'homme que ne contente pas son coin de terre, parce qu'il n'a pas voulu l'ensemencer à l'heure prescrite, et qui se déchire la poitrine, lorsqu'il l'a quittée. Nous

vagabondons dans la vie, comme si nous avions refusé de donner asile au Christ, et lorsque, par sa grâce, nous nous arrêtons, c'est pour nous lamenter sur les bons instants que nous avons laissé passer et constater qu'il est trop tard pour les voir revenir !

« Nous avons, écrivait Olivier à l'abbé Austin, dans sa première lettre datée du Gabon, dépassé depuis longtemps les zones froides; le soleil tropical nous accable, et, sous la tente du pont, je reste de longues heures, couché dans ma chaise longue et regardant au large, paresseusement. La mer et toujours la mer sans un point sur lequel on puisse arrêter le regard. L'esprit s'endort, tandis que les yeux restent ouverts. On pense, mais d'une façon si vague, que rien ne s'arrête au cerveau de cette somnolente rêverie. Aussi l'on ne parle guère; les conversations pendant les repas, sont faites de banalités aimables, et, compagnons pour longtemps peut-être, les passagers n'ont pas encore échangé les confidences de leur cœur. On s'observe sans se livrer, comme si l'on avait peur de se découvrir plus mauvais que son voisin, et, jusqu'à ce jour, je me sens aussi seul qu'au départ.

» Rien à noter, dans cette monotonie que scande le ronflement de la vapeur, et l'on n'a même pas le courage de lire, tant l'esprit est distendu, errant, atone. C'est comme une très

longue veillée avant une bataille inconnue, et l'on dirait avoir dépouillé ses forces pour les avoir intactes lorsqu'elles seront nécessaires. »

Schmitt écrivit une longue lettre à Austin, lorsqu'il fut arrivé au terme de la traversée ; il y parlait peu de son impression première, faisant plutôt une sorte de psychologie sentimentale de lui-même ; c'était le développement mélancolique de ce thème : l'absence, et l'on eût dit que ce qu'il voyait n'eût aucun intérêt pour lui, s'effaçât devant la vision constante du retour, de Brigitte, du foyer et de la paix promise.

« Vous parlerai-je de l'Afrique ? écrivait-il. Pourquoi, ce que je verrai vous sera raconté un jour au coin du feu, mais je n'ose vous écrire ce que je pressens, rien qu'aux allures des gens d'ici. Le recul n'est pas suffisant pour que la balance de mes opinions soit réglée, et je me fais un vœu d'impartialité. Dans quelques jours je m'enfoncerai dans le pays, et Dieu sait où j'irai, avec quelques compagnons ; Dieu sait aussi quand et d'où je daterai ma prochaine lettre. Oh ! revenir, revenir ! — pardonnez-moi, Brigitte, cette défaillance, mais c'est effrayant de laisser là l'Océan qui fait un fil entre vous et moi, mon Ariane ! et de marcher sous un mauvais soleil, dans les pestilences de la terre, au milieu de ces êtres noirs qui regardent vos vête-

ments, votre fusil, votre moindre objet, avec un air de fauve qui voudrait sauter sur vous et vous dépouiller. On est plus seul au milieu de ces faces noires que si l'on n'avait personne avec soi, et, de fait, je ne puis pas m'accoutumer à voir en ces nègres mes semblables, mes frères; à me dire qu'ils aiment et souffrent et sentent aussi, à mettre ma main dans leur main répugnante; à voir des femmes en ces créatures sordides, mal faites, sales et dégradées, qui ont l'instinct de l'ivrognerie et de la paresse, dont les yeux sont morts et hébétés. Et je vais vivre au milieu de cette race ! Oh ! revenir, revenir ! »

Brigitte lisait et relisait cela, mais elle l'excusait bien, oh oui ! cette défaillance où se mêlait de l'amour ! Elle comprenait ce qu'il y avait entre les lignes, pour elle seule, la fiancée promise, et s'attendrissait de savoir Olivier si loin et si près d'elle. Car elle l'aimait à présent de toutes les fibres de son cœur ; il était comme un martyr d'amour s'offrant à mourir pour elle. La distance le nimait, le couronnait d'une auréole ; il était déjà le maître, l'époux admiré dans l'amour, et dominait le foyer futur.

Et elle écrivait avec une inquiétude transie : « Revenez, Olivier, revenez, l'épreuve est trop grande, elle est au-dessus de *mes* forces et vous avez vaincu. Je tremble des fièvres que vous *pourriez* avoir, je pleure les larmes que vous

verserez sans doute. Je vous ai promis ma vie, ne la risquez pas avec la vôtre ! »

Ces mots mirent deux mois, au lieu d'un, à parvenir à Olivier. Déjà il y avait des terres et des terres encore, entre la côte et lui, et le courrier le trouva, arrêté par la fièvre, en effet, dans un petit village de quelques cahutes. C'est de là qu'il répondit :

« Je ne veux plus revenir, Brigitte, avant d'avoir été jusqu'au bout de mes forces ; depuis hier elles m'abandonnent un peu et la fièvre m'a saisi ; mais demain la quinine aura fait son œuvre, et je pourrai rejoindre mes compagnons au village prochain. Nous avons traversé d'affreuses régions où la terre humide exhale d'affreuses senteurs. Qu'y a-t-il en-dessous de ce sol ? Quelles sont les pourritures qui y distillent ces souffles empoisonnés ? Sur quels cimetières occultes avons-nous marché ? La végétation elle-même semble délétère, et les rares verdures et les fleurs solitaires ont des perfidies atroces. Les tempes battent à toute volée comme des cloches funèbres... A plus tard, Brigitte, ma Brigitte !... »

Et il continuait : « C'est fini, je me lève, le soleil s'est caché ; je pars pour rejoindre la caravane. Quand ceci vous arrivera-t-il ? »

LES lettres d'Afrique deviennent de plus en plus rares; la dernière, datée du Haut-Congo, semblait témoigner d'une grande tristesse et d'un mortel découragement.

« Voilà bientôt dix mois que je vous ai quittés, mes aimés de là-bas, et je ne me sens pas plus gai qu'au premier jour; ma pauvre tête bat la campagne et la fièvre s'ajoute à mon inexprimable dégoût de cette vie de hasards. Il est des heures où je me sens agonir, sombrer dans un chaos de pensées de mort; avec la conviction de notre vanité, de la folie immense qui a déterminé notre expédition, j'ai ce gros poids de la solitude qui m'écrase le cœur. Mais je pense à vous, Brigitte, à toi, Brigitte, et c'est

ce qui m'empêche de tomber sur la route et de mourir sous ce soleil humide, sur cette terre boueuse d'où monte une vapeur de putréfaction....»

Parfois Olivier revenait sur le passé, s'accusant avec force, se croyant indigne de la pure Brigitte. C'étaient alors de déchirants appels, des cris de grâce, des mea culpa sans suite : « Brigitte ! Brigitte ! plaignez-les, mais ne les accusez pas, ceux qui tombent ; ils portent douloureusement le poids de leurs fautes, et leur sottise crève et déchire irrémédiablement les débris de leur âme ; ils sont déséparés et la carène de leur cœur fait eau de toutes parts ; le flot entraîne ce bâtiment sans mâture ni gouvernail et, privé de la voile qui les puisse mener aux ports entrevus, ils tourbillonnent dans le malström de leur fatalité ! Ils ne peuvent plus vouloir et ils se regardent sombres ; ils assistent à la ténébreuse chute d'eux-mêmes, et s'ils jettent un cri d'appel, une voix du néant leur répond : « *Trop tard !* ». Plaignez-les, Brigitte, ne les accusez pas....»

Deux mois après cette missive en arrivait une autre plus sombre encore : « Un an, minute par minute. J'ai peur ; depuis quelque temps, je me porte mal ; des pressentiments m'obsèdent, et je ne puis réagir ; hier, nous avons enterré l'un des nôtres que la fièvre a abattu en deux heures.

Il est tombé de son lit, a râlé des mots inintelligibles et la mort a passé. Lorsque nous l'avons porté au champ qui est notre cimetiére, l'un de nous a murmuré : « A qui le tour ? » et il m'a semblé que tous me regardaient. Que le ciel me protège !

A Hermeton, c'est de nouveau l'hiver, la neige, mais une haleine de mort a passé sur le presbytère. Brigitte n'est plus la même. Ses yeux sont brûlés par les larmes, et la souffrance d'inquiétude les a cernés d'une ligne bleuâtre. Elle ne parle plus ; à table, le frère et la sœur n'osent se regarder, saisis de crainte à la même pensée qui les ronge et qu'ils ne veulent pas exprimer. Car voilà quarante jours qu'il n'y a plus de nouvelles, et c'est en tremblant qu'ils ouvrent les journaux. Brigitte va toujours à la rencontre du facteur, elle fait sauter la bande de la feuille et pâlit lorsqu'elle aperçoit la rubrique « Nouvelles du Congo ». L'abbé, lui, poursuit sa tâche machinalement, pareil à ces chevaux de halage qui, dételés, ont encore ce mouvement qui tire et s'efforce. Il dit sa messe, va voir ses paroissiens ; mais c'est fini, les bonnes siestes, c'est fini, les veillées ; la maison tout entière voudrait dormir, pour oublier. Marie-Reine n'ose plus ouvrir les lèvres et, plus cassée, plus clopinante, elle s'échappe parfois, n'y tenant plus, pour aller déverser son flux de paroles dans le voisinage.

XV

Il a neigé toute la nuit, le ciel est pur et le gai soleil éclaire les montagnes blanches, coule en nappes d'argent sur la Meuse aux flots d'absinthe, accroche des paillettes aux branches sèches des arbres. Brigitte, après le déjeuner, s'est assise près du feu de bois qui flambe, et elle pense, les yeux arrêtés sur les bûches qui crépitent et parfois s'écroulent en un jaillissement d'étincelles. Elle songe qu'il est mort peut-être, ou qu'il souffre ; elle le voit couché dans son hamac, les yeux enfoncés, la tête perdue, appelant des mains crispées et murmurant : « Maman ! Maman ! » en un retour d'enfance. Ou bien ils l'ont tué, et son corps est à moitié enseveli dans un marais à grandes herbes cassées, et des nuées de mouches tourmentent ce mort bien-aimé ! Il restera là des jours et des jours, mangé atome par atome dans l'abandon funèbre du désert, et personne ne saura jamais ce qu'il a souffert, où il est tombé, quelles ont été ses paroles d'agonie...

MAX WALLER

(Ici se termine le manuscrit remis inachevé à la sœur du curé, afin qu'elle gardât pour elle cette précieuse relique... Sur l'instance de plusieurs amis, Brigitte se décidant à publier ces feuilles intimes a tenu à leur donner leur conclusion très réelle.)

Brigitte pleure et prie... Tout à coup, elle se lève et pénètre vivement dans la chambre où le curé lit son bréviaire...

— Frère, dit-elle de sa voix douce, mais ferme, permets-moi de partir ! Je sens qu'Olivier est en danger il faut que j'aie le sauver... ou l'aider à bien mourir !...

L'abbé n'eut pas une seconde d'hésitation :

— Va, ma sœur, lui dit-il, que Dieu te conduise et t'assiste de sa grâce, moi, je le prierai pour toi et pour lui.

Brigitte n'a pas perdu de temps. Elle quitte Hermeton le jour même, sachant qu'un bateau partait le soir.

Son frère l'accompagne pour la recommander au capitaine et ne la quitte que lorsque sonne la cloche du départ. Il serre Brigitte contre sa poitrine et lui donne sa bénédiction...

Brigitte est seule, en route pour le Congo!... Elle pense, avec reconnaissance, à la bonté, à l'affection si compréhensive de ce grand frère dont la vie est faite de prière, de sacrifices, de dévouement!... Mais bien vite son cœur l'entraîne là-bas, vers celui qui souffre, qui l'aime et qui l'appelle... peut-être...

Arrivera-t-elle à temps?... Il doit être bien malade, puisqu'il n'écrit plus!... Oh! le revoir! ne fût-ce qu'une heure, pour que, s'il doit mourir, il ait, à ses derniers instants, par sa présence auprès de lui, le réconfort de sa tendresse, et son aide pour revenir à Celui qu'il a tant oublié!...

Le voyage est long, bien long pour le cœur angoissé de Brigitte!... « Seigneur! Gardez-le moi, supplie-t-elle tout le jour, soutenez-le! Prenez ma vie et mes joies pour son âme! »

Enfin, après des jours et des nuits de prières et de peine, elle est arrivée, la pauvre Brigitte,

en cette terre d'Afrique où se meurt son bien-aimé, — elle le sait...

Pas à pas, elle suit sa trace et arrive enfin à X... où l'on a ramené Olivier mourant.

Il est couché, brûlant de fièvre, très oppressé, bien faible, mais toujours lucide, et si beau, avec son fin visage et ses grands yeux bleus, lumineux et profonds... Il souffre, il est si triste de mourir seul !... et murmure de temps à autre : « Maman !... Brigitte !... »

Soudain, un bruit de pas légers a frappé son oreille, il écoute, il essaie de se redresser et tombe en disant tristement : « J'avais cru l'entendre, il n'y a qu'elle qui marche ainsi. » Il veut écouter encore, mais la tente se soulève et, avec un regard d'extase, Olivier voit Brigitte s'avancer vers lui, souriante et tendre, et s'agenouiller près de son lit, lui prenant les mains après l'avoir doucement baisé au front.

— O ma Brigitte, vous êtes venue ! Que Dieu soit béni !

— Oui, mon ami, que Dieu soit béni qui m'a permis d'arriver à temps pour vous soigner et vous guérir...

— Non, Brigitte, je ne guérirai pas, je suis perdu, je le sais, mais maintenant que vous êtes là, je ne suis plus malheureux.

Bien qu'infiniment douce, l'émotion a été vio-

lente. Olivier est à bout de forces... Brigitte, effrayée de voir le changement subit du cher visage, fait appeler le prêtre de la mission toute proche. Elle parle bas à son ami, qui lui répond :

— Je le désire vivement, mais faites vite, car je me sens partir...

Le Père est là... Brigitte le laisse seul avec Olivier et prie au dehors, pendant que l'ami si cher se libère de ses fautes, au tribunal de la Pénitence.

Tandis que le prêtre va chercher les saintes huiles pour l'administrer des derniers Sacrements, Brigitte dispose le nécessaire. Olivier la suit des yeux, et se demande s'il ne rêve pas, s'il est bien vrai que Brigitte, — la tant aimée, puisque pour la conquérir il a voulu renouveler sa vie, — ait entrepris seule, ce long voyage pour venir, avec son doux amour, fleurir ses dernières heures!...

Il se recueille... et reçoit gravement, avec dévotion, le Viatique des mourants et les derniers Sacrements.

Quelques instants plus tard, le Père, qui observait l'agonisant, fait à Brigitte un signe qu'Olivier a surpris...

— Mon Dieu, dit-il, je vous offre ma vie en expiation de mes fautes! Brigitte, soyez bénie,

soyez consolée ! Je meurs heureux et régénéré, grâce à vous !

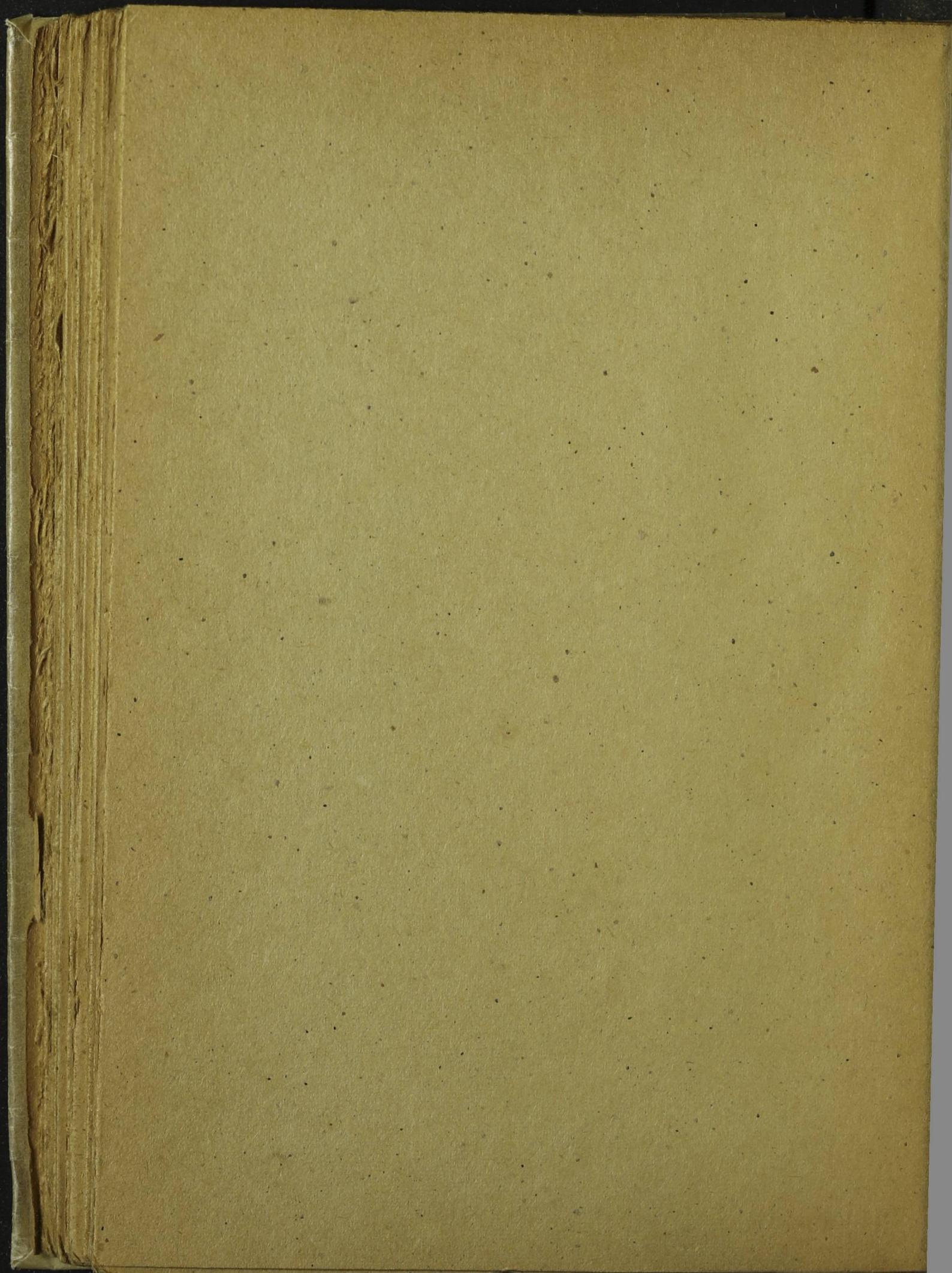
— Adieu, Olivier, dit-elle doucement, à Là-Haut !

Le Père avait commencé les prières des agonisants, et Olivier s'endormit pour toujours, tenant dans sa main, la main si douce qui lui avait été tendue pour l'aider à se relever.

FIN.

TABLE DES MATIERES

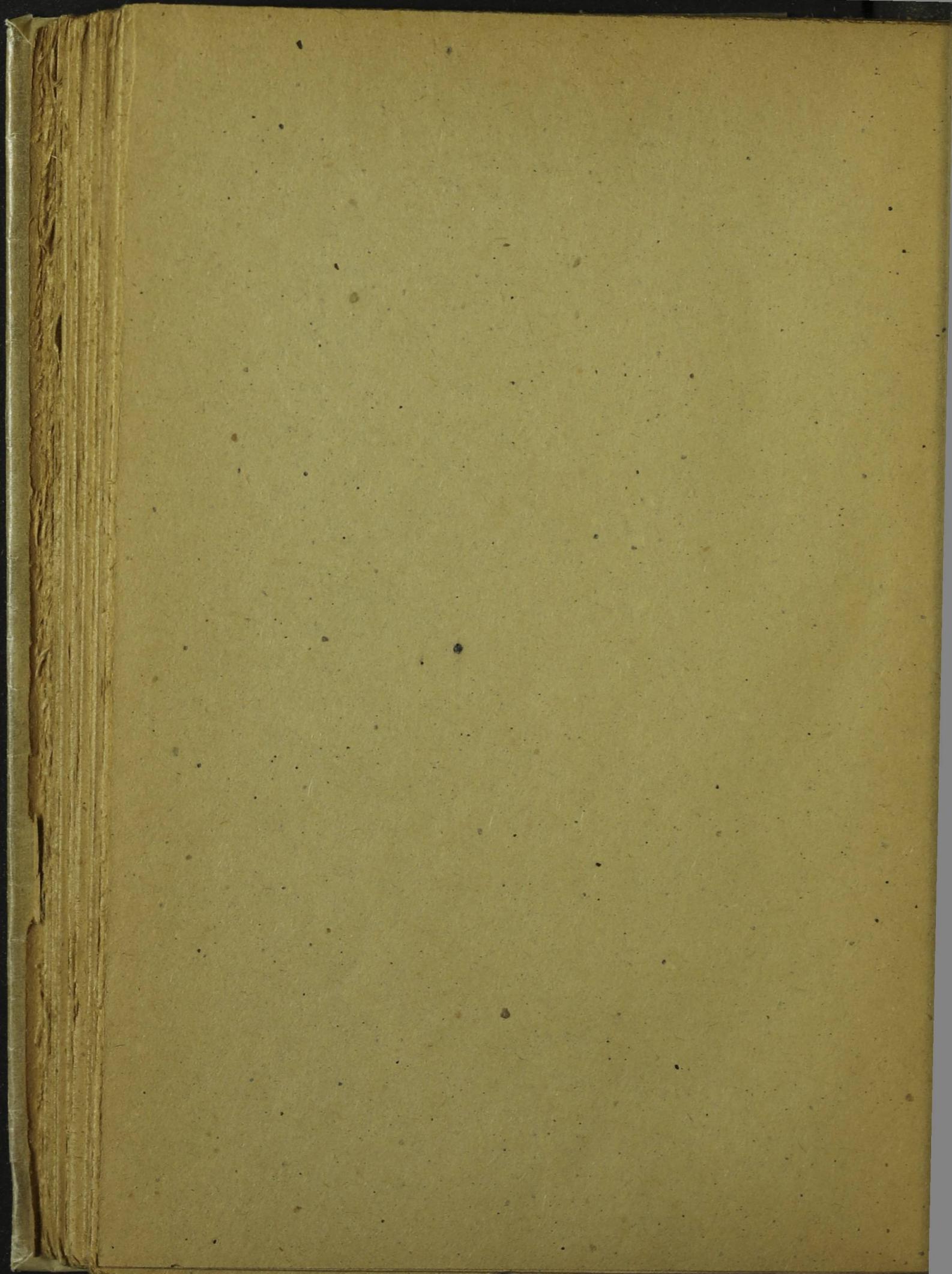
Frontispice de la Première Edition de <i>Daisy</i>	6
<i>Daisy</i> , roman	7
Ouvrages de Max Waller	124
<i>Brigitte Austin</i> , roman	131

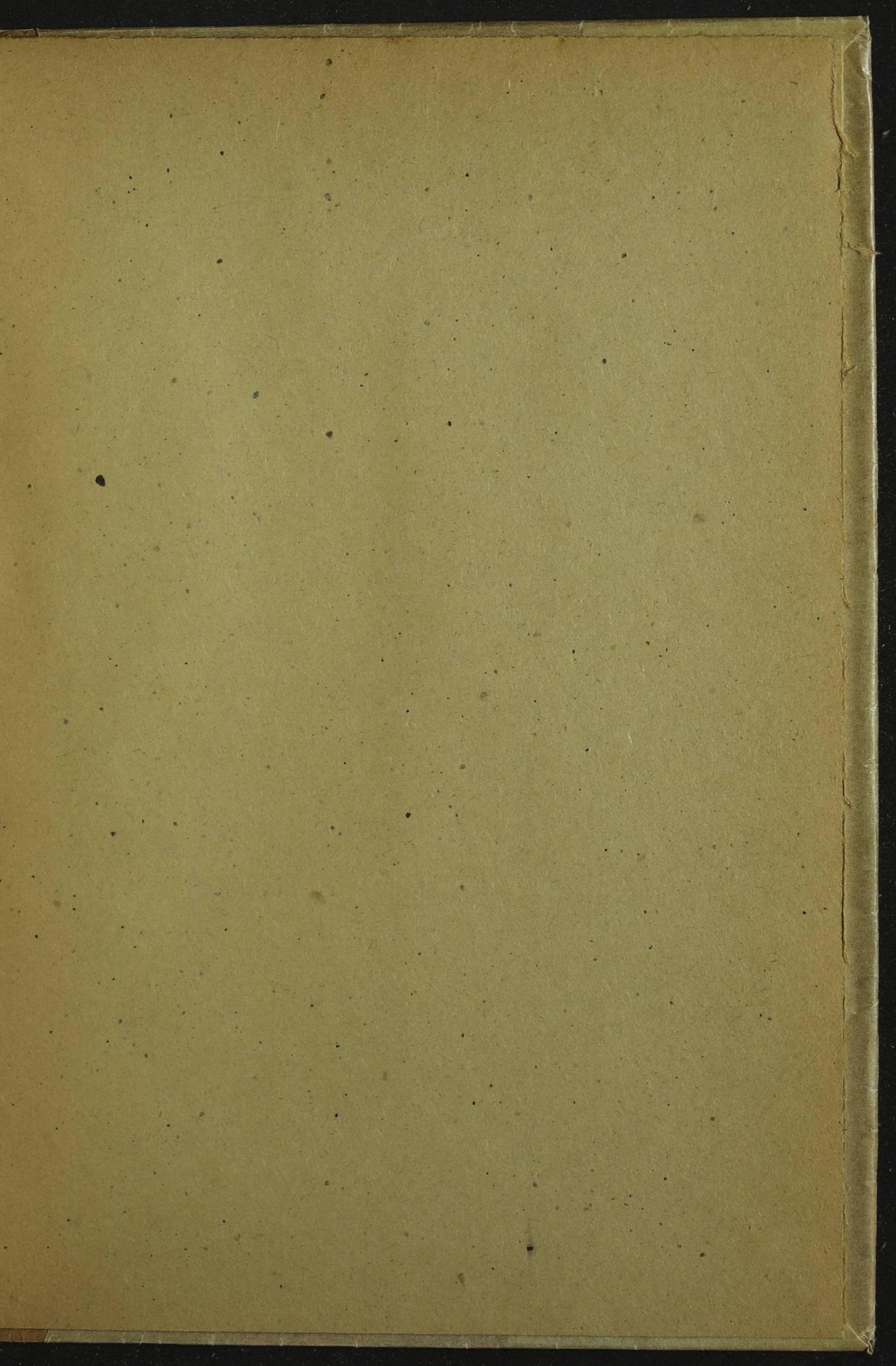


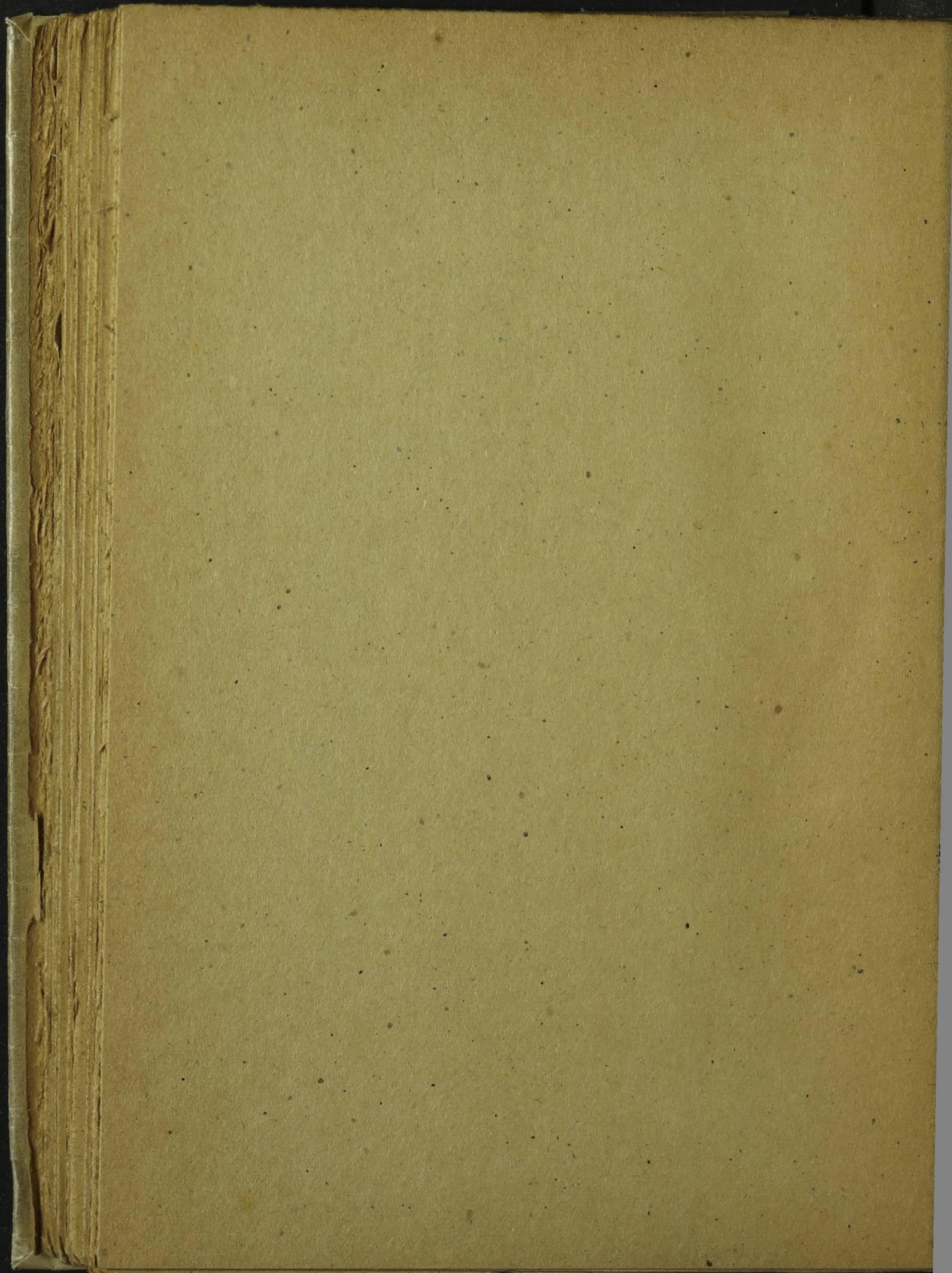
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 JANVIER 1944
IMPRIMERIE SODAG
9, BOUL. DE L'ABATTOIR
BRUXELLES



Autorisation No 4633.







DANS LA
OCCIDENT

PSAUME PAYSAN

par Félix TIMMERMANS

EVE D'AMÉRIQUE

par
Simone DUPONT de TERWAGNE

MUSEAU-DE-RAT

par Jean MARTIN

FERMENTS

par Louis-Thomas JURDANT

DAISY

suivi de

BRIGITTE AUSTIN

par Max WALLER

LA FÉE MALEFIQUE

par László Dormandi

APRÈS LA GLOIRE

par Jean MARSUS

LA BALLADE DES PENDUS

par Jean MARTIN

